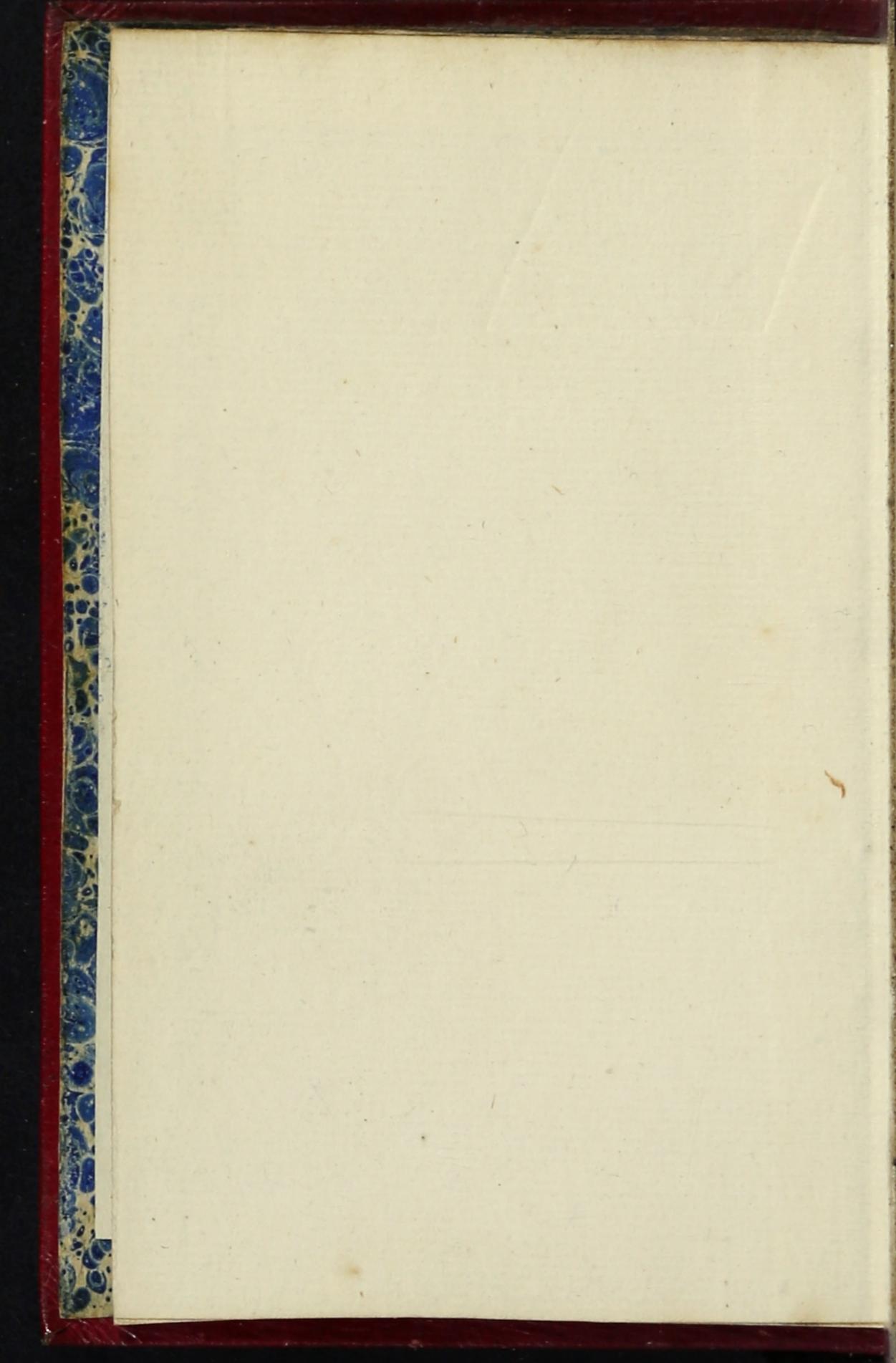


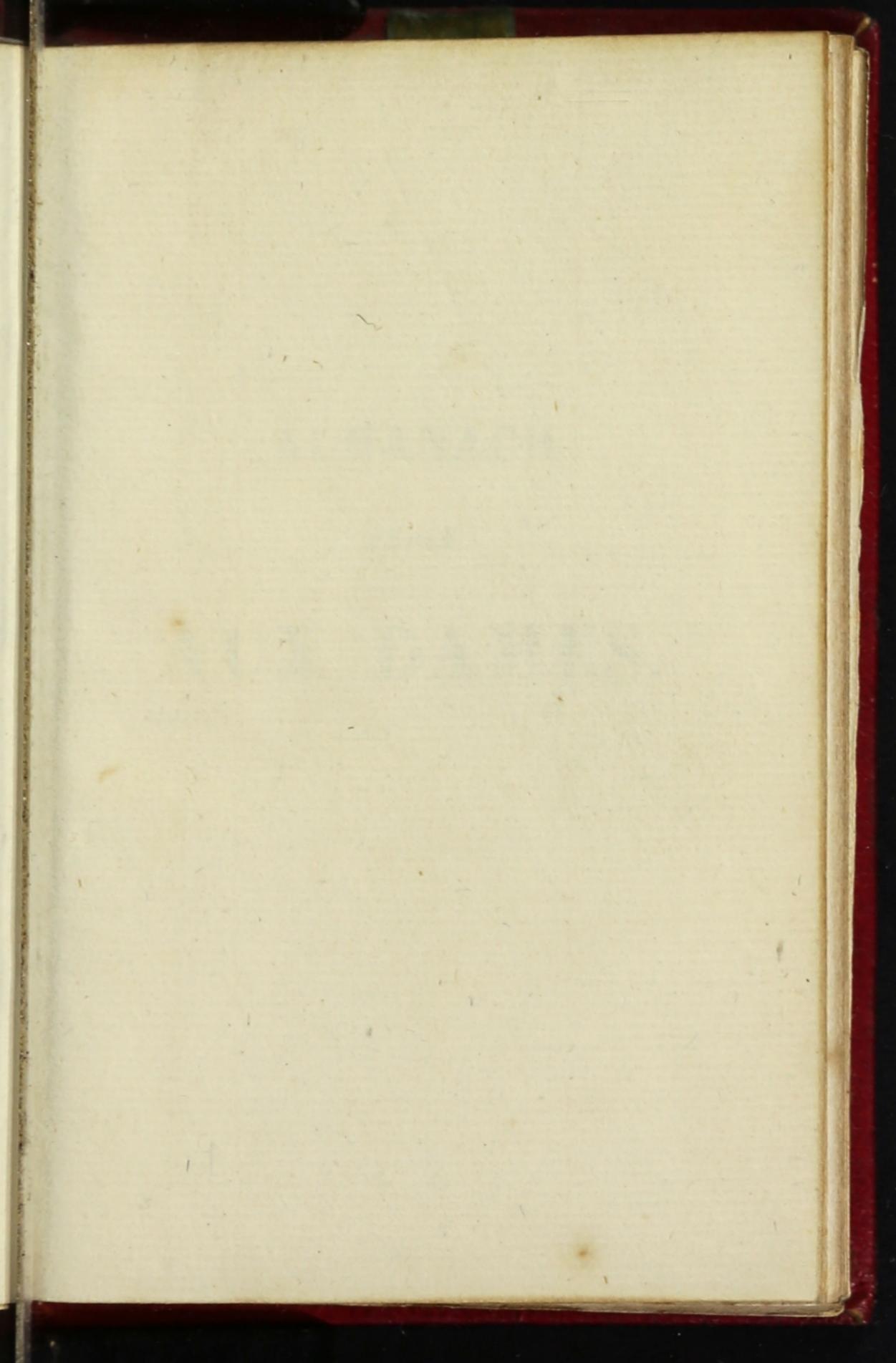
REDPATH LIBRARY McGILL UNIVERSITY

from the

W. W. REDPATH FUND







AVIS.

Les personnes qui desireront faire insérer des Poésies ou des morceaux de Prose dans l'Almanach dédié aux Dames, sont priées d'écrire chaque pièce de vers ou de prose sur une feuille séparée, et de les envoyer franc de port, avant le 1^{er} mai, à M. Lefuel, rue Saint-Jacques, n° 54.

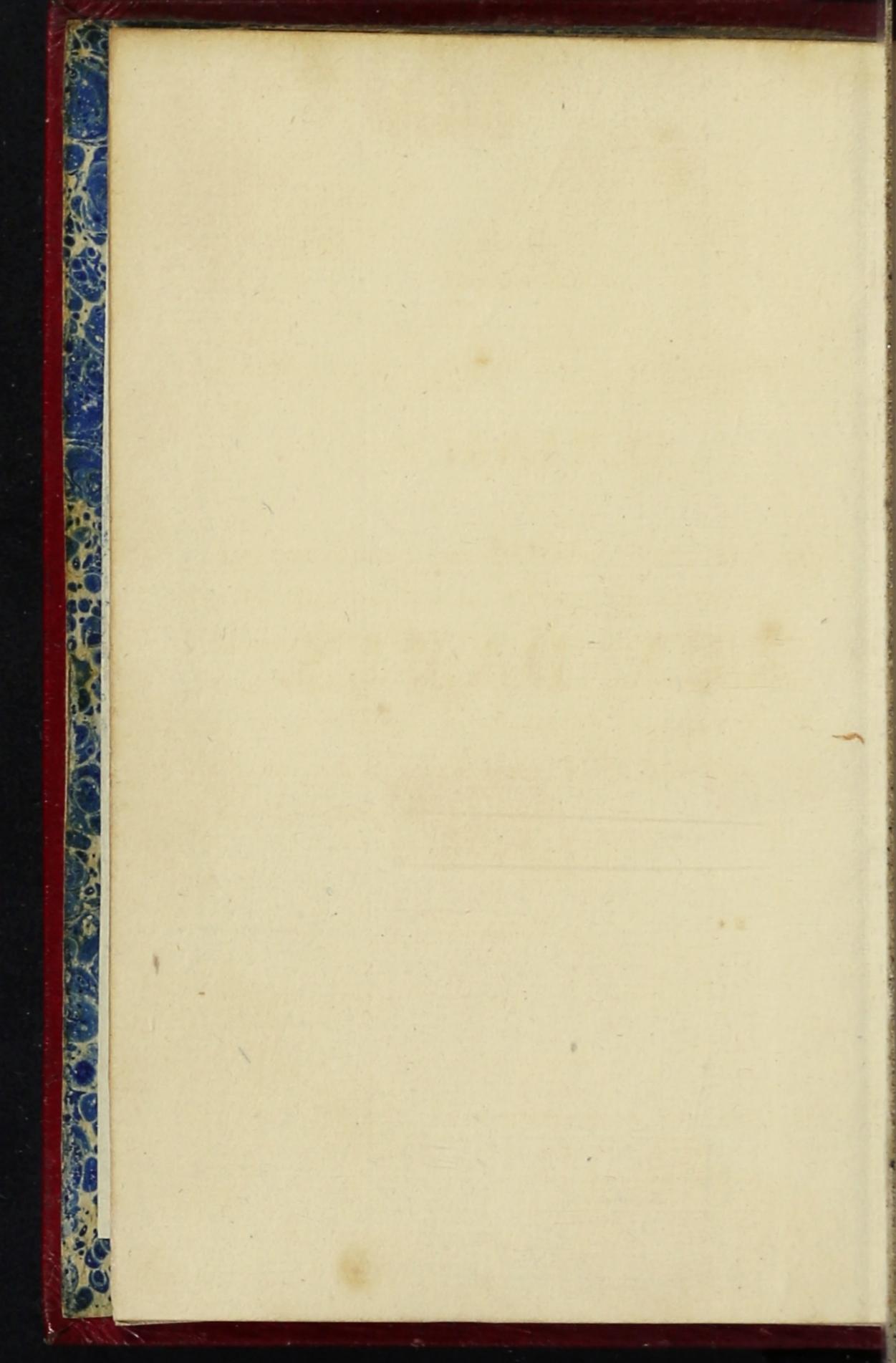
Rue du Pont-de-Lodi, nº 6.

ALMANACH Dédié? Ofur Damese.



A PARIS

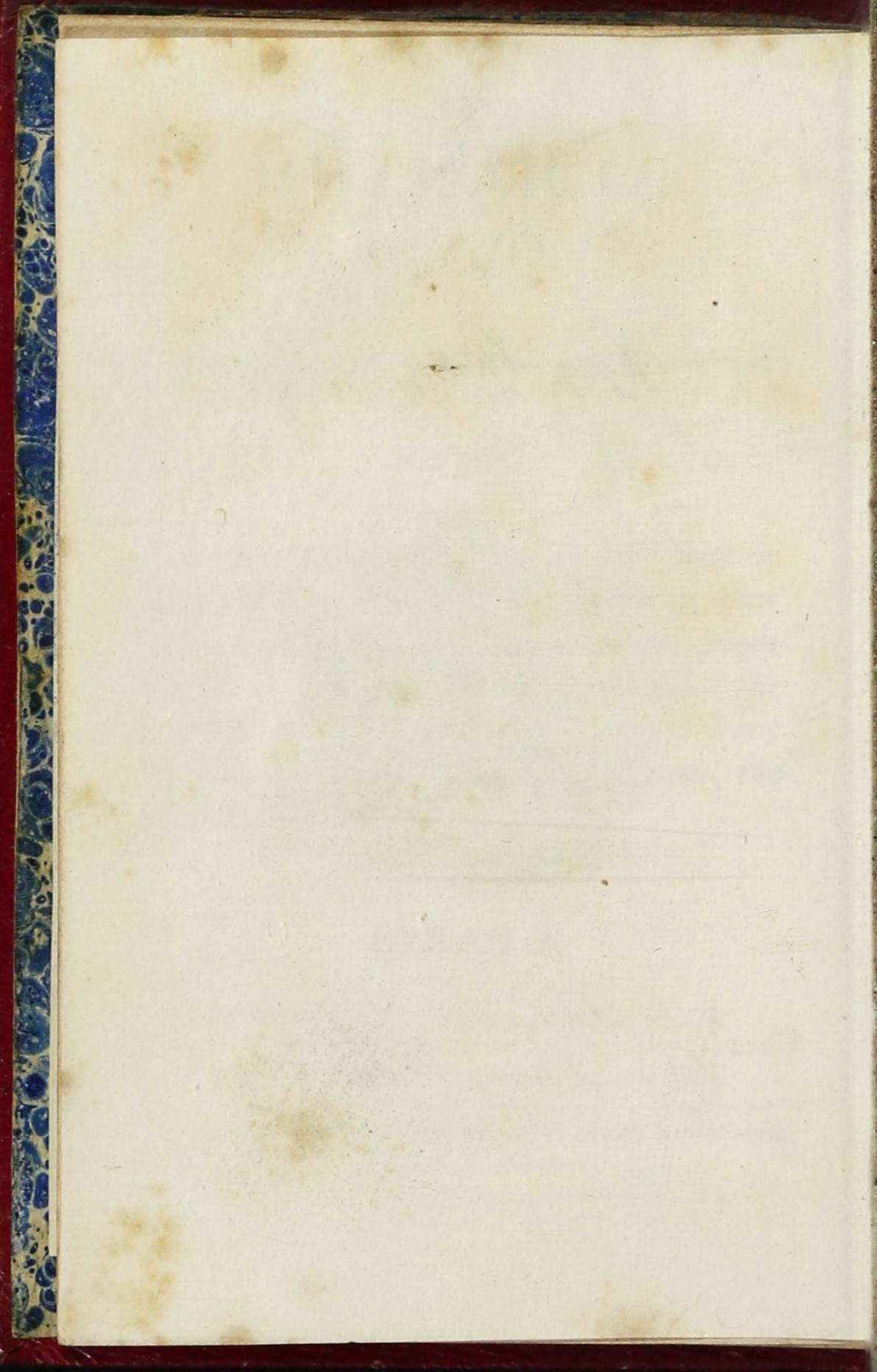
Chez Le Fuel, Rue I, Jacques. De Launay, Palais Royal.



ALMANACH

DÉDIÉ

AUX DAMES.



· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	

	Calendrier port					tatif pour l'Année Bisextile 1828.						
	JANVIER			FÉVRIER				MARS				
	М. М.	1	CIRCONC.	P.Z.	V. S.	1 2	S. Ignace . e.	PZ.	S. D	2	S. Aubin ev.	P.L.
	J.	3	S Geneviev	24.	D.	3	Septnages .		Z.	3	S. Cunegon.	
	V.	4	S. Rigobert.		Z.	4	S. Phileas .		M	4	S. Casimar.	
	S.	-	S. Someon . EPIPHAN.		M		S. Vast, ev.		M.	6	S. Drausm . S. Colette .	
	L.		S. Theau .		J.	7	S. Romuald.		V.	7	S. Thomas .	
	M		S. Lucien.		V	8	S. Jean de M.	DQ.		8	S. Jeande D.	
	M. J.	9	S. Furcy, ab. S. Paul, h.	na		9	Sexages.		D.	9	Oculi. S. Doctrove.	0.0
			S. Theodose.	-X	·L.		S. Severin.		M.		40 Martyrs .	
	S.	12	S. Fernis.		M.	12	S.Eulalie .		M.	12	S. Paul, ev.	
			B. de N. S.		M.		S. Lexin, ev.		J.	13	S. Lubin .	
			S. Felix : S. Maur , ab.		V.	14	S. Faust.etJ.	WI	S.	15	S. Longin .	VI.
			S. Guillan.		5.	16			D.	16	Lætare.	
				NZ	D.	17	Quinquag.		11.		S. Gertrude . S. Alexand.	
			Ch. S.P. a.R. S. Sulpice.				S. Someon. Mardi Gr.				S. Joseph.	
	D.	20	S. Sebasti.		M.	20	Les Cendres		J.	20	S. Joachim.	
ú	L. 2	21	S. Agnes, v.				S. Pepin, d.	PA	V.	100	S. Benoit.	
			S. Vincent. S. Ildephon.	PO	5	22	L. 5 Plaies. S. Merault.	EQ.		-	S. Pol, ev. LA PASS.	P.Q.
			S. Babylas .	18			Quadrages.		L.		S. Catherine.	1
	V. 2	35	Como. S.P.		L.	25	S. Mathias .				ANNONC.	
			S. Paule. v.				S. Alexandre		M.		S. Ludger . S. Rupert .	
	_		S. Julien. S. Charlem.				Quat. Tems. S. Nymphas.		V.		LA COMPA.	-
	M. o	19	S. Fr. de S.		V.	29	S. Dosite.		S	29	S. Eustase .	
			S. Bahlde				CTE. XIV		D.		S. Balbine.	PF
	J. J	1	S. Marcel.		L	ET	DOM. F.F		14.	OI.	J. Dawoit.	-

A PARIS chex LE FUEL, Lib re Edit "Rue S. Jacques, Nº 54.



	AVRIL				MAH					MINE			
	M	1	S. Hugues.		J.	1	S. Jean S. Ph		D.	I	LaTrimite .		
	M.	2	S. F. de P.		V.	2			I.	2	S. Pothon e.	1	
	J.		S. Richard.		S.		Inv. S. Cr.	2.0	M.	3	S. Clotilde.		
	V.		Vend Samt	5.	D.	4	S. Monig. v.		M.	4	S. Quirin .	D.0	
	S.		S. Vincent.		L.	5	C. de S. Aug.		J.	5	FETE DIEU.	1	
	D.	6	PAQUES		M.	6	S. Jean. p.l.	D.Q.	V.	6	S. Claude .	23	
	L.	7	S. Hegestpe .	PQ.	M.	7	S. Stanislas. S. Destre, e.		S.	7	S. Paul, C.		
	M	8	S. Gauthier.		J.				D.	8	S. Paul C. S. Medard.	5	
	M	9	S.e.M. Cl.		V.		S. Greg. N.		L.	9	S. Liboure .		
	J.		S. Onesime.		S.		S. Gordien .		M.	10	S. Landrie.		
	1.	11	S. Leon , p.		D.		S. Leon, ev.		M.	11	S. Barnabe.	10	
1	J.	12	S. Jules. p. Quasimodo		4.		Rogations	130	J.	12	Oct.Fête D.	NI.	
	D.	10	Quasimodo	777	M.		J. Jervais.	NI.	V	13	S. Ant. de P.		
	L.	14	S. Tiburce .	W.T.			S. l'acome.		S.	14	S. Rufin .		
			S. Helene .	-	J.	15	ASCENS.		D.	15	S. Guy, m.	1	
	J.		S. Fructueu.		1.		S. Honore .		L	16	S. Fargeau .	2	
	100		S. Anicet.		2.		S. Montain .		M.	17	S. Avit .		
	10	10	S. Parfait.	1	D.		S. Felix.		M.	18	S. Marine .		
	D	19	S. Etphege .		1.		S. Celestin.		J.	19	S. Gerv. S.Pr.	13	
	D.	20	S. Hildegon		M.	20	S. Bernard.	-	V.	20	S. Silvere, p.	PQ.	
	Lin	21	S. Anselme	-	M.	2I	S. Hospice .	P.Q.	J.	21	S. Leufroi, a.		
	M.	22	S. Opportu.	Po.	J.	22	S. Julie .		D.		S. Paulin.		
7			S. Bewe.		V.		S. Didier ev.		L.	23	S. And. V.J.		
			S. Leger .		J.		S. Don. V.J.		M.		Nat S.J.B.		
	10	25	S. Marc, ab.		D.		PENTEC.	123	M.	25	Tr. S. Eloi.		
	0.	26	S. Clet. p.m.				S. Philippe .		J.	26	S. Babolein.		
	D.	27	S. Policarp .				S. Hildevert.		V.	27	S. Crescent.	P.L.	
			S. Vital.		M.		Quat . Tems		S.	28	S. Irene V.J.		
	M.	29	S.M. Eg.	PL	J.	29	S. Maximin.	P.L.	D.	29	SPierre S.P		
	M	130	S. Eutrope .		V.	30	S. Hubert.	1			C. S. Paul.		
	11	1		1	1.5.	37	1. Petronil	1		1	the sales and	100	

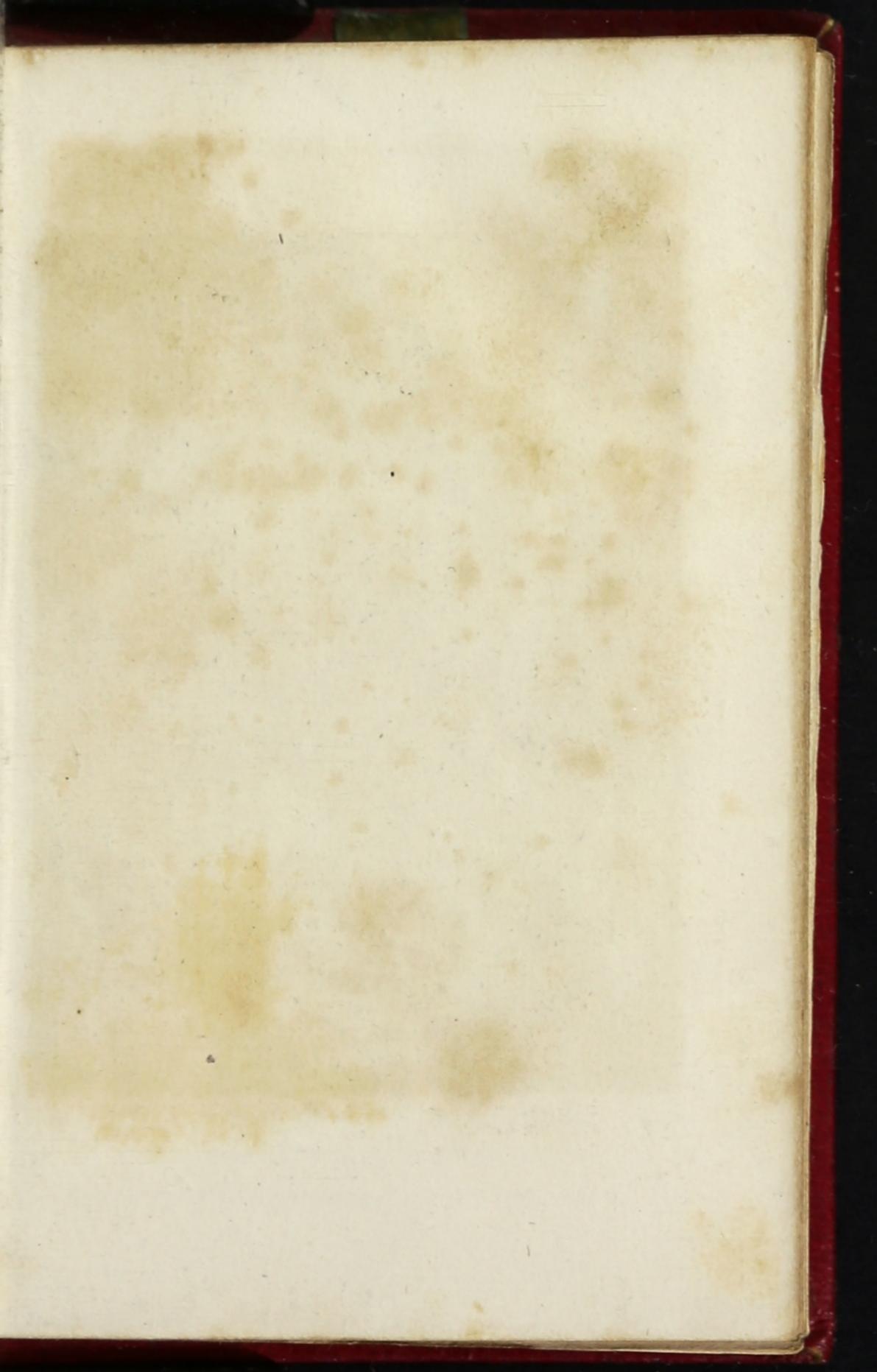
L. 26 S. Philippe.
M. 27 S. Hildevert.
M. 28 Quat. Tems
J. 29 S. Maximum. P.L. D. 29 S. Pierre S. P. V. 30 S. Hubert.
S. 31 S. Petronil.

M. 20 If J. 120 If S. Elot.
J. 26 S. Babolem.
V. 27 S. Crescent. P.L.
S. Paul.
J. 28 S. Pierre S. P. L. 30 C. S. Paul.



Calendrier portatif pour l'Année Bisextille 1828.							
JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE					
M. 2 V.de N.D. J. 3 S. Anatole. V. 4 Tr. S. Mart. D. 6 S. Trangul. L. 7 S. Auburg. M. 8 S. Elisabeth. M. 9 S. Victore. J. 10 S. Felicite. V. 11 Tr. S. Benoit. J. 12 Tr. S. Prix. D. 13 S. Turuaf. ev. L. 14 S. Bonavent. M. 15 S. Henri ev. M. 16 N.D. du C. J. 17 Quat Tems. V. 18 S. Clair.	V. 1 S. Pier, es Li. S. 2 S. Etienne p. DQ D. 3 Susc. de S.C. L. 4 S. Dominiq. M. 5 S. Yon, m. M. 6 Tra. N. S. J. 7 S. Albert, e. V. 8 S. Justin, m. S. 9 S. Romain D. 10 S. Laurent M. L. 11 Susc. S. Cr. M. 12 S. Claire M. 13 S. Hippol. J. 14 S. Guerf. V. J. V. 15 ASSOMP. S. 16 S. Roch. D. 17 S. Mames L. 18 S. Helene P.O.	L. 1 S. Leu, S. Gil. D.Q. M. 2 S. Laxare. M. 3 S. Gregove. J. 4 S. Rosalie. V. 5 S. Bertin, ab. S. 6 S. Onesime. D. 7 S. Cloud, p. L. 8 N. de N. D. M. 9 S. Omer. ev. VI.					
J. 29 J. V. de l. D. 20 J. Margueri PQ. L. 21 J. Victor, m. M. 22 J. Madeleine M. 23 J. Apollin . J. 24 Jours Cann V. 25 J. Jac . J. Ch. J. 26 Tr. J. Marc . PL. D. 27 J. Pantaleon L. 28 J. Loup . M. 29 J. Loup . M. 29 J. Loup . M. 30 J. Abdon .	M. 19 S. Louis, ev. M. 20 S. Bernard J. 21 S. J.F. deC. V. 22 S. Sympho. S. 23 S. Thimothe. D. 24 S. Barthelem L. 25 S. Louis R. P.L. M. 26 F. des J. C. M. 27 S. Cesaire J. 28 S. Augustin. V. 29 S. Mederic	V. 19 S. Jean Ch. V. 19 S. Janwier S. 20 S. Fauste D. 21 S. Mathieu L. 22 S. Maurice M. 23 S. Theele M. 24 S. Andoche J. 25 S. Firmin V. 26 S. Justine S. 27 S. Com. S. Da D. 28 S. Ceran ev L. 29 S. Michel Ar M. 30 S. Jerôme D. 20					





Dermet.

tenes: il vint bientot à Allis; et chaque abude equ

tableaux faisoienx le plus précienz ernoment de

l'exposition du Louves. La reine Marie de tomatte

étant alles voir cette emposition lei ditt a Maver-

a met, je vois bien que c'est toujours vous anima

notire son talent en peignage des chrises à por-

gnen en 1712. Il étoit fils d'an charron, et fit con-

LES JETEURS DE FILETS.

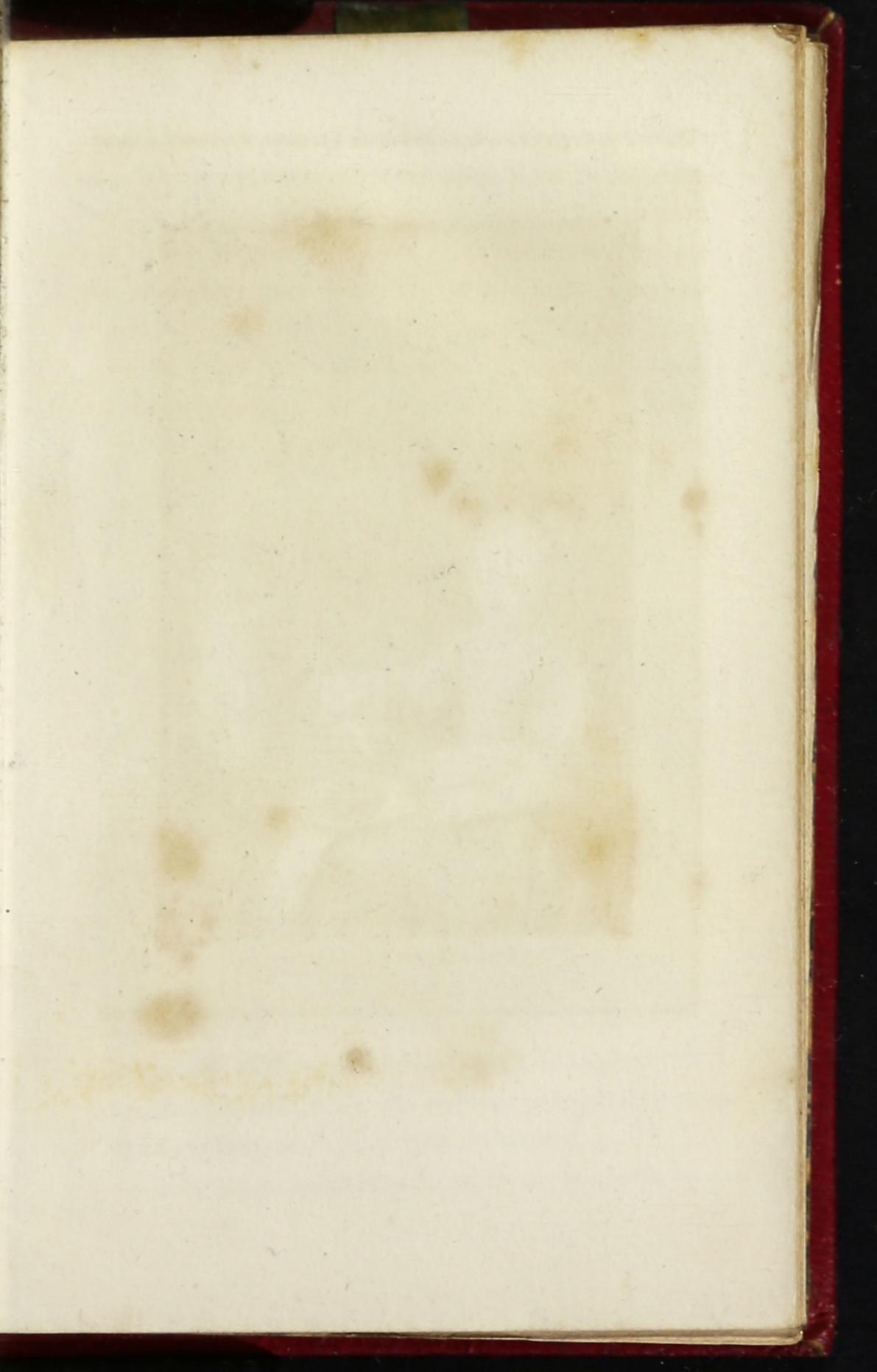
Par VERNET.

Si Vernet sut peindre les effets terribles de la mer en courroux, ici nous admirons le calme et la beauté de ses flots transparents. Des pêcheurs confiants jettent leurs filets dans ses eaux tranquilles; et même plusieurs personnes assises sur le rivage laissent arriver jusqu'à leurs pieds les vagues paisibles. Il semble qu'on respire dans ce tableau un air pur et frais: la brise délicieuse de la mer se fait ressentir.... On voit que Vernet avoit admiré souvent les bords de la Méditerranée sur les côtes de la Pro-

vence, son pays natal. Joseph Vernet étoit né à Avignon en 1712. Il étoit fils d'un charron, et fit connoître son talent en peignant des chaises à porteurs: il vint bientôt à Paris; et chaque année ses tableaux faisoient le plus précieux ornement de l'exposition du Louvre. La reine Marie-Antoinette étant allée voir cette exposition lui dit: « M. Verwet, je vois bien que c'est toujours vous qui « faites ici la pluie et le beau temps. »

The transfer of the second sec

- order all pla autors not have abconvenithed. It als about



G.Metru.



Bovinet Sc.

LA CUISINIÈRE HOLLANDOISE.

HI.

d'avoir termine son ouveage, et montre avec com-

phaisance le réauleus de son air age. Les divurs ne-

LA CUISINIÈRE HOLLANDOISE.

Par Gabriel METRU.

Gabriel Metru, né à Leyde en 1615, mort dans cette ville en 1658, a laissé peu de tableaux; mais ils sont précieux par la finesse et la légèreté de sa touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obscur, et l'exactitude du dessin.

Cette jeune cuisinière à la physionomie riante est

posée avec grace et naïveté; elle paroît satisfaite d'avoir terminé son ouvrage, et montre avec complaisance le résultat de son adresse. Les divers accessoires qui l'entourent sont touchés avec esprit.

APRIORITATION SERVICES

Par Cabrel Marie

Calciel Meten , me it Leyde on 1616, son dans

cette ville en 1956, adaisse pen de tebbesax; mers

de somt précieux par la fincese et la légèrant de la

tenche, la braicheur stu colorie. Pienelligence du

Certe deman variation to be played on a variation of the

chale-obsein, et l'exactitude du dessit.

ten contracted a bernamer entitle the contract action and

STYLE THE STATE OF THE STATE OF

the state of the same and the same of the

tion, dust sesteemen, dans. set promotiseles il avoit

LA MORT D'EURYCLÉE.

Par Nicolas LE Poussin.

belles congresitions do co peintre, et la payage

date mens some gains line same and score and

Nicolas Le Poussin naquit aux Andelys en Normandie, en 1594, d'une famille noble et pauvre; il commença ses études en France, mais il perfectionna son talent en Italie, dont le séjour lui plaisoit davantage que celui de sa patrie; il y étoit plus indépendant. Malgré le titre de premier peintre du roi, que Louis XIII lui avoit conferé, l'envie s'attacha à le poursuivre et l'empêcha de décorer la grande galerie du Louvre, comme il en avoit le projet. Il retourna alors à Rome, et y resta jusqu'à sa mort arrivée en 1665; il étoit âgé de soixante-onze ans.

Ce peintre avoit fait une étude forte et appro-

fondie du bel art qu'il cultivoit. Dans sa conversation, dans ses lectures, dans ses promenades il avoit toujours pour but d'étendre ses connoissances en peinture. Il surmonta avec courage les dégoûts et les tourments d'une condition pauvre et précaire. Souvent dans sa jeunesse il fut obligé, pour vivre, de vendre à bas prix ses tableaux; mais le malheur n'éteignit point en lui cette flamme vivifiante du génie qui lui a fait produire des chefsd'œuvre.

Le tableau du Déluge est mis au rang des plus belles compositions de ce peintre: et le paysage que nous avons sous les yeux prouve qu'il excelloit aussi dans ce genre.

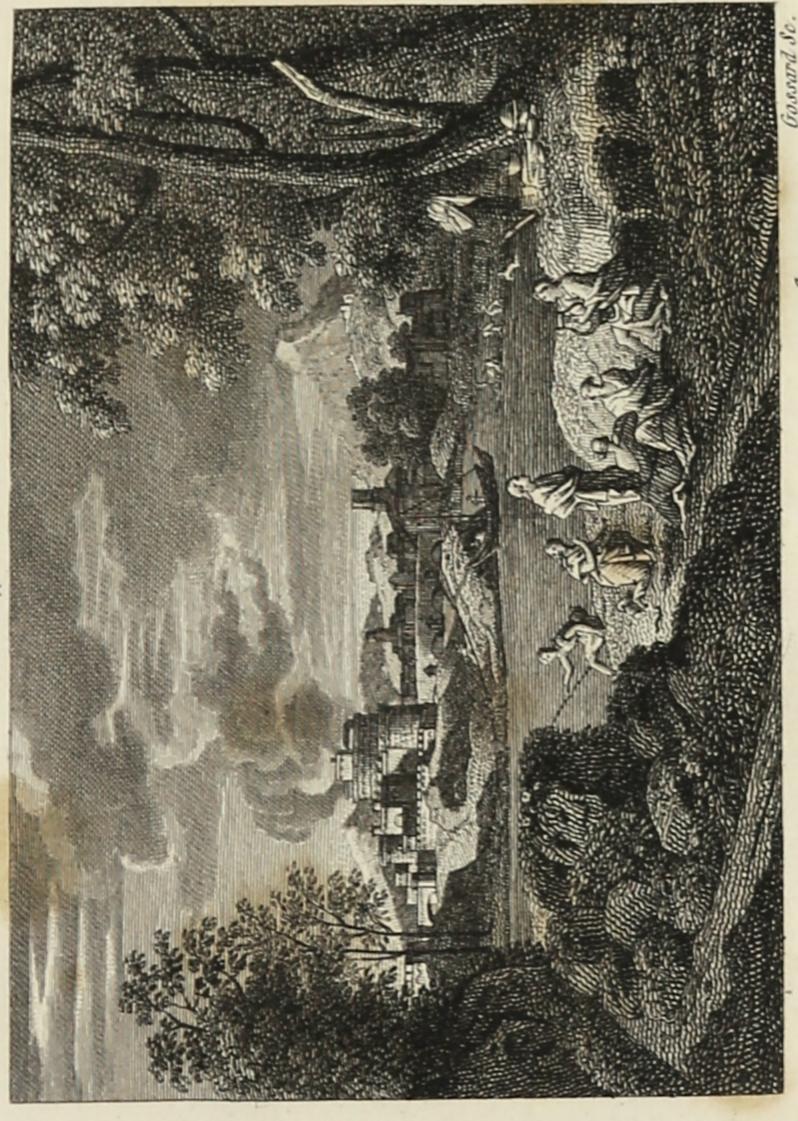
mandie, en 1504, Cone famille sobie et pauere;

at remember see drades on France, mais it merioc-

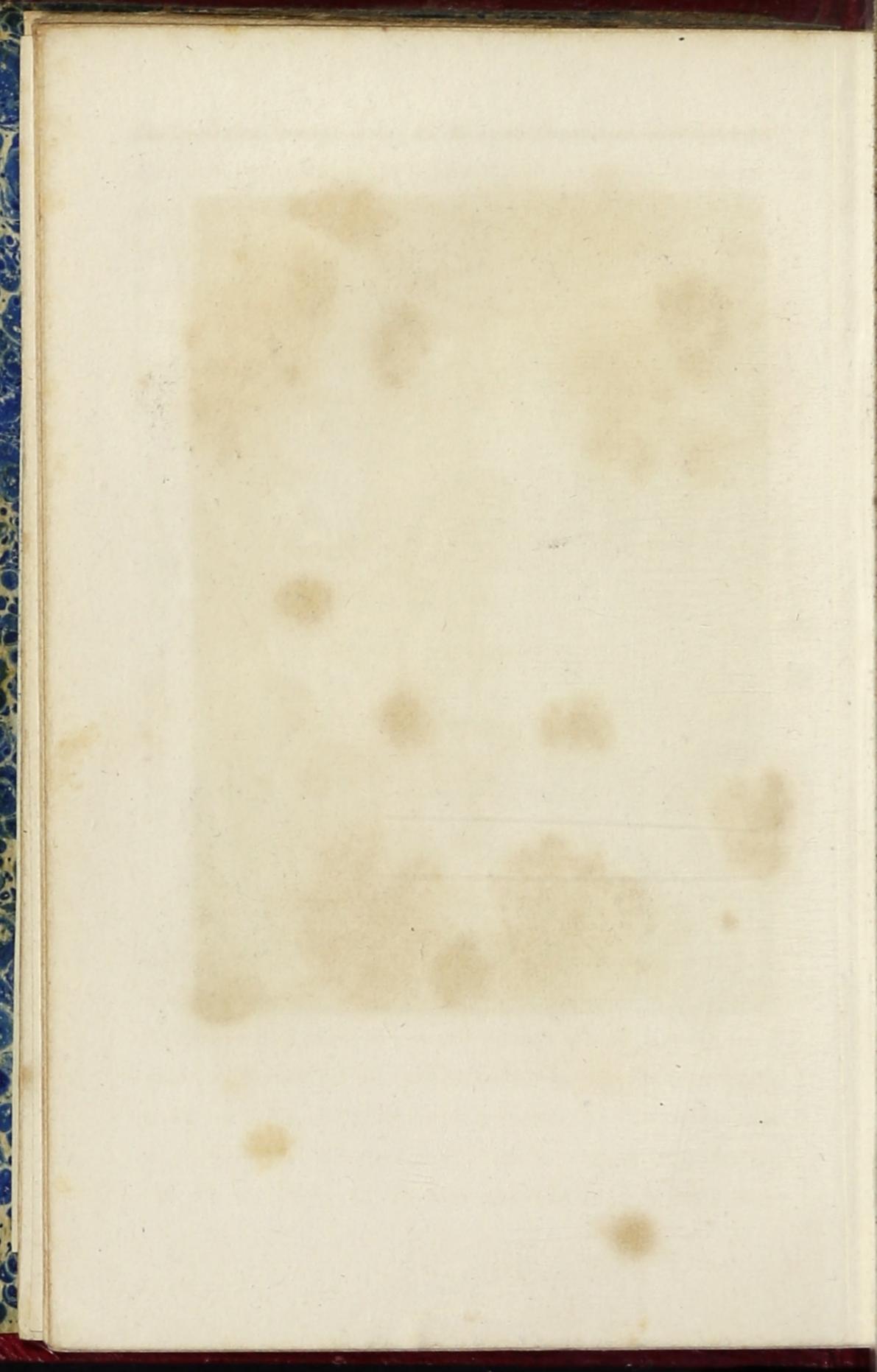
owner the little anoly sup ion at

qu'à sa innertarrivée en 1665; il était àgé de roissante-

· Angels to other about our sie freeze attribut of



LA MORT D'EURYCLER



pril. Ce peintre, qui avoit regul de la mature une belle mille et autre de la mature une

Andrew the Commerce of Landing to the Commerce

laque de la cione de la constante de la consta

of mental to the same burners and the same a

le liere où il doit sa divitere.

qui les cotourent sont faire librement et avec es-

UN INTÉRIEUR HOLLANDOIS.

Par Gonzales Coques.

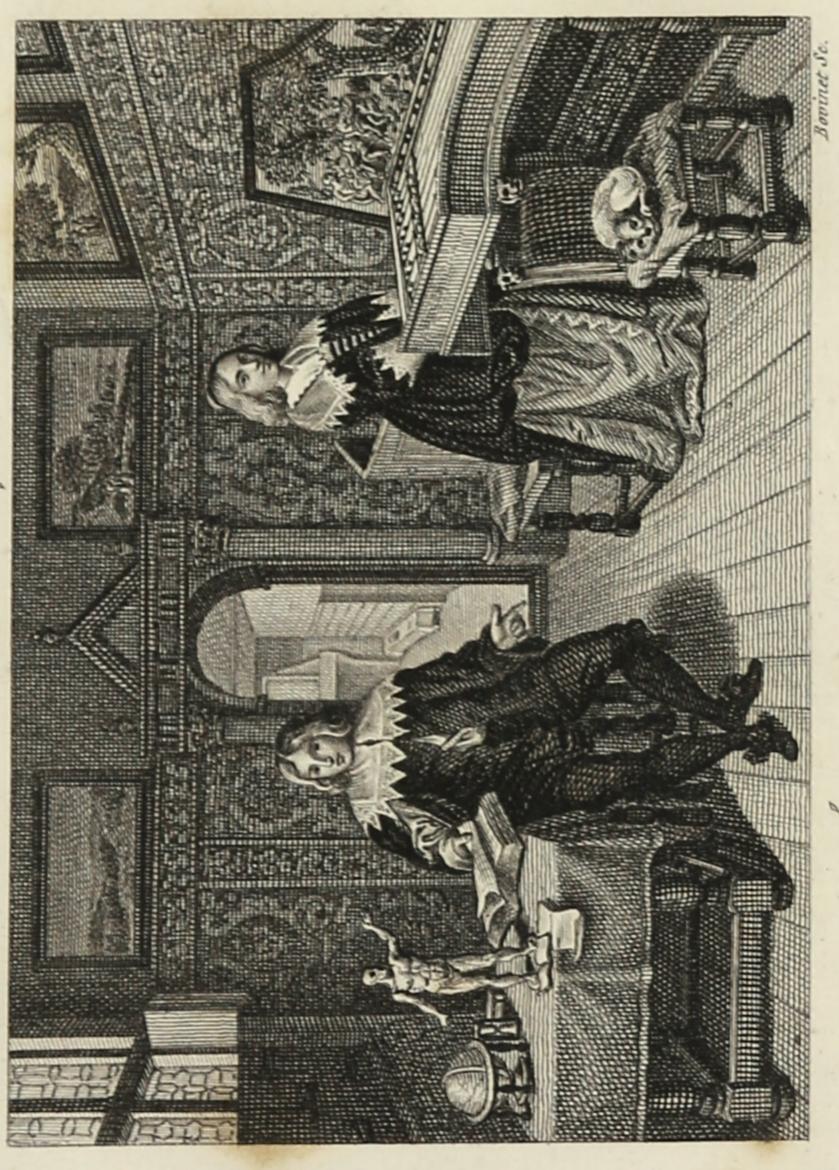
Coques, peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il se forma sur les ouvrages de Rubens et de Vandyck. Le portrait fut le genre où cet artiste eut le plus de réputation après l'histoire. Le riche salon flamand que nous avons sous les yeux prouve qu'il ne réussissoit pas moins dans les intérieurs. Les deux figures qu'il y a placées ont de la grace et du naturel dans les poses, et les accessoires nombreux qui les entourent sont faits librement et avec esprit. Ce peintre, qui avoit reçu de la nature une belle taille et une figure aussi agréable qu'intéressante, eut plusieurs aventures de galanterie. Quoique marié, il enleva une jeune Flamande avec laquelle il abandonna son pays natal; on ne sait pas le lieu où il finit sa carrière.

Le portrait de contre où cet arriste cut le plus de

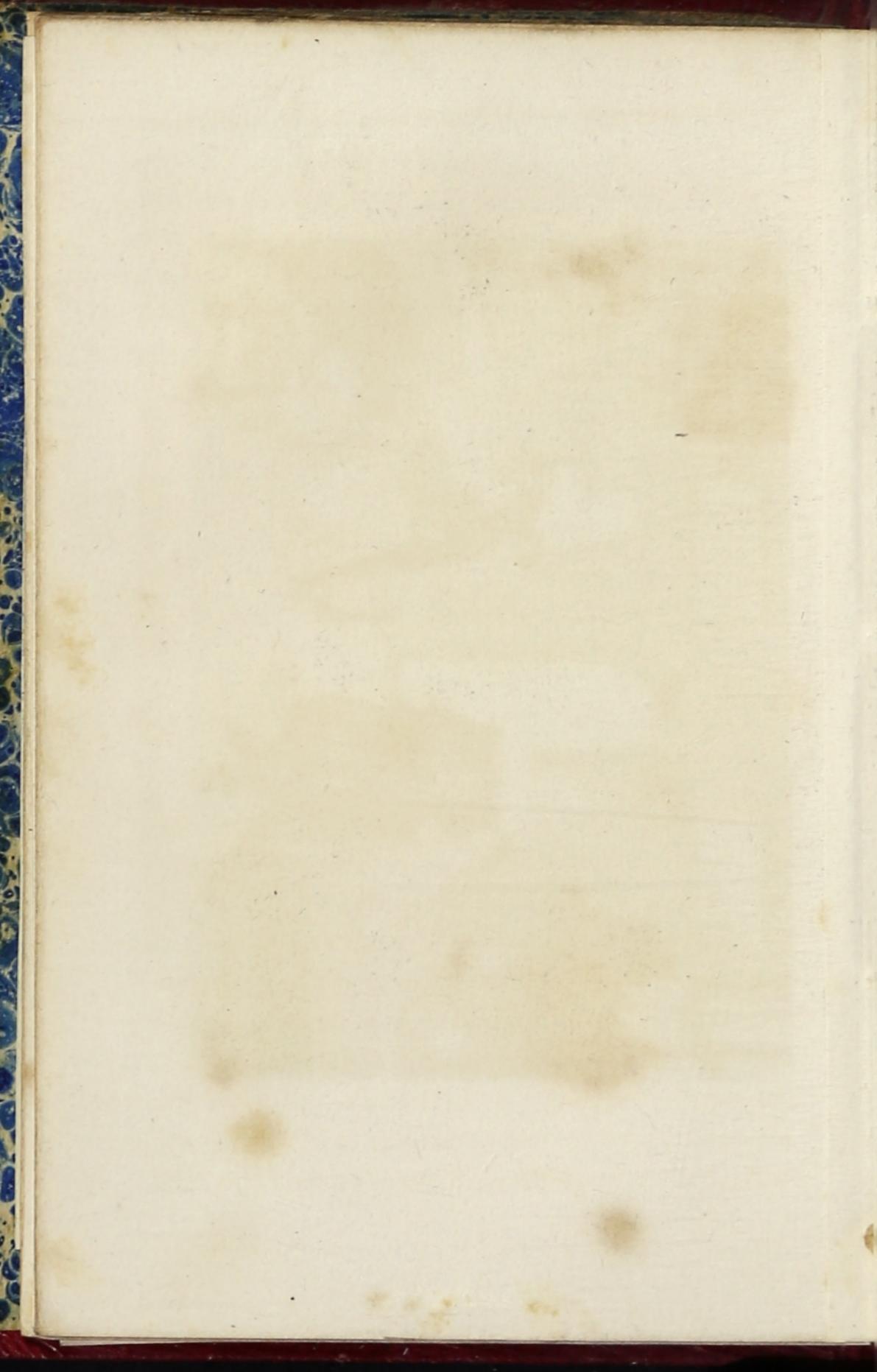
que nous avens sous-les peux pronve nail ne reus-

cures qu'il y a sabsories cot de la grace et da na-

Bomsades Togues.



INTERRIRUR HOLLANDAIS.



minimum minimu

rei; on y retrouve leffer magique et vrai que Ver-

neth an rejumle dans es everines. Il suidesoit pour

and die la mature dan . IV eliragement convulsion .

es dema sea heron a montone do calment. Los subleaux

colette telline colitre per un conjours, des maltiles

LA TEMPÈTE.

Par VERNET.

Un vaisseau vient d'être jeté par la tempête sur les récifs qui bordent cette côte. D'intrépides marins affrontent, dans une frêle barque, les vagues en courroux qui s'amoncellent autour d'eux; ils vont sauver quelques malheureux d'une mort inévitable. Une corde jetée dans la mer par ceux qui sont restés sur le rivage va bientôt être atteinte par un des naufragés luttant contre les flots. Des secours empressés sont prodigués à ceux qui ont déja gagné le bord. Les différentes parties de cette

admirable composition appellent également l'inté rêt; on y retrouve l'effet magique et vrai que Vernet a su répandre dans ses marines. Il saisissoit pour ainsi dire la nature dans ses effrayantes convulsions et dans ses beaux moments de calme. Les tableaux de ce peintre célèbre seront toujours des modèles.

LA TEMPPTE.

.Tanna / To

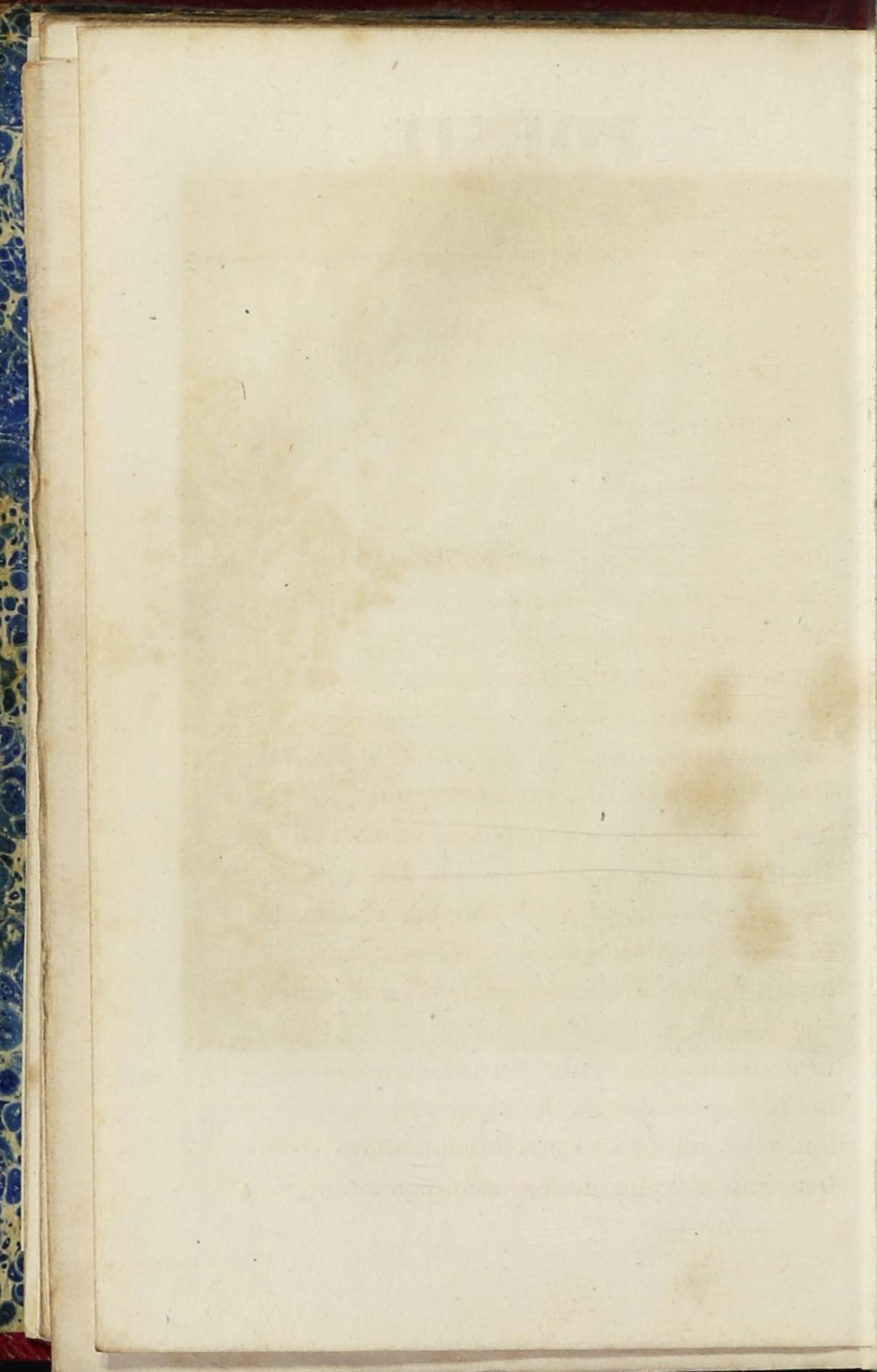
ell : verste denning in Medanistic la grand

deintie enthalitiered av en vitt be a tract an

too in periodal singiboral land seem at some



LA TEMPETE



POÉSIE.

LA VEUVE DE NAÏM.

ÉPISODE DU POÈME DE MADELEINE.

Jésus, accompagné de sa mère Marie,
S'en alloit visiter les champs de Samarie;
Madeleine, craintive et fuyant son regard,
Le suivoit, mais de loin, se tenant à l'écart.
On voyoit près de lui ses apôtres fidèles:
Aux peuples convertis les offrant pour modèles,
Il voyageoit ainsi de vallons en vallons,
S'arrêtoit dans les champs sur le bord des sillons,
Du pauvre laboureur bénissoit la semence,
Aux puissants de la terre enseignoit la clémence,
De la religion prodiguoit les secours,
Et tous les malheureux retenoient ses discours.

omet de come many de l'enfant de come many re vonc

Le Jourdain réfléchit les feux de l'auréole: Le Thabor entendit sa divine parole; Les cèdres du Liban sur son front adoré Deux fois ont répandu leur ombrage sacré;

A. D. 27.

Et le rocher d'Hermon, sauveur de l'arche sainte, De ses pas immortels conserve encor l'empreinte.

Après avoir franchi les coteaux d'Éphraïm, Le fils de Dieu marcha vers l'antique Naïm, Qu'un miracle divin rend à jamais célébre. Or, comme il approchoit, un cortège funebre Que le peuple suivoit avec recueillement, Vers l'asile des morts s'avançoit lentement. Dans la foule on voyoit une femme éplorée: Par ses cris déchirants Madeleine attirée Va se mêler au peuple. A travers les sanglots, Son oreille attentive a distingué ces mots:

- « Arrêtez! laissez-moi descendre dans sa tombe!
- «Eh! ne voyez-vous pas qu'à mon tour je succombe!..
- « Où le conduisez-vous? Rendez-moi mon enfant!
- « Oh! ne l'emportez pas, sa mère le défend!
- " J'ai besoin de sa main pour fermer ma paupière;
- « Attendez ;.... c'est à moi de mourir la première. »

Madeleine, à ces cris, le cœur rempli d'effroi, Interroge un vieillard qui suivoit le convoi.

- « C'est, répond-il, l'enfant de cette pauvre veuve :
- « Le Seigneur l'a soumise à cette rude épreuve.
- « Ne l'interrompez point dans ses cris douloureux,
- « Le silence d'hier étoit bien plus affreux;
- « Son cœur même aux regrets sembloit inaccessible ;

« A force de douleur elle étoit insensible!

« Ses larmes aujourd'hui la soulagent du moins.

"Hélas! elle a perdu l'objet de tous ses soins,

" Nul espoir ici-bas ne peut calmer sa peine. "

A ces mots, le vieillard s'éloigne; et Madeleine

Voit arriver la mère et l'entend s'écrier :

"J'ai perdu mon enfant; je ne veux plus prier!

« Je priois nuit et jour, et Dieu fut implacable ;

« Mon cœur ne peut suffire aux maux dont il m'accable;

« S'il m'accorde un bienfait, c'est pour me l'enlever.

« Par combien de tourments veut-il donc m'éprouver !

« Ah! déja, sous le poids d'une douleur amère,

"Je n'étois plus épouse!.... et je ne suis plus mère!...

"O mon fils! mon seul bien! mon unique avenir!

« Après l'avoir perdu que vais-je devenir?

"Lui dont la voix chérie apaisoit ma souffrance!

« Que de fois près de lui, mon cœur plein d'espérance

« De ses jeunes vertus rendit grace au Seigneur!

« Les mères d'Israël envioient mon bonheur.

« Si Dieu, de mon époux bénissant la tendresse,

« M'eût donné d'autres fils pour charmer ma vieillesse,

« Ce premier don du ciel, ce fils tant desiré,

« Entre tous mes enfants je l'aurois préféré.

" Il n'a pensé qu'à moi jusqu'à sa dernière heure :

« Hélas! si jeune encore, il faut donc que je meure!

" Ma mère, disoit-il, Dieu me rappelle à lui

« Au moment où mon bras devenoit votre appui;

« Demain j'allois atteindre à ma seizième année :

« Vous passerez sans moi cette heureuse journée.

"Dans ce nouveau malheur, qui va vous secourir?

"Oh! je pleure sur vous qui me voyez mourir!

"O mon Dieu! sauve-moi; pour elle je t'implore!

« Voilà ce qu'il disoit hier!..... Hier encore

« Il étoit sur mon cœur, et j'entendois sa voix!

« Hier je l'embrassois pour la dernière fois! »

Elle parloit ainsi dans sa douleur mortelle. Touché de ses regrets, Jésus s'approcha d'elle; Pressentant l'avenir, son grand cœur se troubla: Une mère souffroit, et la sienne étoit là.

Cependant il commande, on s'arrête en silence;
La mère au même instant vers le cercueil s'élance;
Alors Jésus lui dit: « Femme, ne pleurez pas. »
Et la veuve aussitôt revenant sur ses pas:
« Ce mot m'a révélé votre pouvoir suprême,
« Vous êtes le sauveur! Quel autre que Dieu même,
« Près d'un fils dont la mort vient de la séparer,

« A sa mère oseroit défendre de pleurer? »

Chacun sur sa raison concevoit des alarmes; Mais pleine de croyance elle essuya ses larmes. Madeleine attentive est auprès du Seigneur: De la veuve il lui fait admirer la ferveur, Puis, touchant le cercueil que la foule environne:

"Jeune homme, levez-vous, dit-il, je vous l'ordonne."

A ces mots, écartant ses longs voiles de denil, Le mort se leve.... et reste assis dans son cercueil. La foule à cet aspect s'enfuit épouvantée; Mais déja dans ses bras sa mère s'est jetée : Elle seule de lui s'approche sans effroi, Et sa félicité s'augmente de sa foi. De tous ses maux passés le souvenir s'efface; Elle a revu son fils, c'est bien lui qu'elle embrasse. Mais le jeune homme encor ne vivoit qu'à moitié; Car il sembloit que Dieu dans sa noble pitié, Refusant une gloire a sa mère ravie, Lui laissât le bonheur de le rendre à la vie. O transports maternels! Oh! comme avec amour De la vie en ses yeux elle attend le retour! Voyez-la, séparant sa blonde chevelure, Rejeter loin de lui la funebre parure; Déja sur ce beau front où régnoit la pâleur Ses baisers ramenoient une douce chaleur: C'en est fait, et la mort abandonne sa proie. « O ma mère, c'est vous, dit l'enfant plein de joie. " - Grand Dieu! s'écria-t-elle, ai-je bien entendu? « Quoi! je suis mère encore, et mon fils m'est rendu! « La mort n'a point changé ses traits, son doux sourire. « Oh! venez, mes amis, partager mon délire;

« Et toi, dont le pouvoir m'aide à le ranimer,

"Ce que je sens, mon Dieu, je ne puis l'exprimer;

« Mais l'excès de ma joie est ma reconnoissance.

"Oui, je fus moins heureuse au jour de sa naissance:

" Alors c'étoit bien lui qui vivoit dans mes bras;

" Mais à tout mon amour il ne répondoit pas :

« Aujourd'hui, je le sens, il me comprend, il m'aime,

"Et de tout mon bonheur il est heureux lui-même."

Elle dit. A sa voix, les Hébreux étonnés Vers le divin Sauveur sont bientôt ramenés.

"Madeleine, dit-il, regardez cette femme:

"Puisse un espoir si grand fortifier votre ame!

"Et vous, peuple, venez contempler ses transports;

"Du ciel qui vous attend ce sont là les trésors.

« Ces saints ravissements, ces élans de tendresse,

"Cette extase du cœur et cette chaste ivresse,

"Que ressent cette mère et qui brille en ses yeux,

« Sont presque le bonheur que l'on éprouve aux cieux

" Mais ces ravissements qui vont passer pour elle,

« Trouvant près du Seigneur une source éternelle,

« Ne tariront jamais dans le cœur des élus;

" Méritez cette gloire; allez, ne péchez plus. "

Ainsi sur cette terre où son père l'envoie, Il montre le bonheur afin que l'on y croie. Mais son heure est venue, et dès le lendemain
De l'ingrate Sion Jésus prend le chemin;
Tout au noble dessein qui remplit sa pensée,
Il n'entend pas les vœux de la foule empressée;
Tandis qu'un peuple entier dont il guérit les maux
Parsemoit son chemin de fleurs et de rameaux,
Il marchoit nuit et jour à travers la campagne,
Et la croix l'attendoit sur la sainte montagne.
Mademoiselle DELPHINE GAY.

ÉPITRE

A UNE JOLIE FEMME.

Estelle, ne crois pas que ta froideur m'irrite:
Mes soins n'ont pu te plaire..... et je t'en félicite.
De tes piquants attraits devenu possesseur,
Tu n'aurois vu dans moi qu'un rigoureux censeur.

J'eusse trouvé par-tout mille sujets de blâme. Sauvage usurpateur des droits de l'amitié, J'aurois de cent façons tyrannisé ton ame; Et ma franchise altière eût été sans pitié Pour ces jolis défauts dont se pare une femme.

De ces adorateurs qui profanent l'amour, Mon amour ombrageux eût dépeuplé ta cour. Pour rendre mon Estelle une femme achevée, Essayant de changer ses traits,

Ma bizarre humeur l'eût privée De la moitié de ses attraits.

Ton aimable abandon auroit bientôt fait place Au timide maintien d'une gauche pudeur. D'un air embarrassé j'aime assez la fadeur; Juge combien le tien eût perdu de sa grace!

Il t'eût fallu cacher les feux d'un œil brillant Sous l'humide rempart de ta longue paupière; Ta folâtre gaieté! ton esprit pétillant Eussent subi réforme entière.

Voilà pourtant quel sort te gardoit un amour Qui, pour comble de maux, eût duré plus d'un jour Mais que t'auroit donné, pour tant de sacrifices, Un rêveur importun qui t'égale en caprices? Tendresse, enthousiasme, hommages séduisants, Soins toujours empressés, feux toujours renaissants. T'entourant, t'enivrant de mes vives caresses, Ma lyre eût célébré, sur mille tons divers, Nos plaisirs, nos transports, nos brûlantes ivresses: Mon ame tout entière eût passé dans mes vers!

Mais, quoi! brûlant pour toi d'un amour ordinaire,
Sans changer tes attraits, sans réformer ton cœur,
Sans te vouloir parer d'un charme imaginaire,
Un autre, en t'aimant moins, fera mieux ton bonheur.
Florimond Levol.

L'AMÉRIQUE ET LA FRANCE,

AU 20 NOVEMBRE 1825.

L'AMÉRIQUE.

Toi, dont la nuit des temps a caché la naissance, Je te laisse ta gloire et ton antiquité.

Je nais avec la liberté;

La liberté fait ma puissance.

J'ignore des splendeurs la folle vanité,

Mais je sais la reconnoissance:

Sur un sol vierge et pur, sur des bords affranchis,

Contre le nom de l'homme utile à son pays

Nul vent jaloux ne se déchaîne:

Quand ils mériteront la couronne de chêne,

France, tu m'enverras tes fils.

LA FRANCE.

Mes fils! non, c'est à moi de couronner leurs têtes; Je ne te permets plus de généreux larcin: Pour eux, à l'avenir, mes palmes seront prêtes, Et leurs lauriers futurs fleuriront dans mon sein.

L'AMÉRIQUE.

En as-tu pour celui que ma main te renvoie? De tes vieux défenseurs c'est l'immortel aîné.

LA FRANCE.

Oui, je le reprends avec joie,
De tes dons enrichi, de tes fleurs couronné.
Je ne porte en mon cœur nulle secrète envie
A ta juste largesse, à ton libre transport.
Garde les fêtes de la vie,
J'ai le triomphe de la mort!

Vois-tu ce peuple entier, debout dans ses murailles, Au foyer désolé précipiter ses pas?

Qui donc l'appelle aux funérailles? Est-ce le bronze des batailles,

Ce flatteur des puissants, même au jour du trépas? Non! c'est le saint amour, c'est la douleur sacrée!

Nul orgueil ne l'a préparée
Cette solennité, cette pompe de deuil.
Quel aspect!... un jour sombre et pareil aux ténèbres,
Un char, un noble fer, quelques torches funébres,
Et cent mille François entourant un cercueil!

L'AMÉRIQUE.

Que vois-je? ô piété! noble et touchante lutte, Arrosé de leurs pleurs leur bras se le dispute: Ils demandent des rangs; chacun hâte le sien; Sous le faix révéré nulle ardeur ne succombe.

Qui donc, ainsi, marche à la tombe? C'est sans doute un bon roi?

LA FRANCE.

C'est un grand citoyen!
Vingt fois marqué du plomb, il ne rend à la terre
Que le reste d'un sang épuisé par la guerre
Et par de longs travaux, dans la paix, consumé;

Non moins que dans les camps puissant au Capitole, Et du glaive de la parole

Pour moi, pour la raison, pour la justice armé, Voilà que je le suis, muet, inanimé!.....

Homme avec le devoir toujours en harmonie, Ame forte, admirée aux bords les plus lointains,

As-tu connu tout ton génie?

As-tu rempli tous tes destins?....

Hélas, il est frappé bien avant les années! C'est lui que les faveurs, aux mains empoisonnées, Ne trouvèrent jamais dans les sentiers battus.

O la plus sainte des mémoires! Par lui tous mes vainqueurs ont été combattus; Par lui tous mes revers ont été des victoires:

> Il est grand de toutes les gloires Et beau de toutes les vertus!

Sa mort même est utile. Oui, cette mort si prompte Sur le front des méchants a jeté quelque honte. Leur insolent espoir semble s'être arrêté. Ce dernier coup, peut-être, est la fin de l'orage. Ah! devant ce tombeau si grand, si respecté, Quel homme, désormais, auroit l'affreux courage D'insulter à la liberté.

L'AMÉRIQUE.

Leçon grande et sublime!

LA FRANCE.

Elle sera stérile

Pour ces hommes enfants, qui couronnent leurs fronts

D'une vanité puérile!

S'ils mouroient tous ces grands, qui n'ont point fait leurs noms! Ils savent de mes mains ce qu'ils ont à prétendre,

Le luxe funéraire et l'apprêt des douleurs,

J'aurois de l'or pour l'urne où refroidit leurs cendres,

Mais pour le héros j'ai des pleurs! Que dis-je? les beaux arts lui consacrent leurs veilles. De marbre ce tombeau va bientôt se couvrir.

L'AMÉRIQUE.

Ah! sans doute, jaloux d'enfanter des merveilles, Le trésor des grands va s'ouvrir.

LA FRANCE.

Ne leur demandons rien! Le grand homme dont l'ame
Va retrouver son céleste berceau,
Du peuple étoit sorti; le peuple le réclame
Et s'empare de son tombeau.
L'opulente industrie et la modeste aisance,
Et le travail obscur, dont il prit la défense,

A. D. 27.

Sur le marbre sacré viendront poser la main : Et, de l'honneur françois féconde et noble preuve,

Nous y verrons tomber enfin, Jusqu'à l'épargne de la veuve, Jusqu'au denier de l'orphelin.

L'AMÉRIQUE.

Et ne laisse-t-il pas?.....

LA FRANCE.

Silence!

restricted at the state of the

Il fut père, il étoit époux;

Mais son nom du malheur ne craindra point les coups

Ni les affronts de l'indigence.

Cent mille voix ont adopté

Les fils de son hymen, son épouse chérie:

Sa veuve, ses enfants, son immortalité

Tout appartient à sa patrie!

L. BRAULT.

LES BOUTS DU BATON.

FABLE.

Les deux bouts du bâton n'ont pas même fortune : L'un dans la main du maître et regardant les cieux, Chargé d'ivoire ou d'or, lève un front radieux; L'autre, toujours tourné vers la mère commune, Dans les sentiers fangeux trouve de mauvais pas,

A tous les dangers du voyage, Est blessé des cailloux qu'il heurte en son passage, Et s'use à triompher des plus vils embarras.

De ce trop inégal partage Quel esprit ne se plaindroit pas? On a vu chez l'humaine engeance Des révolutions pour de moindres excès.

L'honneur du pas, la préséance Ont fait naître souvent ces terribles procès

Que l'on juge dans les batailles,
Où Mars et Jupiter se plaisent à tonner,
Et qui des deux partis renversent les murailles,
Après de longres suréreilles

Après de longues funérailles. Il ne faut donc pas s'étonner Si les bouts du bâton, chaque jour en querelle, Nourrissoient l'un pour l'autre une haine éternelle. Mais point d'hostilité, malgré leurs longs discords: Leur situation en effet étoit telle

Qu'il eût fallu briser leur corps Pour commencer une escarmouche.

Ces deux rivaux vivoient dans une paix farouche, Or, un jonc, leur voisin, d'un naturel pliant, Qu'on voyoit toujours prêt à faire la courbette,

Leur dit d'un ton conciliant:

« Parbleu, vous êtes sots d'être en guerre secrète : « Chacun en rit à vos dépens.

« Chassez de votre cœur l'envie et ses serpents.

« Devant moi, mes amis, je veux que l'on s'embrasse:

« Ça, faites tous les deux la moitié du chemin;

« De part et d'autre il faut que la chose se fasse

" De bon cœur et de bonne grace. "

Chaque bout obéit, et fait si bien qu'enfin Avec bruit le bâton se casse.

« Oh! oh! reprit le jonc, je vois qu'il est des gens

« Qui ne sauroient avoir ni la paix ni la guerre ;

« Et les concilier par des soins obligeants

« C'est lancer sur eux le tonnerre. »

M. BRES.

LE RETOUR.

Vallon, rempli de mes accords, Ruisseau, dont mes pleurs troubloient l'onde, Prés, collines, forêt profonde, Oiseaux! qui chantiez sur ses bords!

Zéphir, qu'embaumoit son haleine, Sentiers où sa main tant de fois M'entraînoit à l'ombre des bois, Où l'habitude me ramene!

Le temps n'est plus! mon œil glacé, Qui vous cherche à travers ses larmes, A vos bords jadis pleins de charmes Redemande en vain le passé!

La terre est pourtant aussi belle, Le ciel aussi pur que jamais! Ah! je le vois, ce que j'aimois, Ce n'étoit pas vous, c'étoit elle!

Alphonse LAMARTINE.

LA

JEUNE MÈRE MOURANTE.

ÉLÉGIE.

Non, ce n'est point un douloureux mensonge
Que le réveil va bientôt dissiper;
En vain, dans mes terreurs, je cherche à me tromper,
Hélas! je n'ai point fait un songe.
L'instant approche où le ciel va frapper:
Et, sur mon front vaincu déja marquant sa trace,
La mort de ses ailes de glace
Se prépare à m'envelopper.

Un mal inconnu me ravage;
J'épie en frémissant ses horribles progrès.
Sans cesse je lis dans mes traits
Des vestiges de son passage.
Chaque jour nouveau qui me luit
Semble pour moi le jour suprême,

Et chaque moment qui s'enfuit Emporte un débris de moi-même.

Mes amis, mon époux, pourquoi si tristement
Lever sur moi vos yeux humides?
Vous contemplez avec étonnement
Du mal qui me flétrit les outrages rapides;
Eh bien! sur mon front sans couleur
Reposez tous votre vue affligée,
Interrogez les pas de la douleur....
Ah! je le vois, mon aspect vous fait peur:
Je suis donc bien changée!

Otez, ôtez ces joyeux vêtements

Qui me paroient les jours de fête;
Otez ces nœuds, importuns ornements,
Qui jadis avec grace ont ombragé ma tête.
De l'art trompé les vains déguisements
Loin de dissimuler ma souffrance secrète,
A l'horreur de mes traits ont encore ajouté;
La parure de la beauté
Sied mal aux lambeaux d'un squelette.

Et toi, qu'en mes beaux jours j'aimois à consulter, Muet flatteur de mon jeune âge, Miroir qui bien souvent fus fier de répéter Les roses qui jadis brilloient sur mon visage, Est-ce bien lui que tu m'as retracé

Dans ton cristal poli qui me fit jeune et belle?

As-tu cessé d'être fidèle?

Ou plutôt malheureuse! ai-je déja passé?

Quoi! cette joue et creuse et pâle,
Ce front morne, cet œil éteint,
Ces lévres mortes, d'où s'exhale
Le poison qui ronge mon sein,
Et ces dents, où l'ivoire a fait place à l'ébène,
Et ces bras décharnés, d'où jaillit chaque veine,
Et ces mains, triste objet de douleur et d'effroi,
Quoi! tous ces traits flétris qu'a sillonnés l'orage,
Ces ruines, voilà ce qui reste de moi:
Ah! qu'as-tu fait de mon image?

Jadis on vantoit mes appas;

Des flots d'adulateurs se pressoient à ma suite,
Un murmure d'amour s'élevoit sur mes pas,
L'amour s'est envolé, les flatteurs sont en fuite;
On détourne de moi ses yeux épouvantés!
Hélas! et je ne vois s'asseoir à mes côtés

Que la tendresse ingénieuse Qui sourit pour me rassurer, Ou la pitié silencieuse Qui se cache pour me pleurer. O toi! dont la rigueur m'opprime, Qui détruisant l'espoir de mon doux avenir, De mon bonheur sans doute as voulu me punir, N'achève pas, ô Dieu! de frapper la victime.

Ah! périssent mes vains attraits! Périsse la fleur printanière,

Dont l'éclat envié ne me donna jamais Le droit insensé d'être fière!

De ma beauté ravis-moi le trésor,

Je ne regrette point sa splendeur éphémère,

Mais ne prends pas ma vie encor,

Épargne mes jours.... je suis mère.

Laissez vers moi s'approcher mon enfant.

Oh! viens, reconnois-moi, ma fille;
Ose encor caresser un fantôme vivant.

Dans ton regard serein la joie éclate et brille,
Et peut-être sur toi le malheur va peser,
Peut-être, sans troubler le plaisir qui t'enivre,
Demain, ravie à ton baiser,

Ta mère aura cessé de vivre.

Timide et fragile roseau,

Tu resteras sans appui sur la terre;

A peine au sortir du berceau

Tu recevras les soins de l'étrangère.

Tu ne me verras pas, superbe, interroger

Tes jeunes facultés, croissant avec ton âge; Sur la mer de la vie, où finit mon voyage, Les vents emporteront ton navire léger; Seule tu parviendras au périlleux passage Où le plus ferme appui, le guide le plus sage Souvent contre l'écueil ne peut nous protéger.

Si quelque jour sur ton cœur foible et tendre D'un secret douloureux pèse le poids cruel, Ma fille, tu n'auras personne à qui l'apprendre, Et tu ne viendras pas répandre

Ton cœur dans le sein maternel.

Ton front déja réfléchit mon image; Tu seras belle un jour. De vains adorateurs Viendront à tes genoux déposer leur hommage.

Peut-être aussi leurs propos séducteurs Enfleront malgré toi ta crédule jeunesse; Sur l'essaim caressant de tes admirateurs

Tu régneras avec ivresse.

Ah! si jamais d'un superbe transport

Tu nourris dans ton sein l'orgueilleuse chimère,

A la voix des flatteurs si ta raison s'endort,

Ma fille alors.... souviens-toi de ta mère.

Aimable enfant, repose sur mon cœur,

Fais trève, en me parlant, au poison qui me tue,

Que tes discours touchants raniment ma langueur,

Que mes regards s'enivrent de ta vue!

Mais quoi! son sourire fatal

De mes douleurs aigrit la violence;

Mon cœur comme un bienfait, souhaite sa présence.

Et sa présence me fait mal!

Ah! loin de moi cachez son innocence,

Il est des maux qu'on ne sauroit souffrir.

Sur son front, malgré moi, je sens tomber mes larmes: En écoutant sa voix, en contemplant ses charmes, J'ai trop de regret à mourir.

M. Y.

FRAGMENT

DU DIXIÈME CHANT DE LA PHILIPPIDE, POÈME INÉDIT DE M. VIENNET.

Fureur d'Innocent III en apprenant la mort de Pierre de Castelnau; création des moines; croisade contre les Albigeois.

La déité, qu'on peignoit autrefois Avec cent yeux, cent oreilles, cent voix, En tout pays propagea la nouvelle De cette mort funeste aux Albigeois; Et par malheur la bavarde immortelle,
Mêlant le faux avec la vérité,
Chargea Raymond de cette atrocité.
Fier Vatican, tes voûtes s'ébranlèrent,
Quand Dominique et l'abbé de Cîteaux
Dans tes parvis en tremblant l'annoncèrent.
Au noir récit de ces affronts nouveaux,
D'Innocent trois les membres frissonnèrent,
Ses cardinaux à ses cris s'assemblèrent.
Les yeux en pleurs, la pâleur sur le front,
Le cœur gonflé d'une fureur divine,
Il leur apprit le crime de Raymond;
Des Albigeois il jura la ruine.

« Glaive de Dieu, glaive, sors du fourreau, »
S'écrioit-il d'une voix frénétique;

- « Va, cours venger Pierre de Castelnau;
- « Va te baigner dans le sang hérétique.
- « Un moine, ô ciel! frappé par un laïque!
- « Des chevaliers, des princes temporels
- « Porter la main sur l'enfant des autels,
- « Et de Latran insulter les chanoines;
- « Fils de l'enfer, vous détestez les moines!
- « Vous en aurez; vous n'êtes pas au bout.
- « Que de la terre à ma voix il en sorte.
- " Blancs, puces, noirs, j'en veux de toute sorte.
- « J'en ferai tant qu'on en verra par-tout;
- « Et, pour braver vos fureurs criminelles,

« J'en veux bénir six espèces nouvelles. » Il dit et part de sa cour escorté. D'or et d'argent la mule chamarrée Sous le pontife avance avec fierté; Et le préfet de la sainte cité, Des cardinaux la phalange pourprée, Sur leurs coursiers suivent sa sainteté. Le peuple accourt, s'agenouille, s'incline; Et le cortège a gravi la colline, Où le sénat, où les consuls romains De l'univers réglèrent les destins. Là sont encor les superbes portiques, Où de cent rois, de cent peuples vaincus, Rome vouoit à ses dieux domestiques, Et la dépouille, et les riches tributs. Là de Carthage on porta les reliques. L'airain, le marbre y rappeloient encor Les traits divins du sage Marc-Aurèle, Et les enfants ravis à Numitor, Que d'une louve allaitoit la mamelle; Et Jupiter, et Pollux, et Castor. Là de Trajan s'élevoit un trophée, Et d'Actium l'astucieux vainqueur, Qui des Romains triomphant sans valeur, Tint à ses pieds la discorde étouffée. Là de César, et du fier Marius, De Cicéron respiroient les images,

D'un grand empire éclatants témoignages, Nobles débris d'un peuple qui n'est plus.

Des demi-dieux, dont il fouloit la cendre, Innocent trois se croyoit l'héritier. Leur souvenir le rendoit plus altier; A leur pouvoir son cœur osoit prétendre. En les damnant, il s'arrogeoit leurs droits; Et ces héros, sous qui trembla la terre, Ce capitole, où dominoit la croix, Tout sembloit dire au successeur de Pierre: Maître de Rome, il faut l'être des rois. Il contemploit de ses regards avides Ces cardinaux, ces abbés, ces prélats, De ses décrets messagers intrépides, Et devant qui trembloient les potentats. Il voit enfin les nouvelles milices De ces enfants du cloître et des déserts, Dont son orgueil veut peupler l'univers, Et dont sa main vient bénir les cilices.

Au premier rang s'offrent les cordeliers.
Rome déja les compte par milliers.
De ces quêteurs la phalange est soumise
Aux volontés de saint François d'Assise,
Qui pour dompter le démon de la chair,
Vit dans la neige au milieu de l'hiver;
Et sur son dos portant une besace,
Le flagellant et le couvrant de glace,

Frère Macée accompagne toujours Ce digne objet de ses saintes amours. Serfs et soldats de la vierge Marie, Les blancs-manteaux marchoient au second rang. Sous un froc noir, suivoit la confrérie Des augustins et du père Lanfranc. Puis arrivoient les disciples d'Élie, Que leurs habits, de jaune bigarrés, Faisoient alors surnommer les barrés. Dans l'Orient ils ont porté les armes; Mais par l'Arabe exilés des saints lieux, Ils sont venus, sous le titre de carmes, Se dévouer au vicaire des cieux. Venoient après ces pieux trinitaires, Ces mathurins, dont les mains tutélaires, Loin d'appauvrir, d'opprimer les chrétiens, Alloient au loin soulager leurs misères, Les racheter et briser leurs liens. Le dernier rang étoit moins vénérable. Là s'étendoit la troupe formidable Des jacobins, de ces frères prêcheurs, Fiers compagnons de Gusman Dominique, Fléaux des rois, race d'inquisiteurs, Superbe espoir du siège apostolique. Innocent trois sourit à leur abord; Et de ses yeux parcourant ce cortège :

" Allez, dit-il, milice du saint siège,

" Du nouveau saint allez venger la mort.

« En quelque état que Dieu vous ait fait naître,

« Quelque seigneur qu'aient servi vos aïeux,

« Souvenez-vous, soldats du roi des cieux,

« Que son vicaire est votre unique maître;

« Qu'à mes décrets aveuglément soumis,

« Vous n'avez plus de parents ni d'amis.

« Sur l'univers étendez mon empire ;

" Bravez les rois que j'aurai condamnés;

« Armez contre eux leurs sujets mutinés;

" Et, s'il le faut, soyez prêts au martyre.

« Contre Raymond et l'impie Albigeois,

« Prêchez par-tout la croisade et la guerre.

« Que les chrétiens, soulevés à ma voix,

« De cette peste aillent purger la terre.

« Que tout forfait aux pécheurs soit remis

« Si de l'Église ils vengent la querelle.

« Ouvrez le ciel à qui mourra pour elle;

« L'enfer n'est fait que pour ses ennemis.

« Que l'hérésie en tous lieux soit éteinte;

" Traitez ses fils comme des Sarrasins.

" Le grand Arnaud, le chef des bernardins,

« Sera le chef de cette ligue sainte.

« A son pouvoir j'asservis mes légats;

" Et de Raymond j'adjuge les domaines,

« De Trincavel je donne les états

« Au plus vaillant de tous les capitaines

Arnaud s'incline, et du chef de l'Église
Avec respect baise les pieds divins;
Et la phalange, à ses ordres soumise,
Quitte avec lui la cité des Romains;
Et du Danube aux plaines de Grenade,
De la Tamise aux bords napolitains,
Le saint troupeau va prêcher la croisade.

LA BEAUTÉ IDÉALE.

AUX MANES DE GIRODET.

Extrait d'un poème sur le Déluge,

PAR M. ALFRED DE VIGNY.

« Où donc est la beauté que rève le poète!

Aucun d'entre les arts n'est son digne interprète,

Et souvent il voudroit, par son rêve égaré,

Confondre ce que Dieu pour l'homme a séparé.

Il voudroit ajouter les sons à la peinture.

A son gré si la muse imitoit la nature,

Les formes, la pensée et tous les bruits épars Viendroient se rencontrer dans le prisme des arts, Centre où de l'univers les beautés réunies Apporteroient au cœur toutes les harmonies, Les bruits et les couleurs, de la terre et des cieux, Le charme de l'oreille et le charme des yeux, Le réveil des oiseaux, la chanson virginale, La perle et les rayons de l'aube matinale, La gémissante voix des soupirs de la nuit, Le nuage égaré sur le torrent conduit, L'éclair tombant du ciel et sillonnant l'espace Comme un glaive de Dieu qui passe et qui repasse, Le cri du voyageur dans la forêt perdu, L'appel de la clochette en pleurant entendu1, Les mots d'amour mêlés aux vents sifflant sur l'onde, Et des chastes douleurs l'émotion profonde. On entendroit ensemble, on verroit d'un coup d'œil Dans les vapeurs du nord la foiblesse et l'orgueil, L'orgueil farouche et noir des héros du nuage 2, Et les blondes beautés qui pleurent dans l'orage; Leurs chants s'élèveroient dans les plaines de l'air, Le bouclier divin tinteroit sous le fer, La harpe et les soupirs des vagues élégies Se mêleroient au cri des sanglantes orgies, Et les hymnes plaintifs des filles du vainqueur

¹ Atala. 2 Ossian.

Au rire du guerrier qui sent percer son cœur. La tragédie en pleurs parleroit dans la nue, L'homme entendroit les sons d'une langue inconnue, Semblable aux chants divins des astres de Platon, Belle plus que les voix d'Homère et de Milton. Les dieux s'entretiendroient des malheurs de la terre. Dans la nuit des forêts le rayon solitaire Aux levres du chasseur en tremblant descendu Auroit un doux soupir sous la feuille entendu, Des mots qui nous diroient tout bas avec mollesse Ce qu'est l'amour de l'homme au cœur de la déesse 1: Devant l'autel ému d'un miracle nouveau, Sous le feu du génie échappé du ciseau Le marbre palpitant 2 nous diroit si la vie Est un plus beau festin lorsqu'on nous y convie A l'âge qui rougit des pudeurs de l'amour, Qu'à l'âge qui gémit de ne pas voir le jour; Et si pour aborder l'existence et sa flamme Il vaut mieux en naissant avoir toute son ame. Mais quels vastes concerts, quels mots, quelles couleurs D'un monde châtié traceront les douleurs, . Et graveront pour nous sur les flots du déluge La grandeur du coupable et celle de son juge? A ce dessin sublime et sur un mont jeté Manquent le mouvement, les bruits, l'immensité,

Endymion. 2 Galatée.

L'ÉTERNITÉ.

A M. DE LAMARTINE.

Qu'est-ce, l'éternité?.... nuit sacrée et profonde!.... Seroit-ce l'Océan, cette chaîne du monde, Dont le flux et reflux n'a dans son mouvement, Aucun signe de fin ni de commencement?....

Labyrinthe sans fond, Océan sans rivages, Sur tes flots immortels toi qui seule surnages, Age des temps futurs, salut, Éternité!.... Age de tous les temps, salut, Immensité!.... Ton chaos monstrueux épouvante l'audace : L'homme qui veut te peindre, immobile à sa place, Dans un flux et reflux sans retour abîmé, Veut soulever sa langue.... et reste inanimé! Une chose invincible aux yeux de la matière, Insensible au toucher et sourde à la prière, Qui ne s'explique pas, qui ne se conçoit pas, Peut-elle être soumise aux calculs du compas? Comment peindre ces temps qui volent sur nos têtes, Et s'amassent sur nous comme autant de tempêtes; Qui forment en tous sens un immense horizon; Et dont l'ordre éternel est la confusion? Loin des bords habités, sous la mer qui bouillonne, Le flot qui toujours roule, et toujours tourbillonne, Ressemble à ce grand but qui paroît toujours fuir, Et que l'œil des humains ne peut jamais saisir. Un temps toujours sans fin tous les jours recommence Et le présent se perd dans cet abîme immense!

L'Éternité! quel temps! qui peut le mesurer?...
Il ne doit plus finir.... Il doit toujours durer....
Quel but dans ce désert peut offrir des limites?
L'Éternité s'assied sur des bornes proscrites.

Comment la définir et comment concevoir Ce que l'esprit et l'œil ne peut apercevoir? La pensée est bornée et le vide est immense! Hors de notre nature il n'est point de science. Comme un enfant qui croit la lune dans ses mains, Penché sur un ruisseau, l'art foible des humains Lutte péniblement et sans espoir échoue Contre l'écueil flottant qui devant lui se joue. Quand un corps abattu tombe à la voix du temps, Sur ses pâles débris nos yeux cherchent long-temps, Et las d'interroger sa dépouille mortelle S'attachent en tremblant à la voûte éternelle. Mais ils n'arrivent pas jusqu'au pied de l'autel: Le silence est assis sur la porte du ciel, Et debout, sur ses maux, le mortel qui contemple Ne peut apercevoir que le dehors du temple. Nous voulons, mais en vain, interroger les cieux: Les astres, dans leur cours toujours silencieux, Visibles dans la nuit, dans le jour invisibles, Semblent nous avertir par des signes sensibles Qu'ils peuvent se cacher sous un épais rideau, Si la main trop près d'eux veut porter le flambeau. Leur langage muet peut dire des merveilles, Sans que ce bruit jamais arrive à nos oreilles : Tout seuls leurs mouvements forment un grand concert Et le silence au loin règne dans le désert!....

Nous entendons sur nous un éternel silence, Mais, debout à nos pieds, pour guider l'espérance, Et maîtresse des vents, la douce Illusion, Forçant d'un pied léger la terrestre prison, S'élance et d'un coup d'aile a changé l'étendue. Ce monde est une horloge ouverte à notre vue. Le foible seulement qui ne sait pas penser, Et même dont l'esprit craindroit de se lasser, Soit que sa voix esclave applaudisse ou murmure, Ne doit comprendre rien au cours de la nature; Et pendant que son œil mesure avec effort Ce séjour éternel et de vie et de mort, Ce temple où se confond comme dans un abîme Le cri de l'innocence et le rire du crime; Lorsque son œil enfin, lassé de désespoir, Veut se fermer au jour pour ne plus le revoir, Le philosophe rêve, et sans peine devine Les moindres mouvements de la grande machine. Il regarde.... et le voile étendu dans les cieux Devient, comme enchanté, transparent à ses yeux; Et les vagues contours de la voûte éternelle, Se revêtent pour lui d'une forme mortelle. L'espace est un cadran d'où pend un balancier, Plus pesant que le plomb et plus dur que l'acier. Terrible poids du temps, cette vaste boussole, S'étendant à nos yeux d'un pôle à l'autre pôle, Sous le voile trompeur de la rapidité

Marque le mouvement de l'immobilité.

Sur le jour, sur la nuit, mais toujours en silence,
Ce poids, témoin muet, tour-à-tour se balance;
Trop grand pour mesurer notre seul univers,
Il partage d'un vol tous les mondes divers;
Plus prompte que l'éclair, même que la pensée,
Sa marche dans les airs est à peine tracée:
Les siècles et les ans, et les jours et les mois,
Confondus dans son cours, se perdent à-la-fois!....

Au-dessus du cadran, au milieu des nuages, Un livre étincelant de célestes images, S'offre à l'œil étonné du mortel abattu. La force, le pouvoir, la gloire, la vertu, Tous ces grands noms enfin qui séduisent les hommes, Semblent errer autour comme de saints fantômes.

Beaucoup plus que l'erreur, moins que la vérité, Entre l'illusion et la réalité, Sensible cependant, et comme dans le vague, Ainsi qu'au fond des mers apparoît une vague, Seul maître de la page où chacun est nommé Le livre est entrevu... mais ce livre est fermé!...

L'homme, sans le vouloir, en sortant du berceau, Cherche dans les détours de ce vaste tableau Quels sont les lieux offerts à son pélerinage.

Mais tout grand qu'il se croit, il est sur cette page, Moins que la feuille seche au milieu des déserts, Moins que la goutte d'eau dans le gouffre des mers. Atôme enseveli dans les flots de l'espace, Il doit même ignorer où se trouve sa place. Dans ce chaos sans fin enfoncé sans retour; Il se trouve avancé comme le premier jour, Et déja près d'entrer dans la noire demeure, Il regarde au cadran.... c'est encor la même heure. Dans ce cercle sans fin de cette immensité, Que les foibles mortels nomment éternité, Le temps fuit, dérobant son passage éphémère; Comme au sein d'un grand lac, une barque légère Glisse silencieuse en effleurant les flots, Sans troubler dans son cours leur tranquille repos, Sans paroître avancer et sans laisser de trace Que l'ombre qui la suit et doucement s'efface. L'œil fixe, contemplant la voile qui blanchit, Et que dans le lointain le cristal réfléchit, Le voyageur se croit à la même distance : Mais la barque se perd dans l'étendue immense, Et lorsque vers le bord il espère la voir, La nuit qu'il n'attend pas vient ravir son espoir!....

Ainsi le temps s'écoule à nos yeux insensible; Ainsi nous gravissons d'une marche pénible Le sommet escarpé qui nous sert de prison, Et d'où notre regard se perd dans l'horizon!...

Et comment consulter ce sombre sanctuaire

Qui n'est que dans le vague et semble imaginaire,

Cet abîme sans fond, d'où partent les destins

Qui guident pas à pas les malheureux humains?....

Autour de nous bouillonne une mer inconnue...,

Entre les cieux et nous il n'est point d'avenue....

Elle ne doit s'ouvrir qu'à l'heure du trépas:

Un guide nous attend pour diriger nos pas

Jusques au seuil sacré de ce muet empire;

La Mort, la pâle Mort veille pour nous conduire!...

Ballotté sans retour, le matin et le soir,

Le foible, à qui la vie apprend le désespoir,

Dans d'éternels combats qui raisonne et qui souffre,

Pour connoître sa fin, doit tomber dans le gouffre!....

Mais avant de franchir l'invincible fossé

Que le bras tout-puissant devant nous a tracé,
Sur nos cœurs incertains que l'existence pèse!

Nous brûlons d'une soif que rien, que rien n'apaise!...

Trop heureux le mortel, s'il pouvoit en repos,
Sur l'avenir lointain ou des biens ou des maux,
Dormir jusques au bout d'un sommeil léthargique!

Mais bien loin devant nous un voile fantastique,

Tantôt se soulevant, et laissant les cieux nus,
Nous fait lire des noms aux mortels inconnus;
Et tantôt retombant entre nous et l'espace,

Oppose une barrière invincible à l'audace.
Chaos de l'avenir!.... Horrible anxiété!....
De la tombe au berceau l'homme en est tourmenté;
Mais il ne peut jamais s'en faire l'habitude.
Même dans le malheur, l'affreuse incertitude
Est un poids plus pesant que la réalité.
Toujours l'esprit humain cherche la vérité;
Et quand il a trouvé le secret d'une chose,
Heureux ou malheureux tranquille il se repose!

Ainsi, dormons en paix sur les temps à venir :
Pourquoi donc nous débattre?... A quoi peut nous servir
De plonger au hasard dans ce gouffre effroyable,
Où se perd des humains la foule misérable,
Cet antre d'où jamais ne sortent des échos,
Des mondes et des temps invincible chaos?....

Laissons donc en repos et les temps et les mondes:

La pensée, en sondant ces distances profondes,

Se perd en elle-même, et loin d'avoir appris,

Elle craint les secrets qu'elle n'a pas surpris;

A force d'ignorer, devenant plus peureuse,

Et maudissant enfin son ardeur curieuse,

Elle prie, en tremblant, devant son créateur,

Et l'admiration inspire la terreur!...

M. A. Maurice Bonnal.

and in a state of the state of the state of the

LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours, en rêvant ignoré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.
Prestiges de mon cœur! Je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse.
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains, au doux bruit des ruisseaux!
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux!

Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles; Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit, Ce chevrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit, Balancent tour-à-tour leurs guirlandes mobiles. Forêts! agitez-vous doucement dans les airs. A quel amant jamais seriez-vous aussi chères? D'autres vous confieront des amours étrangères, Moi de vos charmes seuls j'entretiens les déserts.

F. A. DE CHATEAUBRIAND.

LE BEAU JOUR.

STANCES.

Des feux du jour naissant l'horizon se colore; Le rossignol prélude à de nouveaux concerts, Tout renaît; et les fleurs, qui commencent d'éclore, De leurs premiers parfums ont embaumé les airs.

A l'aspect d'un beau jour le vieillard sent renaître Cette douce gaieté qui bannit les douleurs. L'esclave moins timide ose aborder son maître, Et les infortunés répandent moins de pleurs.

La vierge, dont le front d'espérance rayonne, De la saison des fleurs bénissant le retour, Riche de ses présents, va former la couronne Qui pare l'innocence et qu'effeuille l'amour.

Le mortel qui n'a point d'ami qui lui réponde Croit épancher ses maux en regardant les cieux; Et sent, lorsqu'un beau jour vient consoler le monde; Qu'il n'est pas oublié dans les bienfaits des dieux.

A l'univers entier leur bonté se révèle, L'homme voit de leurs dons s'embellir son séjour; Mais que me font les fleurs de la saison nouvelle, Les clartés d'un beau ciel, et les feux d'un beau jour?

Tu m'inondes en vain de tes flots de lumière, Soleil, mes yeux n'ont plus de plaisir à te voir; Mon amour t'en conjure, achève ta carrière.... Pour voler à ses pieds, je n'attends que le soir! Florimond Levol.

FRAGMENT

D'UN POÈME DE CHEVALERIE.

Qui sur ses pas vole et se précipite,
Le beau Saint-Ive étoit sorti du camp
Pour attaquer l'orgueilleux musulman.
Venu naguère au secours de la ville,
Mais, se flattant d'un succès trop facile,
Notre étourdi, comme un nouvel Achille,
A son ardeur s'abandonne, et poursuit
Jusqu'en un bois, l'ennemi qui s'enfuit.
Là tout-à-coup dans l'air se font entendre,
Avec des cris poussés à tête fendre,
Le tambour turc et la voix du clairon:

Là se présente à son foible escadron
Une forêt de lances inclinées.
Des Sarrazins les hordes basanées,
Au grand galop sortant du fond des bois,
De toutes parts l'entourent à-la-fois;
Et ses soldats, qu'enfin le nombre accable,
Tombent, frappés du sabre impitoyable,
Comme les blés mûris par la chaleur
Tombent, l'été, devant le moissonneur.

Après maint cri, maint effort inutile, Pour opérer une retraite habile, Le jeune chef, loin de fuir à son tour, Parmi les rangs s'élance, se fait jour; Et, dégagé de la noire brigade, Dont sa valeur a trompé l'embuscade, Il veut au camp tourner la bride...; mais Par quelle route y rentrer désormais? L'obscurité descend; ce lieu sauvage A ses regards n'offre point de passage Qui soit battu : son fidèle andaloux, Percé de traits, tombe entre ses genoux; Lui-même enfin, accablé de fatigue, Perd ce beau feu dont il fut si prodigue, Et craint déja les chaînes du vainqueur. L'espoir pourtant vient ranimer son cœur, Quand devant lui, malgré l'ombre jalouse, Il entrevoit une fraîche pelouse Qui le conduit, en descendant toujours, Vers un grand lac aux sinueux contours. Du blond Vesper la clarté tutélaire Lui montre alors un vallon circulaire, Où s'étendoit cet immense bassin: Bien que le ciel fût tranquille et serein, En se jouant, les flots venoient encore Se dérouler sur la grève sonore, Avec un bruit monotone et rêveur, Qui faisoit naître une douce langueur. Ce bruit, ce ciel, sur-tout l'heure avancée, D'un vent léger cette onde caressée, Cette pelouse, édredon des héros, Tout lui sourit et l'invite au repos. Le voilà donc qui, sous un vieux érable, Négligemment jette son bouclier, Ses gantelets, sa cuirasse d'acier; Et dort bientôt de ce sommeil durable Que l'on appelle un sommeil d'écolier.

L'aube déja levoit un front de rose
Sur les vapeurs qu'enfantent les vallons,
Lorsqu'éveillé par ses jeunes rayons,
Le beau Saint-Ive à partir se dispose.
Il regrettoit, peut-être avec raison,
Cet humble abri qui lui fut si commode,

Et ces forêts, ces pentes de gazon, Vertes à l'œil comme fine émeraude; Mais au moment qu'il s'éloignoit enfin, Pauvre piéton de sa route incertain, Quel autre objet de crainte et de surprise Vient l'arrêter? Grace aux jeux de la brise Qui va chassant les brumes du matin, Sur ce beau lac, mal entrevu la veille, Il aperçoit l'imposante merveille D'un château fort couronné de créneaux, Et qui sembloit sortir du fond des eaux. Avec ses murs où le marbre étincelle, Le vieux manoir, vainqueur des ouragans, Apparoissoit comme une citadelle Qu'auroit bâtie un peuple de géants. Pour approcher de ce palais sauvage, Quelques écueils éclatants de blancheur, A trente pas en avant du rivage, S'offroient encor au pied du voyageur; Mais au-delà, tout fidele amateur Qui d'un tel gîte envioit la faveur, N'apercevant ni barque, ni rameur, Étoit forcé de se mettre à la nage. Sur l'autre bord et presque vis-à-vis, Régnoit un pré d'assez belle étendue : Là s'abaissoit un large pont-levis, De qui la herse, en tout temps suspendue,

Vous invitoit et sembloit dire aux gens:
« Il y fait bon; venez, entrez céans. »
Mais aucun nain, aucune sentinelle,
Ne se montroit sur la moindre tourelle,
Pour annoncer l'approche des barons:
Personne enfin qui pût crier qui vive?
Ni du sommet de ces tristes donjons,
Ni sous l'arceau du portail en ogive.

Très étonné, l'aventureux Saint-Ive Prête l'oreille, et n'entend que le bruit Du flot mouvant qu'un autre flot poursuit. D'un vague effroi l'ame préoccupée, Le chevalier tire alors son épée, Et suit déja le rapide sentier Qui descendoit de l'arbre hospitalier, Jusques aux rocs dont se couvroit la plage. Puis, dès qu'il touche au sable du rivage, « Vrai Dieu! dit-il, je suis jaloux de voir " Les habitants d'un si triste manoir. « Sonnons du cor, afin qu'à la fenêtre " Un d'eux au moins se décide à paroître. " Ainsi disant, le hardi paladin, Qu'au fond du cœur ce silence effarouche, Veut par deux fois approcher de sa bouche Le cor d'ivoire, et par deux fois sa main En frémissant le retire soudain :

Mais du guerrier les premiers sons à peine Ont retenti sur la liquide plaine, Qu'en un clin d'œil le magique château, Avec ses tours, ses remparts, son préau, Ses ponts-levis, et ses chemins de rondes, Comme un vaisseau s'abîme au sein des ondes. Le gouffre humide, entr'ouvert un moment, Exhale encore un sourd mugissement; Et le héros, muet d'étonnement, Du vieux palais n'apercoit plus vestiges, Tel, sur la scène où régnent les prodiges, Au boulevart, on voit un vieux tyran, Par une trappe, au séjour de Satan Tomber tout vif, tandis qu'un pauvre hère, Nouvellement venu de son pays, Reste immobile au milieu du parterre, Bouche béante et les yeux ébahis.

Edmond GÉRAUD.

AH! QU'IL EST LAID! CHANSONNETTE.

Ne croyez pas Estelle Que Lucas soit si beau, Et qu'il soit le modèle
Des bergers du hameau.
Sans doute il pourroit plaire;
Mais il m'a fait un trait....
Quel trait! quel trait, ma chère,
Ah! qu'il est laid!

Il est, je le confesse,
Le mieux fait, le mieux mis;
Sa figure intéresse,
Et ses yeux sont jolis,
Sa voix douce et légère;
Mais il m'a fait un trait....
Quel trait! quel trait, ma chère,
Ah! qu'il est laid!

L'autre jour au bocage
Chacune l'admiroit,
Et même la plus sage
Disoit: Ah! qu'il me plaît!
Mais il m'a fait un trait....
Quel trait! quel trait, ma chère,
Ah! qu'il est laid!

BOUCHER DE PERTHES.

LE CHARME.

A celle que j'ai aimée.... A celle qui n'est plus!....

Et la vie en fuyant a laissé la beauté!

Mortels, l'heure s'approche où la plus douce amante Va déposer enfin sa peine languissante: De ses malheureux jours tout le nombre est compté; Son amant dans les cieux avant elle est monté, Et d'en haut, son regard appelle sa compagne : Celle-ci.... la douleur sans cesse l'accompagne; Comme un cierge exhalant de mourantes lueurs, Elle ne voit le jour qu'au travers de ses pleurs; Par-tout de noirs cyprès et des crépes funébres.... Ces longs voiles de deuil redoublent les ténébres.... Le soir, s'acheminant vers son triste réduit, Sous les lugubres cris de l'oiseau de la nuit, Accablée, expirant sous le poids de la vie, Dans un profond sommeil elle tombe endormie.... Descendue en révant dans la nuit du trépas, Elle voit des objets qu'elle ne connoît pas;

Là, ces êtres errants qu'on appelle fantômes, Pâles imitateurs des actions des hommes, L'entourent en silence.... et leurs doigts infernaux Lui font, d'un air affreux, de farouches signaux.... Revenue à la vie, elle voit l'Espérance, Mais derrière la Mort qui grandit et s'avance. Plus de repos le jour, plus de repos la nuit! Elle traîne en tous lieux le fardeau qui la suit. Enfin s'offre le but... de ses peines lassée, Et sortant sans effort d'une vie effacée, Elle meurt.... Mais la Mort, cette fois, a gémi, Et son bras, en tombant, n'a frappé qu'à demi. A peine ses beaux yeux, fermés à la lumière, N'offrent plus aux regards qu'une froide matière, La douce illusion, rappelant le passé, Leur rend, pour un moment, leur éclat effacé: On lit dans ce miroir si froidement tranquille, Et l'immobilité paroît encor mobile; Son regard, dans les cieux fixement attaché, Semble marquer le but qu'elle avoit tant cherché!... Une larme, échappée en disant : Je t'adore! Née avec son regard, semble couler encore. Sur son front pâlissant, ses longs cheveux épars S'opposent en désordre aux avides regards, Et descendent le long de sa gorge pudique; Ce front demi-voilé, trône mélancolique, Semble s'évanouir comme l'astre du soir,

Qui s'efface de loin sons un nuage noir.... Par-tout le calme est peint sur ce charmant visage; L'œil, encore enchanté, ne voit pas le ravage. Dans une belle nuit, comme un ciel étoilé Laisse voir chaque objet, mais à demi-voilé, Un charme, s'étendant sur ce deuil mortuaire, Force pour un moment le nature à se taire. Chacun à ce doux charme est tout abandonné; Tant que du second jour l'heure n'a pas sonné, Ce charme, encor vivant, fait croire à l'existence De celle que ravit une éternelle absence.... Ainsi, pour un moment, le monde est transporté Où sans force et sans voix regne encor la beauté; Ainsi les yeux sont là...., sur la face chérie Où semble errer encor l'image de la vie; Où l'amour brille encor sur ces traits si connus; Où, paroissant encor, la volupté n'est plus!... Mais bientôt sur ce front, siège de l'innocence, On croira voir ces mots: Il n'est plus d'espérance!...

Ses levres ont frémi pour la dernière fois,
Et ne s'ouvriront plus à sa touchante voix....
La pâleur est empreinte où la rose riante
Offroit pour l'avenir la douceur enivrante
D'un long baiser de feu sans cesse renaissant:
Le sourire si doux à jamais est absent...
Mais sa bouche, sans voix, demeurée entr'ouverte,

Semble parler à l'œil qui doute de sa perte. Une amie, appelée au lieu du désespoir Pour rendre à ce beau corps le funébre devoir, Dit: Elle n'est pas morte... elle s'est endormie.... On n'ose plus penser à la mort ennemie; On dirait que la vie, en cédant au sommeil, Attend, pour revenir, le moment du réveil.... Un long voile, agité par le vent indocile, Trouble seul autour d'elle un silence immobile; Ses yeux, depuis un jour, sont chargés de pavots: On prend toujours la mort pour un morne repos; En vain la dernière heure en menaçant s'avance.... La prière, épiant encore l'espérance, Dit à la pâle Mort: Respecte la beauté! Mais toujours le silence.... et l'œil désenchanté Ne voit plus que le deuil... Sur la couche insensible La Mort silencieuse est assise inflexible.

A LINE OF THE PARTY OF THE PART

M. A. Maurice Bonnal.

L'ENFANT.

IDYLLE

Pour la convalescence de Casimir Bonjour, auteur de la Mère rivale, de l'Éducation, et du Maria Bonnes. Fortunes.

C'est le fils d'un soldat mort pour la liberté,
Nourri dans le travail et dans la pauvreté;
Ses regards ne vont pas plus loin que la bruyère,
N'ont pas même encor vu les roseaux de l'Yère¹,
Et, de loin seulement, sont tombés quelquefois
Sur le castel voisin et l'azur de ses toits.
Que font à cet enfant la gloire et l'opulence?
Son esprit dort, son cœur est encore en silence;
Il ne connoît de maux que la soif et la faim;
Il a tout, dès qu'il a de l'eau pure et du pain.

Loir, et qui est remarquable par un cours souterrain de plus de trois quarts de lieue. Mais en a-t-il toujours? Un an passé, peut-être, Il a vu sur sa porte un étranger paroître.

Son œil sur l'étranger se leva tout surpris.

Il ne sait point son nom; mais la muse et Paris
Lui diroient avec moi quelle bouche connue
Interrogea gaiement son enfance ingénue,
Et l'homme dont le cœur ému de charité
S'ouvrit pour sa misère et sa naïveté.

Moi, l'enfant me connoît. Toujours la fleur d'automne Me ramène en ces bois.... Il me voit, il s'étonne:

« Sur son front, se dit-il, pourquoi tant de douleurs? »

Il ne peut concevoir que je verse des pleurs.

Erreur de l'innocence!... « Enfant j'ai mes alarmes!

« Cesse de t'étonner, si je verse des larmes.

« Mon ami ¹, loin de nous, atteint de maux cuisants....

« Menacé de la mort.... à la fleur de ses ans....

« La France et les beaux-arts ont compté sur sa vie!

"N'as-tu rien entendu de ses premiers essais?

« Faut-il que la lumière à ses yeux soit ravie?

" N'as-tu donc rien appris de ses derniers succès?

« Ton ignorance même eût souri de ses veilles,

"Et leur douce harmonie eût flatté tes oreilles.

« C'est lui qui t'a parlé. C'est lui qui, dans ces bois,

¹ Casimir Bonjour.

« Provoquant ta pensée, encourageant ta voix,

"De ton petit troupeau t'a fait conter l'histoire,

"Et qui de ses bienfaits t'a laissé la mémoire.

"Pleure, enfant, avec nous, avec la France et moi!

« Qu'un peu de ta pitié se mêle à mon effroi!

« Tu dois à mon ami tes pleurs et ta prière:

" Prie, et pour mieux prier, sois aidé par ta mère.

« Prie! hélas, quelquefois, en un mal si cruel,

"Le vœu de l'innocence est monté jusqu'au ciel! "

Tels étoient mes discours; et mon inquiétude

De ce chant de douleur frappoit la solitude.

Le fils du vieux soldat mort pour la liberté,

Des pleurs du souvenir et de l'humanité

Essuya devant moi sa paupière humectée.

Sans doute, jusqu'au ciel sa prière est montée; Car des yeux presque éteints et fermés à demi Se rouvrent, et mes bras ont pressé mon ami.

L. BRAULT.

single and paper of the

the bearing as as the base of the first

A STATE OF THE PARTY OF THE PARTY.

L'INDIFFÉRENCE.

Si l'on te dit que tu me plais, Va, ne crois pas à ce langage; Si l'on te dit que je te hais, On te trompe encor davantage.

Tu peux, au gré de tes desirs, M'accabler d'éloge ou de blâme Sans que j'éprouve au fond de l'ame Ni ressentiments ni plaisirs.

Je puis te voir triste, inquiète, Sans perdre ma sérénité; Et, sans partager ta gaieté, Te voir joyeuse et satisfaite.

Tu peux demeurer ou partir, Ou parler, ou rester muette, Sans que jamais je te regrette Ou que je songe à t'applaudir. Lorsque j'entends que l'on t'accuse, Mon cœur n'en est point offensé; Mon cœur aussi n'est point blessé Si par hasard quelqu'un t'excuse.

Je puis de tes folles amours
Ouir le récit sans me plaindre;
Sans te desirer, sans te craindre,
Te voir des plus brillants atours
Toujours te parer, et toujours
De l'art de sédaire et de feindre
Tenter l'inutile secours.

Que veux-tu donc?.... Pourquoi, Zelmire,
T'occuper constamment de moi?
A quoi bon sans cesse médire
D'un ingrat qui voit sans effroi
Tout ce qu'un vain dépit t'inspire;
Qui ne te blâme, ni t'admire,
Et ne parle jamais de toi?

Pourquoi d'un dédaigneux sourire M'accueillir lorsque tu me vois? Je t'avertis, belle Zelmire, Qu'à mon repos il ne peut nuire Et qu'à peine je l'aperçois. D'où vient ta haine pour Elvire?
Sans t'offenser ne peut-on dire
Si je fus l'objet de son choix,
Si je l'aimai, si quelquefois
Pour elle encore je soupire?
D'où vient que ton œil curieux
Tour-à-tour me cherche et m'évite?
Pourquoi la tristesse hypocrite
Qui voile ton front soucieux,
Lorsqu'après une longue attente,
Sur ce front où ta main savante
Arrête encore, à force d'art,
Un dernier reste de jeunesse,
Par hasard ou par politesse
Je laisse tomber un regard?

Non, de ce facile manège
Tu ne goûteras point le fruit;
Mon cœur n'aime pas qu'on l'assiège;
Il échappe à qui le poursuit.
A t'honorer de ma vengeance,
A t'adorer par complaisance,
Jamais je ne me résoudrai;
De tes bontés, de tes avances,
De tes petites médisances,
Jamais je ne profiterai;
Et dans l'oubli, dans le silence,

Prudemment j'ensevelirai Ma discrète reconnoissance.

Va, Zelmire, il faut sans retour Bannir une espérance vaine: Je ne saurais porter ta chaîne, Ne fût-ce même qu'un seul jour, Et je ne veux prendre la peine Ni de justifier ta haine, Ni de mériter ton amour.

Comte de PEYRONNET.

UGOLIN.

IMITATION DU DANTE.

Nous quittons ce pécheur 1..... Bientôt à notre vue S'offrent de deux Pisans les fantômes hideux; Sur un étang de glace ils frissonnoient tous deux. L'un sous l'autre abattu se défendoit encore; Le vainqueur, que la faim, que la haine dévore,

Bocca. La scène est aux enfers.

Courbé sur sa victime, altéré de son sang,
Dans son crâne entr'ouvert s'abreuve en rugissant.
Ainsi l'homme affamé se roule avec colère
Sur l'aliment tardif qu'on jette à sa misère:
Tel Tydée arrachoit aux mains de ses soldats
L'ennemi dont la mort ne l'assouvissoit pas;
Et, pressant, secouant sa dépouille sanglante,
La déchiroit encor d'une bouche mourante.

"Toi que la rage enflamme, et qui peux sans horreur,

« D'un semblable festin repaître ta fureur!

« M'écriai-je, frappé d'une terreur subite;

« Quels furent tes destins? Le transport qui t'agite

« Fut sans doute allumé par les affronts sanglants

"Dont t'abreuva la haine au séjour des vivants.

Le fantôme, sur moi levant un œil farouche,
Semble écarter le sang qui fume de sa bouche:
"Qu'exiges-tu? dit-il, qu'un récit douloureux
Réveille dans mon cœur des souvenirs affreux!
Tu seras satisfait; que du moins l'infamie
S'attache pour toujours à cette ombre ennemie!
De ce prix consolant tu dois payer les pleurs
Que répand l'opprimé racontant ses malheurs.
J'ignore à qui je parle, et quel destin bizarre,
Vivant, t'a fait descendre aux gouffres du Ténare;
Pour moi, je suis de Pise, et m'appelle Ugolin.

Celui-ci c'est Roger, Roger mon assassin! Écoute ses forfaits, frémis de mes tortures, Et qu'ils vivent par toi chez les races futures!

"Te dire quel complot me mit en son pouvoir, C'est un soin inutile, et tu dois le savoir: La tour où je péris, tu la connois encore; Mais l'horreur de ma fin, voilà ce qu'on ignore!.... Déja, depuis deux jours, s'étoit fermé sur moi Le cachot ténébreux où veilloit mon effroi; Le sommeil, un moment, vint sur la froide pierre Engourdir mes douleurs et fermer ma paupière; D'un sinistre avenir un songe affreux m'instruit. Jusque dans mon repos ce traître me poursuit; Je le vois entouré des flatteurs qu'il protège, Entre Lucques et Pise entraînant son cortège, Et chassant aux clameurs des Sismonds, des Gualands, Un loup qui défendoit ses louveteaux tremblants. La meute les atteint de sa dent meurtrière; Près de ses louveteaux, dans des flots de poussière, Le loup tombe; et bientôt tous ces monstres hurlants Du sang qu'il font couler ont épuisé ses flancs.

« Je m'éveille; des cris que la douleur prolonge Redoublent l'épouvante où ce rêve me plonge; Enfermés avec moi, mes enfants endormis Me demandent du pain en pleurant.... je frémis....

A. D. 27.

Et toi même, étranger, ou ton cœur est de glace, Ou tu trembles déja du sort qui nous menace. De crainte dévoré, j'attendois le moment Où, suivant l'habitude, un grossier aliment, Au fond d'un noir cachot nourrissant la souffrance, Nous rendoit à la vie ainsi qu'à l'espérance; Tout-à-coup, au dehors, un effroyable bruit Confirme les terreurs qu'a fait naître la nuit: La porte de la tour en un mur homicide Se change, et dans nos seins laisse la faim livide. Mon Anselme voyant l'horreur qui m'a saisi : « O mon père, pourquoi nous regarder ainsi! » Il dit ; et, pour répondre à ses tendres alarmes, Mon désespoir muet ne trouve point de larmes. Laissant couler leurs pleurs, m'entourant de leurs bras, Mes enfants me parloient.... je ne répondois pas. La nuit, même silence.... un rayon de l'aurore, Pénétra dans la tour.... même silence encore!

"Je regardois mes fils près de moi gémissants;
Dans leurs yeux égarés, sur leurs fronts pâlissants,
De mes propres tourments je retrouvai l'image,
Et mordis mes deux mains de douleur et de rage.
Ne voyant que la faim dans ces transports affreux
Et non le désespoir qui m'agitoit pour eux,
Ils se levent, disant: "Tiens, prends pour nourriture,
"Prends ces chairs que dévore une horrible torture,

« An! prolonge tes jours en finissant nos maux! » Les miens sont dans mon cœur enchaînés par ces mots; Et, quand le jour suivant accroît leur violence, Il nous retrouve tous dans un morne silence. La douleur étouffoit ses cris prêts à sortir; Terre, que n'ouvris-tu ton sein pour m'engloutir? Le quatrième jour nous éclairoit à peine, De souffrances épuisé, Goddo vers moi se traîne: « Mon père à mon secours pourquoi ne viens-tu pas? » Il accuse son père et bénit le trépas! Il meurt, et nous touchons à la cinquième aurore; Et, comme tu me vois, oui, je crois voir encore Mes trois autres enfants tomber comme à leur tour, L'un après l'autre; et moi, resté seul dans la tour, Pressant leurs fronts glacés de mes levres brûlantes, Implorant, pour mourir, des tortures moins lentes, J'ébranlois mon cachot de mes cris déchirants. Vainement du soleil les rayons pénétrants Pendant deux jours encore éclairèrent ma tombe. Mes yeux s'étoient éteints, à mon tour je succombe, La douleur me rongeoit; plus puissante la faim A mes malheureux fils me réunit enfin! » Il s'arrête à ces mots et ressaisit sa proie; L'œil ardent de fureur, il la ronge, la broie, Semblable au dogue affreux qui, par la faim pressé, Fait crier sous ses dents un crâne fracassé. Florimond Levol.

MÉLODIE ÉCOSSAISE.

IMITÉE DE BURNS.

Que n'es-tu la rose pudique, Aux remparts du manoir antique, S'exhalant dans l'air parfumé; Et moi, la perle caressante Qui tremble, à l'aurore naissante, Au bord du calice embaumé!

J'irois, dans un muet délice, Entr'ouvrant le chaste calice, M'endormir sur ton sein vermeil, Jusqu'au moment où la rosée S'évanouiroit épuisée Par les feux jaloux du soleil.

Oh! pourquoi n'es-tu pas encore Ce frais lilas que mai décore D'ombrage et de bouquets nouveaux; Et moi, l'oiseau jeune et timide, Le soir, ployant son aile humide Sous la pourpre de tes rameaux.

Quand l'automne et l'hiver stérile Viendroient de mon riant asile Flétrir l'ornement dispersé, Mon chant plaintif et monotone Accuseroit la pâle automne Et l'hiver au souffle glacé.

Mais quand, par Zéphir ramenée,
Luiroit la première journée
Du mois des fleurs et des amours,
Ma voix joyeuse et matinale
Rempliroit la forêt natale
De l'hymne éclatant des beaux jours.
Adolphe Méliot.

The second second and the second seco

the four states and the special states and the states are states and the states are states and the states are states are states and the states are states

THE RESIDENCE OF THE PARTY OF STREET, SHOPPING THE

Low to the second co. o

MA CHIMÈRE.

A MME ADÈLE AD.... N.

O toi que mes regards n'ont jamais aperçu, Toi qui dois me donner le bonheur sur la terre, Toi que j'ai tant cherché dans la paix, dans la guerre, Où donc reposes-tu?

Ma voix, sans le savoir, te nomme ma chimère, J'invoque ton secours et le jour et la nuit. Mais à peine tu viens, ton image s'enfuit Comme une ombre légère.

A ne jamais te voir je suis donc condamné!

Je dois donc perdre, hélas! ma plus douce espérance!

Tu ne viendras jamais charmer par ta présence

Un être abandonné!....

Je porterai par-tout ma plainte fugitive, Et de ta douce voix l'accent délicieux Ne frappera jamais de sons harmonieux Mon oreille attentive. Jamais tes longs cheveux doucement parfumés
Ne couvriront mon front de leurs tresses flottantes;
Jamais je ne verrai leurs masses ondoyantes
Dans les airs embaumés.

Sous mille diamants ta gorge bondissante, Et chargée avec art des parfums du matin, Ne soumettra jamais ses boutons de carmin A ma main caressante.

De ton superbe front les contours gracieux Ne doivent ici-bas toucher que la couronne, Et tu dois imprimer seulement sur un trône Tes pas majestueux.

Tes yeux s'arrêteront sur les grands de la terre, Loin de l'humble regard du mortel indiscret, Et lorsque je voudrai te revoir en secret.... Je verrai ma misère!

Adieu, rêve trompeur d'un mortel abusé! Adieu, plaisir, bonheur, ivresse, jouissance! Adieu; j'ai tout perdu, j'ai perdu l'espérance, Et mon cœur est usé.....

M. A. Maurice Bonnal.

CÉPHISE.

Dans les bois d'Idalie, un jour, avec Céphise
J'errois, quand, tout-à-coup, l'agréable surprise!
Au pied d'un jeune myrte, aux rameaux protecteurs,
Nous trouvâmes l'Amour qui dormoit sur des fleurs.
Les Jeux, les Ris, toujours fidèles à ses traces,
Loin de lui badinoient alors avec les Graces;
Il étoit seul. L'Amour étoit en mon pouvoir,
Et son arc et ses traits, j'aurois pu tout avoir:
Amour, qui m'empêchoit de te voler tes armes?

Céphise saisit l'arc de ce dieu plein de charmes;
Elle y mit une flèche, et me visant soudain
D'un coup inattendu fit palpiter mon sein.
Je lui dis en riant: « Ta main n'est pas bien sûre;
« Avec un second trait fais une autre blessure;
« La première est trop douce! » elle sourit aussi:
« Braverois-tu mes coups? attends donc celui-ci!
« Il saura me venger. » Sa main m'ajuste encore;
La corde se détend avec un bruit sonore;
Le trait vint droit à moi; je me sentis frémir:
« Ah! Céphise, pardon! tu me feras mourir! »

Puis elle prit des fleurs. « Aide-moi, si tu l'oses; "Je veux cacher l'Amour, dit-elle, sous des roses: « Quand les Jeux et les Ris vont être revenus, « Ils chercheront par-tout et ne le verront plus. » Mais bientôt : « Voilà donc le dieu des infidèles ! « Châtions sa malice en lui coupant les ailes. "Vous ne volerez plus, enfant trop inhumain!" Elle dit; aussitôt un fer arme sa main; Et Zéphir s'emparant du frivole plumage, Le poussa dans les airs comme un léger nuage. Dix ans, depuis ce jour, ont fui; durant ce temps, Point de serments trahis, point de cœurs inconstants; L'Amour ne bougeoit plus. O faveurs passagères! Quand j'observe les airs que prennent nos bergères, Je me dis quelquefois: « Le bon temps est passé; « Cupidon, Cupidon, vos ailes ont poussé! » J. J. ADER.

MAUDIT PRINTEMPS!

Je la voyois de ma fenêtre, A la sienne tout cet hiver; Nous nous aimions sans nous connoître; Nos baisers se croisoient dans l'air; Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder combloit nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage;
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

Il se perd dans leur voûte obscure
Cet ange éclatant qui, là-bas,
M'apparut jetant la pâture
Aux oiseaux; un jour de frimas,
Ils l'appeloient, et leur manège
Devint le signal des amours.
Non rien d'aussi beau que la neige!
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

Sans toi, je la verrais encore
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du Jour entr'ouvrant les rideaux;
Le soir encor je pourrois dire:
Mon étoile achève son cours;
Elle s'endort, sa lampe expire:
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

C'est l'hiver que mon cœur implore; Ah! Je voudrois qu'on entendît Tinter sur la vitre sonore Le grésil léger qui bondit. Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphirs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.

Maudit printemps, reviendras-tu toujours!
P. J. DE BÉRANGER.

TRADUCTION

D'UNE ODE D'HORACE.

Aux Romains, pendant les guerres civiles. Ode vii, livre v.

Arrêtez, arrêtez, où courez-vous, barbares,
Tous, le glaive nu dans la main?
Quoi, Neptune et ses bords avares
Ne sont-ils pas rougis d'assez de sang romain!

Encor, s'il eût coulé sur les murs de Carthage, Aux feux latins abandonnés; Ou pour amener en ôtage Vers nos sacrés remparts les Bretons enchaînés!

Mais non; et pour le Parthe, ô Rome, quelle joie! Dans ton sein ton bras s'est plongé; L'ours de l'ours ne fait pas sa proie, Le tigre ne meurt point par le tigre égorgé.

Romains, qui vous égare? est-ce un démon farouche? Le crime, une aveugle fureur? Parlez.... Ils se taisent. Leur bouche Tremble; leur front stupide a pâli de terreur.

N'en doutons plus; Rémus, victime fraternelle,
Dénonça Rome aux dieux puissants
De qui la vengeance éternelle
Poursuit le meurtrier dans ses fils innocents.
Émile Deschamps.

HAITI,

CHANT LYRIQUE.

Couvre d'or et de fleurs tes gothiques enceintes,
Temple qui consacre nos rois.
Voix du peuple, divine voix,
Confirme les paroles saintes.
Accourez, prenez part à ses solennités,
Amis du genre humain, mortels pieux et sages,

Dont les vœux bienfaisants des climats, des langages, Ignorent les diversités.

Venez, d'une alégresse à nos transports égale Bénir cette bouche royale Qui va jurer nos libertés.

Venez.... sur l'Océan il ouvre enfin son aile.

Il fuit, il disparoît parmi les flots lointains,

Le vaisseau rapide et fidèle

Qui d'une nation nouvelle

Va. messager de Charle, affranchir les destin

Va, messager de Charle, affranchir les destins. Fortunée Haïti, vers tes bords il s'avance; D'un belliqueux essaim le cortège le suit; Mariant ta bannière au drapeau de la France, Il tonne, il te salue, et ton peuple à ce bruit

Répond par des cris d'espérance.

Le bronze de tes bastions

Mêle sa voix tonnante aux acclamations; L'acte libérateur descend sur ton rivage, Et le Noir, pur enfin du sceau de l'esclavage, Siège au banquet des nations.

Oh! pour l'humanité jours féconds, jours prospères!
L'Europe de l'Afrique a reconnu les droits.
C'en est fait, d'aujourd'hui tous les hommes sont frères:
Ainsi l'a proclamé Charles, l'aîné des rois.
Charle, auteur révéré de ce bienfait immense,

Et toi, noble Dauphin, conseiller de clémence, Entendez-vous ces cris? voyez-vous les transports Que vos noms répétés excitent sur ces bords? Jamais l'hymne de joie et de reconnoissance Plus douce ne monta vers le trône éternel. Ému de ces accords, l'Océan fait silence; Le monde les répète, et les vœux de la France S'unissent au chant solennel.

Puissent, ô reine des Antilles,
De tes nombreux enfants les croissantes familles
Surpasser ta fécondité!
Puissent, éblouissant nos nations altières,
Tes rapides lumières
Des humaines couleurs prouver l'égalité,
Et les courriers aîlés de l'active industrie
T'unir à ma patrie
D'une chaîne d'amour et de prospérité!

De l'Afrique, Haïtien, tu reçus la naissance;
Mais tes lois, mais tes arts, tu les dois à la France;
Qui des deux obtiendra ton filial amour?
Ah! crois-moi, des mortels instruire l'ignorance,
C'est plus que leur donner le jour.

O jeux du sort! l'enfant de l'Afrique sauvage, Vendu pour succomber sous le fouet du colon, Fonde l'indépendance au sol de l'esclavage, Et le Morne, à sa voix, retentit du langage De Racine et de Fénélon!

Un jour, peut-être, un jour, à l'Afrique étonnée Le fils qu'elle a proscrit apportera nos arts.
Un jour nous la verrons, de cités couronnée, Réfléchir dans ses lacs nos joyeux étendards.
Enfants de Jaliba¹, vous dont ma voix plaintive A déploré les maux, quand, vers une autre rive Emportés par les vents, au murmure des mers Vous mêlez vos sanglots et le bruit de vos fers, Réveillez-vous enfin; que, du Nil au Zaïre, L'industrie et les lois étendent leur empire;

Nos climats n'en sont point jaloux;
Les peuples ont cessé de se porter ombrage;
Chacun d'eux, plus juste et plus sage,
Place enfin son bonheur dans le bonheur de tous.

Dédaignant des combats la sanglante couronne, Dans leur douce rivalité, Ils n'implorent du ciel, ils n'implorent du trône, Que la paix et la liberté.

La liberté! non point cette aveugle furie

¹ Jaliba, ou plutôt Djaliba, nom que les Nègres donnent au Niger. Ce nom signifie grande eau ou grand sleuve. Qui frappe, qui proscrit jusqu'à ses défenseurs; Mais cette liberté, mère de l'industrie, Dont l'austère science et les vertus sont sœurs.

O toi qu'on méconnoît alors qu'on te blasphème,
Sage et puissante Liberté!
Es-tu la justice suprême?
Es-tu la suprême bonté?
Ou n'es-tu pas plutôt l'esprit divin lui-même?

Aux bords où tu n'es plus, les stériles rochers Remplacent les glèbes fécondes; En marécage impur le fleuve épand ses ondes; Les ports ont oublié les clameurs des nochers; Guide d'un peuple épars sur un sol misérable, Le Fanatisme inexorable,

Pour prix de ses trésors, lui dresse des bûchers. Où tu régnes, la terre épanche ses largesses Sous le ciel le plus rigoureux;

Les flots obéissants transportent nos richesses; L'or, sur la foi de tes promesses, Coule au sein de l'État, comme un sang généreux.

Hélas! pourquoi faut-il que ton réveil sublime Soit souvent le signal du délire et du crime? En croirai-je cette terreur Qui t'impute les coups dont tu péris frappée? Es-tu cet insensé qui, d'erreur en erreur, Sur son sein tournant ton épée, Expire, déchiré par sa propre fureur?

Non, non, ce n'est pas toi qui nourris, qui souleves Les tempêtes du genre humain; Ce n'est pas toi de qui la main Transforme les marteaux et la charrue en glaives. Si ton premier rayon de ses feux éclatants Nous éblouit et nous égare,

C'est qu'un pouvoir jaloux sur nos yeux trop long-temps Répandit une nuit barbare.

Oui, des fureurs d'un peuple ou stupide ou pervers, Le Despotisme seul doit compte à l'univers. C'est peu que d'opprimer, il corrompt ses victimes. Les crimes de l'esclave échappé de ses fers Du tyran sont encor les crimes.

Asile des vainqueurs ainsi que des proscrits,
Tardive, enfin tu viens, et tes mains bienfaisantes
Couvrent d'un baume heureux nos blessures cuisantes:
Nous t'accusons, tu nous guéris.

O vous qui regrettez une France nouvelle, Vous, qui vers l'île maternelle Tournez encor des yeux en pleurs, Oui, c'est la Liberté, c'est elle Qui vient, après trente ans, soulager vos malheurs! Colons, pour vous l'or brille en sa main protectrice: C'est tout ce que pouvoit sa pitié, sa justice. En vain, pour hériter d'un climat dévorant, L'Espagnol détruisit sa race infortunée, La nature le donne aux fils de la Guinée, Et l'esclave, à sa voix, succède au conquérant.

Eh quoi! vous murmurez!.. Quelle fureur t'enivre,
O race au front blanc et vermeil!
Tu veux à l'Africain disputer son soleil,
Et tu prétends régner où tu ne peux pas vivre!

Oh! n'adressez plus vos soupirs
Aux flots d'Artibonite, aux champs de Léogane.
Pour adoucir l'exil où le sort vous condamne,
La France offre à vos cœurs d'antiques souvenirs.

Chère aux malheureux comme aux braves,
La France sur son sein presse tous ses enfants.
Là vivra le colon, sûr d'accomplir ses ans
Et devenu plus libre en perdant ses esclaves.
Et moi, victime aussi de nos sanglants discords,
Du malheur en naissant j'ai bu la coupe amère,
A travers l'incendie, et les flots, et les morts,
J'ai quitté mon pays dans les bras de ma mère.

¹ L'auteur est Toulonnois.

Entouré de pleurs au berceau,

J'ai pleuré, j'ai souffert: tel a fui mon jeune âge.

Chaque pas que je sis sur le lointain rivage,

Fut, hélas! marqué d'un tombeau.

Quand la mort m'eut tout pris, aux terres étrangères

Une main secourable arracha mon destin,

Et je vins m'asseoir orphelin

Sur les débris épars du séjour de mes pères.

Mais lorsque la main du malheur Accabloit ma jeunesse en ton nom opprimée, O Liberté, dans ma douleur,

Je ne t'ai jamais blasphémée,

Et mon cœur, épris de ta loi,

T'aime de tous les maux qu'il a soufferts pour toi.

Viens, je ne veux de toi ni grandeur ni richesses;

Répands sur les François ta féconde sagesse :

Instruis-les, unis-les dans un commun transport;

Toi seule tu le peux; car c'est Dieu qui t'inspire,

Et le temps, soit qu'il donne ou la vie ou la mort,

Semble n'être occupé qu'à fonder ton empire

Et toi, qui de la vérité

Invoquant le flambeau propice,

Essayas le pouvoir commis à ta justice,

En brisant du censeur l'instrument détesté;

oi, dont tous les cachots ont béni la couronne,

Charles, puisse long-temps, à l'ombre de ton trône, Fleurir la douce liberté!

Puissent tous les François te proclamer leur père, Et, lisant leurs destins au livre de leurs droits, Soumettre librement, sous ton regne prospère, Leur conscience à Dieu, leurs actions aux lois!

Que dis-je? ah! c'est trop peu du bonheur de la France : Sanglant, mais riche d'espérance,

A la débile Espagne un monde est échappé.

L'Espagne succomboit sous cet empire immense,

Et le vain nom qui reste à son orgueil trompé,

Fatigue encor son impuissance.

Sur ses peuples naissants porte au loin tes regards:
Rebelles à nos fers, ils implorent nos arts.

Fils aîné de l'Europe, au nom du monde antique,

Donne au monde nouveau le salut fraternel, Et, réconciliant les bords de l'Atlantique,

Entre tous les chrétiens scelle un pacte éternel.

Allié de la croix, dans Athène arborée,
Signe d'héroïsme et de mort,
Que le lis triomphant vogue sur le Pirée,
Et qu'à ta voix bientôt saintement conjurée
L'Europe, cédant au remord,
Arrache aux fils d'Omar une terre sacrée.
Alors ton drapeau protecteur,

De l'immense Orénoque aux bords où fut le Xante,
Flottera populaire et pacificateur,
Et l'humaine famille, unie et florissante,
De sa félicité croissante,
Te nommera le fondateur.

CHAUVET.

LE RIVAGE DE POURVILLE.

ÉLÉGIE.

Viens, fuyons les mortels, ô charme de ma vie; Laissons leurs vains plaisirs, leurs tristes voluptés; Et tous les deux assis dans ces lieux écartés Contemplons par les vents la vague poursuivie.

Vois cette vaste mer! entends ces bruits lointains!

C'est en présence des abîmes

Que l'ame cherche ses destins,

Et trouve des heures sublimes.

J'égarai tes pas dans les champs,

Je t'ai suivie au sein du monde,

Au bocage, au ruisseau, dans la forêt profonde;

J'ai demandé la vie à tes yeux, à tes chants;

Animé par ta voix, j'ai partagé tes fêtes;

J'ai subi de ton sort la joie ou la rigueur,

Mais jamais je n'avois à l'aspect des tempêtes Contre le mien pressé ton cœur.

Que dit-il aujourd'hui? Ces cieux qui se confondent Avec l'abîme mugissant,

Ces bruits frappant les airs, ces échos qui répondent, Le troublent, en le ravissant.

Ici, naît le remords, car un dieu s'y révèle.... Sur mon cœur je te sens frémir.

Dieu te parle peut-être; ô puissance éternelle, N'allez-vous pas me la ravir?

Ainsi je t'implorois: et cependant craintive, Avec des yeux réveurs tu contemplois les flots,

Et tu me commandois de prêter aux échos Une ame calme, une oreille attentive.

Je t'obéis long-temps! le silence est si doux,

Quand se parlent les cœurs, quand la main d'une amie Pèse amoureusement sur nous.

Et rappelle à l'ame ravie

Les doux mystères de la vie.

O parle, dis-je enfin, je me sens palpiter D'une mortelle inquiétude.

La voix de Dieu dans cette solitude Me semble trop à redouter;

Ton cœur peut-être!.... il sent son amour s'augmenter!

- « O mon ami, mon bien suprême,
- « Que ces moments sont solennels!
- « Il semble que loin des mortels
- " J'avoue à Dieu combien je t'aime;
- « Que je n'ai point trahi sa loi,
- « Et que libre enfin de mes chaînes,
- « Je vais couler des jours sans peines
- « Avec lui, la nature, et toi.
- « Vois-tu cette voile lointaine
- « Qui va disparoître à nos yeux?
- « Le regard la devine à peine,
- « Elle semble fuir dans les cieux.
- « Oh! c'est là que je voudrois être,
- « Là qu'avec toi je voudrois fuir,
- « Que je voudrois voir disparoître
- « Ce monde qui fait tant souffrir!
- « Par l'amour et par les étoiles
- « Guidés sur les flots transparents,
- « Nous verrions se gonfler les voiles
- « Au souffle paisible des vents.

- « Cachés dans un brillant nuage,
- « Tous deux nous tenant embrassés,
- « Peut-être à quelque beau rivage
- « Ensemble serions-nous poussés.
- « Mais dût le souffle des tempêtes
- "Tourmenter les flots et les airs,
- "Dût se balancer sur nos têtes
- « La foudre au milieu des éclairs;
- « Je veux de la vague entourée,
- « Couverte du flot mugissant,
- " Unie à ta bouche adorée,
- « Sourire encore en t'embrassant.

Ulric GUTTINGUER.

SUR LA MORT D'UN ENFANT

AGÉ DE TROIS ANS.

Sur un jeune arbrisseau des rives de l'aurore, Une rose, entr'ouverte aux rayons du soleil, Naguère en mon jardin levoit son front vermeil. Le premier jour la vit, digne émule de Flore, server son éclat, sa vive et douce odeur.

's le second matin elle étoit belle encore;

s son parfum plus foible et déja sa pâleur
hissent le secret du mal qui la dévore.
le soir par degrés elle se décolore:
troisième soleil a méconnu sa fleur;
ille à feuille elle tombe, en exhalant encore
reste de parfum qui bientôt s'évapore.
le l'objet de tes pleurs tels furent les destins;
fant, comme la fleur, brilloit de mille charmes;
me la fleur, l'enfant n'a vu que trois matins.
ton sein maternel arrosé de tes larmes,
te s'est penchée à son dernier soupir,
'elle il n'est resté qu'un tendre souvenir.

P. F. TISSOT.

FABLE.

nuit je rêvois qu'un nageur intrépide ontoit d'un torrent le cours impétueux:
D'abord, plus le fleuve est rapide,
us de l'imprudent l'effort est vigoureux.
es pieds, de ses mains, de son corps, de sa tête, habileté quelquefois il agit,

A. D. 27.

Mais comme chaque instant redouble la tempête,
Il se fatigue, il s'affoiblit;
Il cède, et, se perdant sous les vagues profondes,
Disparoît à mes yeux, emporté par les ondes.

De la publique volonté

Maîtres des nations, mon torrent est l'image:
Suivre l'arrêt qu'elle a dicté,
Croyez-moi, c'est agir en sage.

Constant TAILLARD.

L'INFINI.

Que m'importe le temps? que m'importe le monde?

Je parle à l'Infini; que lui seul me réponde!

Je le vois par delà les soleils et les jours;

Il est plus que par-tout, il fut plus que toujours:

Pour ne cesser jamais, à jamais il commence;

L'éternelle étendue et la durée immense

Se perdent dans son être où tout est réuni:

Il est seul, il est tout, car il est l'Infini.

Je chante, et dans son sein comme un trait je me lance Les mortels à son nom se voilent en silence. L'Infini! leurs regards craindroient de l'entrevoir :
L'effort de leur raison n'ose le concevoir ;
Et moi, moi qui m'élève à sa grandeur suprême,
Sans lui je ne saurois me concevoir moi-même.
Le monde inanimé, ce cadavre-géant,
Sans Dieu n'est plus pour moi qu'un songe du néant :
Je sens dormir encor ma stérile pensée,
Ainsi qu'elle a dormi l'éternité passée :
D'un nuage incertain mes esprits sont couverts,
Et j'ai besoin d'un Dieu pour croire à l'univers.

Univers, fils du temps et roi de l'étendue! Quand, forçant les ressorts de mon ame éperdue Pour reculer ton âge et ton immensité, Mes calculs sonderoient leur double obscurité Jusqu'en des profondeurs aux mortels interdites, Tu n'es pas même un flot dans la mer sans limites. Avant la première heure, après le dernier lieu, Je tombe épouvanté dans l'abîme d'un Dieu. Que dis-je? épouvanté! n'est-ce point un blasphême? Dieu n'épouvante pas les cœurs justes qu'il aime : S'il est le Dieu terrible, il est le Dieu clément, S'irrite avec douleur et pardonne aisément. Il soutient dans sa chute une feuille qui tombe; Du berceau pas à pas il nous guide à la tombe; Sa loi stable, au milieu du tourbillon des jours, Nous conserve la vie en nous créant toujours.

Le Seigneur se plaisoit aux jeux de notre enfance; C'est par ses propres dons que notre erreur l'offense : Il nous a donné l'être; espérons au Seigneur : Le sentiment de l'être est l'instinct du bonheur.

Oui, mortels, l'Infini, c'est le Seigneur lui-même. Ne cherchez point ailleurs un arbitre suprême, Un Dieu vague et muet, dans sa grandeur caché, Au timon des soleils tristement attaché; Préférant la vertu, mais par un froid silence Des forfaits déchaînés nourrissant l'insolence: Prodiguant sans mesure et les maux et les biens. Tel n'est point Jéhova, l'Infini des chrétiens. Rien n'est bon que par lui; c'est lui seul qui ranime Ces éclairs de vertu qui brillent dans le crime. Unissons nos concerts aux concerts éternels; Il ne méprise point nos hymnes solennels; Il sourit aux clartés d'une gloire éphémère: L'Iliade à sa voix germoit au sein d'Homère; Parfois des plis brillants de son manteau d'azur La vérité tomba dans un génie obscur. Mais c'est l'amour sur-tout par qui tu te réveles, Mon Dieu! vertu, raison, palmes toujours nouvelles, Lumière de l'esprit plus pure que le jour, Que sont tous ces trésors près d'un élan d'amour? Ce feu qu'Adam ravit aux yeux de sa compagne, Je le puise à grands flots sur la sainte montagne,

Aux pieds du trône d'or où du seul innocent
L'immortelle équité savoure encor le sang.
Hélas! si l'humble croix n'étoit qu'une chimère,
Si Dien n'eût pas dormi sur le cœur d'une mère,
Un rêve des mortels eût passé l'Infini.
Tu n'as jamais laissé le pécheur impuni,
Seigneur; il doit venir ce jour où la prière
N'ouvrira plus pour nous la terrible barrière:
Qui sait alors, qui sait, Dieu puissant et jaloux,
Quel sort peut nous garder ton patient courroux?
Mais admis au bonheur par un Dieu moins sévère,
Dans l'espace mes yeux chercheroient le Galvaire:
Mon cœur regretteroit le Dieu qui sut souffrir,
L'Éternel qui pour nous daigna naître et mourir.
Le comte Gaspard de Pons.

MA LISETTE, QUITTONS-NOUS.

CHANSONNETTE.

Air du vaudeville de Psyché.

Quittons-nous, mon aimable Lise, Ton cœur ne peut se corriger; Crois-moi, tu te seras méprise,
En jurant de ne plus changer.
Ta bouche, toujours avec grace,
Dit que j'ai tort d'être jaloux;
Mais pour moi, tes yeux sont de glace;
Tiens, ma Lisette, quittons-nous.

Lorsque, dans un tendre délire,
Tu jurois de m'aimer toujours,
Ton ame ne pouvoit suffire
A tes transports, à nos amours.
Ta main alors cherchoit la mienne;
La presser te sembloit bien doux!...
Aujourd'hui, je cherche la tienne....
Tiens, ma Lisette, quittons-nous.

Jadis le temps passoit bien vite,
Cependant nous n'étions que deux;
Et ta chambre, quoique petite,
Chaque jour nous voyoit heureux.
Maintenant tu regardes l'heure,
Au lieu de pousser les verroux;
L'ennui se glisse en ta demeure....
Tiens, ma Lisette, quittons-nous.

Mais ne crains pas que je te blâme, On n'est pas maître de son cœur; Demain, peut-être, une autre femme
Doit m'inspirer une autre ardeur.
Alors, tes charmes que j'adore
De mon cœur s'effaceront tous......
Ah! pendant que je t'aime encore,
Tiens, ma Lisette, quittons-nous.
Ch. Paul DE Kock.

A subject of the time the spirit of the subject of

ÉPITRE.

LES COMÉDIENS.

Adieu le doux espoir d'un renom éternel!

O mon ami, quel coup pour ton cœur paternel!

C'en est fait, d'un refus nous subissons l'outrage....

Oui, l'on a rejeté ce magnifique ouvrage,

Fruit de dix mois de soins, de peines, de travaux,

Où brilloit tout l'éclat de deux talents nouveaux.

On nous ferme à jamais le temple de Mémoire;

Mais, revenons un peu sur nos rêves de gloire.

Quels dangereux sonhaits n'osions-nous pas former?

Combien nos jeunes cœurs se laissoient enflammer!

A nos essais brillants déja s'ouvroit la scène,

Déja tu prétendois à l'amour d'une reine;

Je voyois, plus modeste, en mes bras s'élancer Une jeune soubrette.... il n'y faut plus penser.... Éloquents financiers, sultans de nos coulisses, Il n'appartient qu'à vous d'en goûter les délices. Et c'est nous qu'on refuse!... et d'insolents scrutins Ont fait rougir nos fronts et pâlir nos destins! Et de chétifs acteurs, dans un excès d'audace, Nous ont, malgré le ciel, exilés du Parnasse! Mais sais-tu que d'écueils nous avions à franchir? Que de détours à prendre, et de cœurs à fléchir? Je veux, pour un moment, qu'un vénal auditoire Consente à s'enrichir des produits de ta gloire; Que, leur caisse aux abois rabaissant leur hauteur, Ils soient près d'accueillir l'essai d'un jeune auteur; Sur ses levres Crispin laisse errer un sourire, Et Dieu sait quels endroits le bourreau va proscrire! C'est un style traînant qu'il faudra châtier Et des vers de jeune homme à remettre au métier. Climène, tout du long sur sa chaise endormie, A laissé sommeiller la critique ennemie, Pour dire son avis, s'éveille au dénouement, Trouve les vers parfaits et l'ouvrage charmant. Iris, qui de la pièce a goûté la lecture, Pense que maints portraits sont peints d'après nature, Te lance, avec pudeur, de doucereux regards, Et croit qu'un jeune auteur mérite des égards. Belcourt, juge important que la troupe révère,

Grace à ses créanciers quitte le ton sévère, Pour un rôle un peu long paroît craindre l'ennui, Mais répond du succès s'il est joué par lui. Enfin tout radieux, tu sors de l'assemblée: Oui, ta pièce est reçue et d'éloges comblée, Du théâtre pour elle on fait taire les lois, Crispin lui-même approuve et lui donne sa voix ; Déja pour la jouer Climene est toute prête, Belcourt promet merveille, Iris est satisfaite. Mais, hélas! connois-tu, misérable nocher, L'inflexible public, ce funeste rocher, Où des pauvres auteurs se brise l'espérance? Connois-tu la cabale et sa toute-puissance? Vois un peuple ignorant contre toi déchaîné, Un parterre moqueur à ta perte acharné; D'auteurs déja tombés une troupe envieuse, Fournissant le sarcasme à la foule rieuse, Et lui communiquant sa haine et sa fureur; Tandis que, dans un coin bénissant ton malheur, Préparant ta défaite et lassé de l'attendre. Cléon siffle si bas qu'on a peine à l'entendre, A ce modeste bruit à grands cris on répond, On se leve en tumulte, et l'acteur s'interrompt. En vain quelques amis, confidents de l'ouvrage, S'adressent aux mutins et conjurent l'orage; Il redouble, et bientôt, avec plus de fracas, La tempête mugit et gronde en longs éclats;

Sous l'effort des sifflets ton ouvrage succombe, Et, sans calmer le bruit, enfin la toile tombe.

Pour toi, que faisois-tu dans ce triste moment? Tu cachois dans ton cœur ta rage et ton tourment. Aux yeux de tes bourreaux quand tu veux te soustraire, Tu sors de ta retraite, étouffant de colère, Tu fuis; mais un ami qui croit de son devoir De consoler tout haut ton affreux désespoir, Au-devant de tes pas Damis se précipite; Il t'arrête au milieu d'une foule maudite, Il te nomme, et chacun, d'un doigt accusateur, Désigne en ricanant le misérable auteur; Et, répétant un nom qui devient ton supplice, Pour mieux te laisser voir se range par malice. Mais te voilà dehors, ne te crois pas sauvé, A d'autres maux encor ton cœur est réservé; Tu fus hier en proie aux fureurs du parterre, Aujourd'hui déchiré par maint folliculaire, Tu verras cent journaux, prolongeant ta douleur, De ta chute en tous lieux divulguer le malheur, Et, défenseurs zélés de la littérature, De ton naissant génie étouffer le murmure.

Tels sont tous les périls où nous allions courir, Et qu'un heureux refus vient de me découvrir. Gaiement donc, cher Florval, il faut quitter la place,

Et, sans vouloir cueillir d'autre palme au Parnasse, Nous livrant sans contrainte à nos goûts paresseux, Abandonner la gloire et ses travaux chanceux A ces pauvres auteurs, dont le feu poétique S'allume à l'appétit d'un ventre famélique, Et qui souvent, au bruit du sifflet inhumain, Voient fondre le dîner de l'urgent lendemain. Oui, cher Florval, du ciel la prudence infinie Nous a, pour notre bien, refusé le génie; Le comité sans doute en sait plus là-dessus Que l'orgueil irrité de deux auteurs déçus; Nous n'avons pas le droit de taxer d'ignorance Ce sénat, dont l'arrêt trompe notre espérance; Les acteurs sont du goût les juges souverains; Loin du théâtre, ami, cherchons des jours sereins, Et, sans leur disputer les bravos du parterre, Allons relire encore et Racine et Voltaire! Florimond Levol.

The transfer of the state of th

A separate and the separate of the separate of

LE TORRENT.

IDYLLE PERSANE,

MISE EN VERS SUR LA TRADUCTION EN PROSE DE PARNY.

La foudre a retenti sur ces monts orageux;

Les flots tombés des nues

Ont grossi le torrent; et rapide, et fangeux,
Il descend à travers des routes inconnues,
Et frappe les échos du sourd mugissement

Qui l'accompagne en son passage.

Viens, Zaphné, viens; après l'orage,
Il est doux de s'asseoir sur le bord du torrent;

Sur le bord du torrent, qui, du haut des montagnes, Précipite ses flots au milieu des campagnes.

J'aime ce lieu désert; oui, j'y suis près de toi;
Appuyé sur mon bras ton corps vient de s'étendre',
Et ton front s'est penché sur moi.
Répète-moi le chant mélodieux et tendre,
Le chant d'amour, Zaphné; j'aime à l'entendre.

Le souffle du matin qui glisse en murmurant Sur la fleur rajeunie,

Est moins doux que ta voix, prodige d'harmonie; Cependant j'entendrai, même au bruit du torrent:

Même au bruit du torrent, qui, du haut des montagnes, Précipite ses flots au milieu des campagnes.

Aux doux accents qui pénètrent mon cœur, Plus doux encor succède ton sourire.

Il promet le baiser ton sourire enchanteur,
Ange d'amour, et ta bouche respire
La rose au parfum odorant:
Protège-nous, sois discret, ô torrent!

Sois discret, ô torrent, qui, du haut des montagnes, Précipite tes flots au milieu des campagnes!

Le baiser d'une amante allume le desir.

Quoi! ta pudeur hésite?

Pourquoi mettre un retard à l'instant du plaisir?

Zaphné, sur l'onde qui s'agite, Regarde cette fleur qu'emporte le courant; Déja, sa trace au loin disparoît et s'efface: Sur les ailes du temps ainsi la beauté passe, Et le temps est à fuir plus prompt que ce torrent: Plus prompt que ce torrent, qui, du haut des montagnes Précipite ses flots au milieu des campagnes.

> Mais ce nouveau sourire M'a-t-il permis d'oser? Oui, ton refus expire Dans un nouveau baiser.

Ne crains rien: ce séjour ne sauroit t'exposer Aux regards indiscrets que ta pudeur redoute.

Tous ces rameaux, entrelacés en voûte,
Offrent à nos plaisirs un abri rassurant:
Les ramiers des forêts ont pu seuls nous y suivre,
Et de la volupté dont l'amour nous enivre
Les soupirs sont perdus dans le bruit du torrent;

Dans le bruit du torrent, qui, du haut des montagnes, Précipite ses flots au milieu des campagnes. Gabriel Richomme.

The state of the s

Control of the Contro

Manager of of the course has been acted at the party

THE RESERVE OF THE PROPERTY OF THE PROPERTY OF THE PERSON AND THE PARTY OF THE PART

The street of the state of the

THE TOTAL BUT THE PARTY OF THE

APOLLON ET DAPHNÉ,

FRAGMENT

D'une nouvelle traduction en vers des MÉTAMORPHOSES,

PAR M. DE PONGERVILLE.

Le poète peint Daphné fuyant devant Apollon.

Que de charmes sa course offre aux yeux d'un amant.
L'air écarte et soutient son léger vêtement,
Le Zéphir, qui la flatte avec un doux murmure,
Soulève à flots mouvants sa blonde chevelure;
La nymphe à chaque pas révèle une beauté.
Le dieu cesse un discours qui n'est plus écouté;
Mais, plus impétueux, il s'élance, il la presse,
Et, comme son amour, s'augmente sa vitesse.
Tel quand le chien gaulois surprend dans nos vergers
La biche dont la peur hâte les pas légers,
Il court, jappe, s'étend, sa force se déploie,
Sa gueule s'ouvre, il mord la trace de sa proie;
L'animal fugitif, incertain, se défend,
Et déja croit sentir la redoutable dent.

Daphné de son amant évite aussi l'atteinte:
L'un est brûlant d'espoir, l'autre frémit de crainte.
Phébus vole, la suit de détour en détour,
Il semble soutenu sur l'aile de l'Amour:
Ses pas touchent ses pas, son haleine brûlante
Soulève les cheveux de la nymphe tremblante.

Mais la fuite est inutile; et, près d'être atteinte, elle conjure les dieux de la sauver.

Ses membres si légers se glacent engourdis,
Une écorce revêt leurs contours arrondis,
En racines ses pieds s'attachent au rivage,
Ses bras sont des rameaux, ses cheveux un feuillage;
Et le sommet d'un arbre avec grace agité,
De son front qu'il couronne offre encor la beauté.

LES TUILERIES.

Que j'aime ce jardin des belles et des rois, Ce théâtre pompeux des fêtes de la France, Où de mon cœur ému la timide éloquence Te peignit ses transports pour la première fois! Quel aspect imposant! quel luxe de verdure! Créé par le génie, orné par la nature, Plein de grands souvenirs, ce magique séjour Étale à nos regards ses vertes pyramides, Des marbres demi-dieux et des nymphes timides; Ici, majestueux comme un roi dans sa cour, Le cygne vogue en paix sur des ondes limpides; Dans l'air sont des oiseaux qui chantent nuit et jour, Tandis qu'un jeune essaim de beautés sous les armes, Pour les yeux, pour les cœurs rebelles à leur charmes, Prépare innocemment des surprises d'amour. Visitons ces bosquets au matin de l'année; Tous ces arbres pompeux noircis par cent hivers, D'un panache nouveau la tête couronnée, Au retour du printemps ont repris dans les airs Leur robe de verdure, et la tendre jeunesse Qui revient tous les ans pour cacher leur vieillesse. A leur pied, dans l'éclat des plus vives couleurs, S'élève et se balance un peuple entier de fleurs. Là brillent à mes yeux des familles de roses : Aux rayons du couchant les unes sont écloses, Un zéphyr du matin a fait naître leurs sœurs; Mais il en est déja dont la beauté s'efface : Ainsi l'enfant d'un jour, plein de charme et de grace, Sourit, penche la tête, et meurt à son berceau. Nous avons vu grandir tout ce peuple nouveau; De la fleur à l'arbuste, et de l'arbuste au chêne, Du monde végétal nous remontons la chaîne. Dans sa course déja le père des saisons A ramené les feux qui dorent les moissons;

Superbe, étincelant au bout de la carrière, Il se couche au milieu d'un torrent de lumière. C'est alors qu'embrasé par l'horizon vermeil, Dont ses vitreaux brûlants réfléchissent l'image', Ce palais, que le dieu couronne d'un nuage, Semble aux yeux éblouis le palais du Soleil. Laissons le roi du jour s'éclipser en silence : La nuit avec nos cœurs est plus d'intelligence; Eucharis, invoquons les astres de la nuit; Déja Vénus se léve, et Diane la suit; Eucharis à l'Amour viens offrir sa prière. A travers les rameaux et l'ombre hospitalière De l'asile discret par ton choix adopté, Auprès de ce rempart, tapissé de verdure, Qui défend nos plaisirs de surprise ou d'injure, Quelques rayons furtifs éclairent ta beauté: Sous les regards jaloux de la déesse amante, Il est doux d'effleurer ta bouche caressante, Et de sentir ton cœur frémir de volupté. Ah! restons bien cachés dans ces lieux solitaires: Tous les plaisirs d'amour sont des plaisirs secrets; Les discours importuns, les regards indiscrets, Troublent ses doux aveux, surprennent ses mystères; Mais la nuit tout-à-coup augmente de splendeur : O cher et tendre objet d'une éternelle ardeur, Sur le front du bosquet qui nous prête ses voiles Élevons nos regards vers ce monde d'étoiles!

Que la nature est grande et que le ciel est pur! Que j'aime à respirer cette fraîche rosée! Ah! voilà l'horizon de l'antique Elysée; Voilà donc cette nuit de lumière et d'azur, Plus belle que l'éclat du soleil de la terre, Cet air voluptueux qui pénètre les sens, Plus doux que le nectar, plus léger que l'encens! Dans un calme imposant qu'aucun trouble n'altère, Près de nous j'aperçois de sublimes mertels, Semblables à des dieux debout sur leurs autels : Tout le peuple léger respecte leur silence. Mais plus loin quel murmure et quel concours immense! Près de ces orangers, de ces myrtes en fleurs Qui mêlent dans les airs leurs suaves odeurs, Éclatantes d'attraits, de roses couronnées, Où vont, chère Eucharis, ces ombres fortunées? Caressés par Diane et ses molles clartés, Ces corps aériens sont vêtus de lumière ; Sur leurs pas, des Amours la troupe familière Excite leur sourice en vantant leurs beautés. Comme les flots légers de la moisson mobile Qu'agite en se jouant l'haleine du zéphyr, Cette troupe folâtre, à ses penchants docile, Poursuit incessamment l'image du plaisir. Les caprices, les jeux de leur brillante ivresse Comme un tableau mouvant passent devant nos yeux; Mais l'ombre, nous couvrant d'un rets mystérieux,

Nous dérobe aux regards d'une ardente jeunesse, Et seuls nous habitons le bosquet de l'Amour. Tout nous parle de lui dans cet heureux séjour : Sa mère n'est pas loin; j'entends des tourterelles Qui n'ont de leurs plaisirs de témoins que les dieux O ma chère Eucharis, aimons toujours comme elles Aimer avec un cœur tendre et religieux, C'est habiter déja l'Élysée ou les cieux.

P. F. TISSOT.

LA GIROUETTE.

FABLE.

Sur l'ardoise d'un vieux château,
Tournoit le fer d'une girouette.

Aux caprices d'Éole être toujours sujette,
Et suivre la marche inquiéte

Du turbulent Borée et du Zéphir nouveau
Étoit le long sujet de sa plainte secrète,
De ses soupirs : et quelquefois

Pour se plaindre, la nuit, elle élevoit la voix :
« Sous quelle étoile infortunée

« Une girouette est-elle née?

« Et pourquoi tous ces soins? pour apprendre aux passants

« S'ils doivent augurer la pluie et le beau temps!

« Tandis que je maudis ma triste destinée

« Sur le mur voisin, nuit et jour,

« Le fer de ce cadran solaire

« Se repose, n'a rien à faire

« Qu'à regarder Phébus lorsqu'il en fait le tour

« Pour l'honorer de sa lumière.

« N'est-il point de moyen de vivre comme lui,

« Et d'éloigner de moi la fatigue et l'ennui?

« Oui, sans doute, il en est, et quelque vent qu'il fasse,

« Que le Zéphir voltige ou que l'Auster menace

"Je ne bouge non plus qu'un roc,

« Et veux être insensible au plus terrible choc. »

Ce qui fut dit fut fait. La girouette immobile

Se donna du repos et devint inutile,

La rouille la paralysa.

Le maître du logis la regarde, et s'étonne

Qu'elle reste insensible aux ouragans d'automne;

Et par son ordre on la brisa.

Sur les œuvres d'autrui ne réglons point les nôtres; Faisons notre devoir sans regarder les autres.

M. Brès.

STANCES A DÉLIE.

De la chaîne qui me lie, Oui, je saurai m'affranchir; C'en est fait, adieu, Délie; Puisque ton cœur sait trahir, Tu n'auras plus sur ma vie Droit de peine et de plaisir.

Qu'un nouvel amant se livre A l'espoir de t'enflammer: Contre un regard qui m'enivre De froideur je veux m'armer, Et prouver que je peux vivre Sans te voir et sans t'aimer.

Ainsi je fais à toute heure Des projets de liberté; Mais en les faisant, je pleure.... Je sens mourir ma fierté; Faut-il que l'amour demeure Quand l'ingrate m'a quitté!

Edmond GÉRAUD.

LE DESIR

DE LA GLOIRE MILITAIRE.

Tel qu'un fils de la terre, aux plaines de Sicile, Pour jamais accablé d'une masse immobile, Exhale sa fureur en impuissants éclairs: Tel mon cœur, écrasé d'une oisive existence,

Se soulève, retombe, et lance
Une flamme qui brille et s'éteint dans les airs.
La carrière est fermée à mon jeune courage;
En vain j'étends les bras, dans une aveugle rage,
Vers ce but qu'ont atteint mes heureux devanciers:
Aigle captif, en vain mon ardente paupière

Poursuit l'astre de la lumière, Qui darde autour de moi ses feux sur des lauriers.

Que ne m'est-il donné, sur l'aile de la gloire, De diriger mon vol où l'injuste victoire M'appelle à secourir des frères expirants! Ciel vengeur! n'est-il plus d'opprimés sur la terre?

L'aigle n'a-t-il plus de tonnerre? L'aigle n'est-il plus né pour frapper les tyrans? Les tyrans sont aux lieux où mourut Cynégire, Où Tyrtée enflammoit d'un immortel délire D'immortels bataillons, dignes de ses accords. Et moi, mes chants guerriers obtiennent un sourire!

Non, jamais les sons de ma lyre

Ne seront applaudis sur des monceaux de morts.

Jamais! est-il bien vrai? quoi! jamais un orage!

Soldat que l'olivier nourrit sous son ombrage!

Quoi! jamais d'ennemis à mes regards offerts!

Un héros ignoré sur une illustre cendre

Pleuroit au grand nom d'Alexandre, Et ces pleurs de César ont conquis l'univers. Mais moi, l'obscur devoir m'a surchargé d'entraves: Mon destin est rempli; j'aurai chanté ces braves Que mon adolescence espéroit égaler. Le volcan qui s'éteint affaisse son cratère,

Et je dormirai sous la terre Que mon bras aujourd'hui pourroit seul ébranler. Le comte Gaspard de Pons.

A character and the supplied which the property of the special of

AND THE RESIDENCE OF THE PARTY OF THE PARTY

The state of the s

The state of the s

一个自然的一种自然是一种自然的一种自然的一种自然的自然的一种自然的一种自然的

PROSE.

LES DEUX MÉLANCOLIES.

L'imagination qui gâte les plaisirs de l'homme, quand elle-même n'en est pas la source, l'imagination qui fait de l'amour un supplice par la violence des desirs, par la terreur des obstacles et les évocations de la jalousie; l'imagination qui drape en crêpe sombre une salle de fête ornée de pampres et de guirlandes, se plaît quelquefois à semer de roses le voile noir dont s'enveloppe la douleur.

C'est un beau privilège de l'ame humaine que ce génie poétique qui mêle à la douleur de l'orgueil et de la résignation, pour en faire de la mélancolie.

Écoutons, comme s'il se trahissoit à voix basse, le monologue interne du mélancolique voluptueux et vain.

a Monde glacé! jours monotones! je vous traverse avec indifférence; où pouvoit se prendre un cœur comme le mien? le foyer me consume, hélas! et pas la moindre étincelle ne révèlera l'incendie au dehors. A quoi bon se commettre? la foule étourdie et railleuse a-t-elle jamais compris une ame de feu? Mes yeux voient trop, mes sens me désespèrent; partout des ames pétrifiées forment autour de moi comme une atmosphère de glace, qui refoule au fond de mon cœur mes sensations et mes pensées. Digues du vulgaire! vous construisez ma tombe et le trop plein la creuse en silence! »

Un teint frais et reposé, des yeux à fleur de tête, un embonpoint raisonnable, et un appétit de manœuvre rassurent heureusement ce vaste désert d'hommes qui composent la foule, sans quoi la foule elle-même gémiroit sur le mélancolique au cœur de feu.

Il est une autre mélancolie silencieuse et modeste, c'est celle qui survit aux grandes douleurs; c'est la convalescence d'un cœur long-temps malade, et dont la cicatrice est encore douloureuse.

Cette mélancolie est timide et sans faste: tout lui parle, et elle se tait. La nature entière lui rappelle un objet adoré: une fleur, un parfum, un bruit, un son de voix réveille à chaque instant pour elle le génie des tristes souvenirs. Les femmes sur-tout, les femmes connoissent et gardent cette douce tristesse de l'ame qui s'imprégne au reste de la vie. Celle qui l'éprouve s'y plaît et n'en dit rien. Le monde n'a pas perdu tous ses charmes à ses yeux, parcequ'ils ont pleuré; seulement les couleurs sont moins vives

et moins brillantes : c'est un tableau qui reste harmonieux malgré ses teintes affoiblies.

Éveline est mélancolique, on le voit dans ses regards; on se dit: L'amour et la douleur ont passé par-là; mais sa bouche est discréte, son cœur est l'écho de ses peines. Elle ne se plaint pas du vulgaire insensible et de la foule indifférente, elle ne trouve pas toutes les ames pétrifiées. Les hommes, pense-t-elle, sont nés pour souffrir; j'ai souffert, c'est la loi commune. Le voile de tristesse, qui souvent s'interpose entre elle et le plaisir, ne l'empêche pas de sourire au plaisir des autres. Si parmi des cyprès, des sapins, et de noirs mélèzes, elle rencontre un buisson de roses, elle ne détourne pas la tête, elle soupire et s'écrie: J'aimois les roses!

Par hasard Éveline trouvera sa harpe sous ses doigts; elle saura préluder encore, mais dans un ton mineur, et sur un mouvement adagio. Je ne m'étonnerois pas qu'un soir elle ne se surprît à chanter.

Mélodie d'un cœur tendre, hymne de tristesse! allez sans remords ni contrainte frapper dans l'air les molécules sonores; ah! loin de blesser, comme oubli, le culte saint des souvenirs, vous êtes l'instinct de l'amour, l'accent poétique de la mélancolie!

Éveline est sans orgueil; elle ne s'indigne point

de chercher vainement une ame qui la comprenne: elle a par-tout des confidents discrets; un portrait, descheveux, des lettres chéries, lui parlent et l'entendent. La nuit, la solitude, un lac, une tombe, un saule pleureur, ont des secrets pour elle qu'ils ne révélent point aux heureux.

Présomptueux amants, jeunes et brillants téméraires, gardez-vous bien de vouloir consoler Éveline : le temps a fait tout ce qu'il pouvoit faire; tous vos soupirs glisseroient sur son cœur.

Chère et cruelle mélancolie de l'amour! qui voudroit en guérir? Il est si doux d'en vivre quand on n'en meurt pas!

LE BOSTON,

OU

UNE SOIRÉE DU MARAIS.

Huit heures sonnent, et trois personnes se font encore attendre; les cartes restent sous leur enveloppe, car les salons du Marais ressemblent au jeu d'échecs, où une pièce de moins fait manquer la partie. Tous les sujets de conversation sont épuisés : les giboulées du printemps, les orages de l'été, les pluies de l'automne, et les glaces de l'hiver; les maladies et les accidents; les pertes à l'écarté, et cette fureur du jeu qui s'est emparée des grands salons.

Monsieur, madame, et mademoiselle P... arrivent enfin, et aussitôt s'élèvent, dans le petit salon, deux tables de boston, une de trictrac ou de piquet, ou un wisk et deux bostons : le boston obtient toujours la préférence; au Marais on aime les jeux innocents.

Quelquefois on a vu le boston égayé par des joueurs facétieux, mais ces écarts sont fort rares; le boston pur, le boston classique est de sa nature fort sérieux; on y est grave, même lorsqu'on n'y gronde pas; et, comme certaines mers, il est imposant par son calme, ou effrayant par ses tempêtes.

Là madame T..., rentière honnête, ordinairement bonne, indulgente, et même rieuse, semble frappée d'un vertige furieux depuis l'instant où elle prend place au boston jusqu'à celui où elle le quitte, et se lève, c'est-à-dire chaque soir, depuis huit heures jusqu'à dix heures et demie. A l'aspect de la première carte, les flots de son courroux grondent et se soulévent: malheur à qui l'a mal soutenue! Et qui jamais la soutient bien à son gré? Ce qu'elle redoute sur-tout c'est le terrible schlem; ce mot seul la fait pâlir, et, s'il étoit permis de créer un mot nouveau pour une aversion toute nouvelle, on pourroit dire que cette dame est atteinte de la schlemophobie. Elle se défend du schlem comme elle se seroit défendue autrefois du plus laid des téméraires. C'est la honte et non la pauvreté qui l'effraie; plus d'une fois, pour éviter de s'avouer vaincue, on l'a vue esquiver le cruel schlem en vidant tout son panier, elle pouvoit du moins s'écrier, comme le vaincu de Pavie: Tout est perdu fors l'honneur.

M. R..., ancien professeur d'arithmétique, ne sait guère que les quatre régles et le boston; mais il joue à l'un comme il enseigna l'autre, gravement, doctement. Il distribue, avec d'équitables balances, le blâme et l'éloge: c'est l'aristarque de la partie. Cependant son incorruptible justice n'est pas à l'abri des sarcasmes de la bonne madame T....

Une autre partenaire de cette partie, composée des plus habiles joueurs, c'est madame C...., veuve sentimentale; elle ne gronde personne, même après une misère, ou une grande indépendance perdue; mais elle soupire doucement; elle leve vers le ciel une paupière humide et toute chargée d'invocations; seulement à chaque minute et pendant tout le cours de la soirée elle a soin de faire observer, dans son angélique résignation, que d'autres, perdant comme

elle, gémiroient sans cesse, et qu'elle ne se plaint jamais.

A côté de cette élégie vivante, M. L..., gros, court, et lourd personnage, ancien juge en province, et fidèle aux habitudes de sa première vie, est au boston ce qu'il fut à l'audience, dans un état de somnolence perpétuel; rien ne trouble cette béatitude magistrale, pas même les éclats de la foudre féminine qui tonne à ses oreilles, parcequ'il a joué le deux de pique au lieu du sept, ou qu'il n'a pas compté les cœurs qui sont tous passés, et dont le dernier étoit le roi.

Ce jeune homme assis près de la table (il y a quelquefois des jeunes gens au Marais) c'est M. D...., employé au meilleur des ministères: il est commis dans les bureaux des finances. Né rue Saint-Gilles, M. D.... a sucé le boston avec le lait; tous les soirs il vient de par-delà le Palais-Royal chercher un boston rue Saint-Louis. Comme il est de moitié avec madame L...., qui fait les quatre premiers tours, il s'est pris de causerie avec mademoiselle F...., jeune et jolie personne: c'est la rose du Marais; c'est une fleur tendre et fraîche qui languit au milieu d'une forêt d'arbres vieux et pelés. Mademoiselle F.... n'a point de dot, et le boston occupera ses plus beaux jours. Hélas! en donnant à son corps de si gracieux contours, à ses yeux une expression si touchante, il est difficile de croire que la nature ne l'ait formée que pour jouer au boston.

Tel est un salon du Marais dans la mauvaise sai-

son.

Au printemps les rentiers sont à la campagne, c'est-à-dire à Saint-Germain-en-Laye, emportant leurs bostons comme des dieux pénates. Dans cet interrègne du jeu, malheur à ceux qui, grace à la réduction, ne peuvent plus quitter Paris! Le boston a cessé; leur vie devient triste et languissante; le boulevart du Temple et les bagatelles de la porte ne suffisent pas pour les distraire: le mélodrame même leur devient amer. On les voit errant çà et là, comme les ombres de corps privés de sépulture errent sur les bords du Styx; il ne leur reste de force et de voix que pour soupirer sur l'air de Nina, de Marsollier:

Quand le bien aimé reviendra!

Contract of the second second

TO THE POST OF THE PARTY OF THE

LE SOURIRE.

Ce qu'il y a de plus séduisant dans le jeu de la physionomie d'une femme aimable c'est assurément son sourire; ce qu'il y a de plus méprisant en elle, lorsqu'elle veut ravaler une rivale, ou confondre les prétentions d'un amant importun, c'est encore son sourire. Que de nuances dans ce léger mouvement des levres! il peut exprimer, en un instant, la tendresse, le dédain, la pitié, ou l'orgueil. Les grands sont assez dans l'usage de payer, avec un sourire, les flatteries et même les présents. Ils se sont fait une habitude de sourire comme d'autres s'en sont fait une d'ôter leurs chapeaux en guise de salut : cela compléte leur habillement de cérémonie ; c'est une manière d'être qui appartient à tel titre, à tel emploi, et on apprend à sourire en même temps qu'on apprend à porter le manteau ducal, ou le grand cordon d'un ordre distingué.

Un sourire, dans de certaines conjonctures, est chose fort commode: il dispense d'avoir de l'esprit et de l'à-propos dans la réponse que'demande un compliment délicat; il donne de l'espérance, sans engage comme la parole.

Le sourire de la fortune est presque toujours aussi trompeur que celui d'une coquette.

L'enfance rit aux éclats; l'homme ne peut guère que sourire, parceque le sourire n'est pas un signe de gaieté, mais seulement un air de bienveillance : la tristesse même a son sourire, celui du doute ou de l'ironie.

LES PROPOS D'AMIES.

Trois dames s'exprimèrent ainsi sur une amie absente: "Parlons donc un peu de madame Valrange. Savez-vous bien qu'elle a été rencontrée ces jours-ci, seule avec le jeune Florville, à l'entrée de la nuit, dans une allée déserte des Tuileries? — Excellent! parfait! — Se peut-il? Quoi! cette femme si réservée, que l'on auroit crue si scrupuleuse! —Oh! vous ne la connoissez pas, et ce n'est pas là sa première passion et sa première imprudence. Vous rappelez-vous sa longue maladie de 1823? — Certainement. — C'étoit le chagrin qui l'avoit causée.

Saint-Hilaire venoit de s'embarquer avec son baaillon pour les colonies. — Hé mais! ce que vous lites s'accorde parfaitement avec de certaines circonstances.... Par exemple, cette scène terrible que ui fit son mari au sortir du bal, chez madame de V...., c'étoit un transport de jalousie. - Hé! sans doute; M. Valrange venoit de surprendre une letre que sa femme n'avoit pas eu le temps de glisser dans son sein. J'ai même entendu dire qu'elle avoit tacitement emprunté à son mari la somme de leux mille francs que Saint-Hilaire venoit de perdre u jeu. - C'est cela. Le mari en accusa un domesique qui fut honteusement chassé; elle le laissa parir.... Quelle horreur! — Je crois même que ce donestique s'est pendu de désespoir. - Le bruit en a couru. - Je tiens de bonne source qu'étant jalouse le sa sœur elle l'a excitée à commettre une grosse aute pour la perdre dans l'esprit de ses parents. · Sœur perfide, femme infidèle...Que de noirceurs!... Mais ce n'est pas encore tout, dit l'une d'elles en paissant la voix et en secouant la tête, et aussiôt les trois chaises se rapprochèrent en cercle. On n'ignore pas, continua la dame, combien madame Valrange se montra sensible et attentive auprès de son mari lorsqu'il fut malade.... Aussi, comme elle 'avoit prévu, il fit un testament qui la favorisoit beaucoup, et.... - Après? - Avez-vous remarqué

comme il mourut subitement, et cela quand on devoit le croire hors de danger? — Certainement; je n'osois pas communiquer là dessus toute ma pensée. — Il est vrai que, même avec la meilleure volonté possible, on ne peut s'empêcher de former de certaines conjectures.... — Ah! c'est chez moi plus qu'une conjecture, j'ai des données.... Mais j'ai promis le secret. — Allons donc, un secret pour nous? — Oui, oui, il le faut; j'ai donné ma parole. — N'importe, vous êtes sûre de ce que vous avancez.... Ah! qui l'eût imaginé, et quel cours de dissimulation! C'est affreux!»

Cela dit, les trois amies s'embrassèrent avec enthousiasme, et elles se quittèrent aussitôt pour aller répandre au loin ces piquantes nouvelles. Hélas! madame Valrange avoit en effet commis une petite imprudence, et déja on lui attribuoit jusqu'à des crimes. Le fait est qu'elle avoit le tort impardonnable d'être jeune, fort jolie, et fort spirituelle.

ALL TO THE PARTY OF THE PROPERTY OF THE PROPERTY OF THE PARTY OF THE P

to a company and the last the following the first of the

V. de S....r.

LES PROJETS D'UN FAT.

Décidément je ne veux plus faire de conquêtes : c'est une tâche difficile qu'une attention continuelle sur soi-même.

Je veux écrire mes mémoires, mais je n'y mettrai pas mon nom; je les lancerai dans le monde comme un enfant perdu, sous ce titre: Le séducteur involontaire.

Il sera plaisant de voir la mine des gens de lettres qui font tant d'affaires du style et de l'art d'écrire, quand ils sauront un jour que ces fameux mémoires sont d'un homme aimable tout simplement.

Parbleu! il faut que je fasse une comédie anonyme pour remonter la caisse du Théâtre-François, et donner la jaunisse à nos petits auteurs.

Quelle défaite donner à ce pauvre Germeuil qui a la manie de me vouloir mener avec lui chez sa prétendue? Je ne veux pourtant pas lui faire manquer le mariage: ce sont de bonnes petites gens qui se conviennent sous tous les rapports.

J'irai ce soir, puisqu'il le faut, chez ces bons bour-

geois de la rue Cloche-Perche: le punch y est bon, l'aînée des filles jolie, quoiqu'un peu gauche. Le père m'a prêté de l'argent, il faut savoir s'ennuyer; d'ailleurs j'honore le commerce et l'industrie.

Derval est délicieux! il a commandé chez Sandot un costume tout pareil au mien. Qu'il compte làdessus comme si Sandot lui-même pouvoit retrouver le fini de mes fracs, quand je le laisse voler de ses propres ailes. Il y a des gens d'une fatuité impitoyable, qui s'imaginent que le tailleur fait tout. Et le moule, messieurs! et le moule! Il n'y a pas jusqu'à des bottes, qui n'aient besoin d'être portées. J'ai prêté ma canne de Verdier à Saint-Kurule; c'a n'étoit plus ça, c'a n'avoit plus de physionomie.

A quoi tient le succès d'un tableau! Si nous n'avions pas avec Horace arrangé ma selle angloise sur son cheval du second plan, c'a n'étoit plus ça.

Les artistes en général sont de grands voleurs. J'ai demeuré au-dessus de l'entresol de Romagnési; j'ai l'habitude de siffler quand je m'habille: je me suis vu sur tous les petits pianos des demoiselles, avec des variantes sans doute; mais enfin j'ai voulu en avoir le cœur net; j'ai cessé de siffler pendant quelques jours. Que fit mon rossignol? il fut recueillir des suffrages en Angleterre, où il exporta mon butin.

C'est une vraie calamité qu'une certaine figure et une certaine tournure : le monde s'empare de vous, on se voit arracher aux arts, aux places, à la fortune. J'ai manqué la députation pour mon voyage de Barèges. Ma foi les eaux iront comme elles pourront: la comtesse reviendra, la duchesse n'ira pas, ces dames feront à leur fantaisie; je reste à la ville, on se doit à soi-même. Voilà trois salons que Gérard me tourmente pour me peindre en pied. Désolé, mesdames! impossible! Je pose.

MOEURS PARISIENNES.

LA GRISETTE ET LA FEMME COMME IL FAUT.

Valsain, né d'une famille opulente, reçut dès le berceau le goût de la dissipation et du luxe; ses premiers sentiments n'ayant point été rectifiés, ce qu'il avoit de bonnes et de mauvaises qualités se développa avec l'âge, et fit de lui un véritable élève de la nature. Généreux jusqu'à la prodigalité, il possédoit une ame ardente capable d'admirer la vertu. A vingt ans ayant eu le malheur d'être maître d'une brillante fortune, il fut ruiné à vingt-cinq. Les faux amis, les femmes dont il s'étoit entouré, disparurent avec les fêtes et les dépenses; tout s'évanouit comme un songe. Le temps où le bonheur présent étoit à

ses yeux le garant de l'avenir s'offrit alors à son souvenir; il le compara à la situation où il se trouvoit, et fut anéanti. Accablé de dettes, il fallut tout vendre pour les acquitter. Valsain se résigna; mais, quoiqu'il fît, il ne put payer un engagement de cinq cents francs; son impitoyable créancier avoit obtenu une prise de corps contre lui, et le pressoit vivement. Dans cette situation, le malheureux songea à deux femmes pour qui seules, dans sa rapide prospérité, il avoit éprouvé une sincère affection, quoiqu'elles occupassent deux places bien différentes dans la société: c'étoit Angélique et madame de Verneuil, jeune et riche veuve; elles seules pouvoient prendre part à son infortune et lui procurer les moyens d'en adoucir l'amertume. Cette ressource étoit à-peuprès sûre, mais elle répugnoit à la fierté de Valsain; cependant, dans des temps plus heureux, elles-mêmes n'avoient point rougi d'accepter d'importants services.... et les portes de Sainte-Pélagie alloient s'ouvrir le lendemain pour lui. Il se rendit chez Angélique; son apparition inattendue surprit la modeste fille, et colora ses joues d'une rougeur soudaine. Valsain s'en aperçut, et cette vue fut un éclair de bonheur qui ranima son ame flétrie. Le premier mouvement d'Angélique fut de lui demander la cause de son affliction; elle donna les marques de la plus vive douleur en écoutant son récit.

"Il vous faut cinq cents francs, dit-elle, et je n'ai pas un louis; mais d'ici ce soir je pourrai trouver cette somme: donnez-moi l'adresse de votre créancier, et revenez me voir demain matin." Valsain consentit à ce qu'elle voulut; mais, ne présumant pas que le succès répondît aux efforts de sa jeune amie, il s'achemina vers l'hôtel de madame de Verneuil. Il étoit midi lorsqu'il arriva. Mais madame étoit encore au lit et dormoit profondément.

Près d'une demi-heure s'étoit déja écoulée quand madame sonna; on courut lui annoncer la visite de Valsain; elle gronda très fort de ce qu'on ne l'en avoit pas avertie plus tôt, et parut. Après s'être justifiée de la gaucherie de ses gens, et s'être excusée sur l'extrême négligé de sa coiffure et de son déshabillé, à quoi Valsain ne répondoit que par monosyllabes, elle s'aperçut enfin qu'il cachoit une peine secréte. Elle s'en informa, mais avec tant de tiédeur et d'indifférence, que le malheureux fut incertain s'il en risqueroit l'aveu. Enfin il se décide. - Eh quoi! Valsain, dit madame de Verneuil, est-il bien possible, vous êtes ruiné? - Hélas! il n'est que trop vrai. - Grand Dieu! quel affreux changement!... mais aussi je vous l'avois prédit; vous donniez des fêtes. -Ce fut un grand tort; mais la leçon est bien cruelle, reprit Valsain; je suis sur le point d'être incarcéré, et pour cinq cents francs. - J'entends, lui dit ma-

dame de Verneuil; vous souhaitez que je vous prête cette somme: parlez, mon cher Valsain, parlez, je l'ai tout juste chez mon homme d'affaires; mais mon fermier du Mâconnois est très arriéré dans ses paiements, et je ne sais où donner de la tête. - J'accepte votre offre, dit Valsain, à qui rien n'échappoit de ce qui se passoit au fond de l'ame de madame de Verneuil. — Eh bien! reprit-elle, nous allons sortir ensemble. - On envoya chercher le coiffeur; elle perdit plus de vingt minutes entre ses mains : le choix de sa robe fut encore une importante affaire; sa toilette terminée, elle sortit d'un cabinet, et vint en considérer l'effet général dans une immense Psyché: elle remit à sa place une boucle de cheveux qui avoit pris une fausse direction, rejeta les plis de sa robe en arrière, et posa son schall négligemment avec beaucoup de soin. Valsain lui offrit le bras. - Non, non dit-elle, votre affaire est pressée; je devine votre impatience, et j'ai donné l'ordre de mettre les chevaux à ma voiture. L'infortuné jeune homme lui sut gré de cette attention.

Ils étoient à peine à quelque distance de l'hôtel, que madame de Verneuil s'écria: Nous sommes à deux pas de la demeure d'un contrebandier arménien qui, m'a-t-on dit, est parvenu à faire entrer à Paris dix beaux cachemires qu'il tient à bas prix; nous allons y monter, si vous le trouvez bon, mon

cher Valsain; nous n'y resterons qu'un instant. L'instant se prolongea long-temps, et, par une étourderie inconcevable, madame de Verneuil ayant trouvé un schall de son goût elle pria qu'on le lui portât. Puisque nous nous trouvons dans le voisinage de mon marchand de musique, ajouta-t-elle en sortant, poussons jusque chez lui; le bruit court que Maria Weber à donné un nouvel opéra à Londres, et je voudrois en connoître la partition. Le marchand lui apprit qu'aucun morceau de ce dernier ouvrage ne lui étoit parvenu. Cette contrariété l'affligea sérieusement et la plongea dans une vague tristesse dont toutes ses idées se ressentirent. Ils remontèrent cependant en voiture, et madame de Verneuil commanda qu'on les menât bon train chez son notaire, où ils arrivèrent à trois heures et demie. Il venoit de sortir, il fallut remettre cette affaire au lendemain. Valsain prit congé de madame de Verneuil qui l'engagea à ne point manquer au rendez-vous.

Le soin le plus pressé de Valsain fut de se rendre le lendemain chez Angélique afin de lui annoncer qu'il avoit fait la rencontre d'une personne qui consentoit à lui prêter la somme dont il avoit besoin, et de la remercier de ses bonnes intentions; mais Angélique, pour toute réponse, lui présenta son billet acquitté. Valsain, au comble de l'étonnement, voulut savoir comment Angélique, qui la veille n'avoit rien, étoit parvenue à réunir une somme aussi forte. La jeune fille hésitoit. Valsain jette les yeux sur la cheminée, la glace qui l'ornoit n'y étoit plus; le lit d'acajou avoit été remplacé par un lit de bois peint; plus de commode, et le linge qu'elle renfermoit.... tout a disparu.... O ma chère Angélique, s'écrie-t-il, qu'avez-vous fait? — Ce que mon cœur m'a dicté. — Comment jamais reconnoître.... je suis ruiné!...

Six mois après, Valsain, par un de ces retours bizarres du sort, hérita d'une vieille tante. La reconnoissance, et plus encore une parfaite conformité de sentiments et de goûts avec Angélique, le déterminèrent à mettre à ses pieds sa main et sa fortune.

DIGNITÉ, DIGNITÉS.

L'Italie s'est couverte de sang parcequ'une lettre manquoit à un traité: une virgule, plus d'un siècle après, fit autant de ravages en Bohême que la lettre en avoit fait en Italie. Pour se convaincre de la puissance d'un caractère d'alphabet, et de la différence de sens qu'il peut donner à plusieurs mots, on n'a qu'à

composer celui du mot singulier dignité et celui du mot pluriel dignités.

Il y a très peu de dignités chez les Ipsariotes; il y

a beaucoup de dignité dans leur conduite.

La dignité est personnelle, intime; elle appartient au caractère et à l'honneur; les dignités sont des décorations factices. On a vu mille indignes chargés, couverts de dignités. Charbonnier, pâtre, le dernier de nos prolétaires, vous pouvez montrer de la dignité.

Tel homme n'aura jamais aucune dignité dans le visage ni dans les mœurs: c'est par exemple, un procureur rapace, prenant de toutes mains, brouillant toutes les parties, se traînant dans l'or et la boue; avide, inquiet, bas dans ses plaisirs, trivial dans ses goûts, double dans ses traités. Il est rare que ces personnages sans dignité n'aient pas le masque qui convient à leur ame: si vous apercevez un front cornu, un crin hérissé, un œil véron, un regard louche; si la voix est tantôt rauque et tantôt pateline, mais toujours fausse et dure, même en caressant; ces caractères annoncent l'homme qui manque de dignité envers lui-même comme envers les autres. Cave canem, disoient les Romains. Prenez garde à lui: la bassesse de l'ame est mère de tous les vices.

Un roi dépouillé conserve sa dignité dans les fers; un héros persécuté, à qui toutes ses dignités sont enlevées, brille d'un éclat plus vif. Les femmes ont une sorte de dignité qui leur appartient. Une candeur exempte d'affectation, une simplicité noble, commandent le respect, et le signalent à la vénération. Les dignités ne servent qu'à mettre dans leur jour les défauts de la grandeur réelle. La dignité du caractère prête de la puissance à la foiblesse, et un certain charme aux vertus les plus austères.

MOEURS ESPAGNOLES.

LES CAMPAGNES ET LES CÔTES DE L'ANDALOUSIE.

- LILLOUDIE.

Pendant le temps que j'ai passé à Séville, j'ai été à même de goûter au maximum tous les plaisirs d'un climat chaud, et de connoître les préservatifs ingénieux dont on fait usage dans ce pays pour respirer l'air frais, et prévenir les inconvénients d'un soleil trop ardent; mais je n'ai pu m'empêcher de plaindre le sort des malheureux laboureurs de l'Andalousie, dont les travaux commencent à l'époque

des plus fortes chaleurs, et qui, exposés du matin au soir aux fatigues les plus accablantes, ne peuvent rencontrer un seul arbre qui leur fournisse une ombre rafraîchissante. Il est à remarquer que les Andalousiens n'aiment que les arbres à fruits et qu'ils ne veulent pas en cultiver d'autres; ce bizarre et déplorable caprice disparoîtroit probablement bientôt, si les riches propriétaires résidoient sur leurs biens, ou du moins s'ils y faisoient parfois un séjour passager; mais cela n'arrive jamais. Ils abandonnent l'agriculture à des mains mercenaires, reçoivent à la fin de l'année tout ce qu'on leur porte, sans se donner la peine ou d'augmenter leurs revenus, ou de visiter même la terre qui les leur procure.

Sous un climat aussi sec, aussi invariable qu'est celui de cette province, les récoltes ne courent pas les mêmes dangers que celles de l'Europe, et n'entraînent conséquemment pas les mêmes privations. Les labours sont exécutés avec toute la simplicité des premiers âges du monde, et la manière dont on bat le blé ne diffère en rien de celle qui est en usage dans les régions les plus barbares de l'Afrique. On éparpille les épis sur le pavé, on les fait trépigner par des chevaux; ces malheureux animaux souffrent horriblement des insectes et de la chaleur. Cependant le moment arrive de mettre le blé en sac; alors l'officier de la dîme apparoît, et, sans pitié, met en œuvre ses cruelles exactions: puis après viennent les moines qui font une demande pour leur couvent, et puis enfin l'ermite qui en fait une autre pour la Madonna; de manière que la récolte qui a coûté tant de privations et de peine se trouve réduite de moitié lorsqu'elle arrive à la grange.

Le laboureur andalousien est un modèle de tempérance: il mange peu de viande et ne boit presque pas de vin; son plat favori est le gaspacho, un mélange d'eau, d'huile, de vinaigre, d'ail, et d'ognons, dans lequel il trempe quelques croûtes de pain. Après avoir mangé le pain, il est d'usage de boire cette sauce, dont la saveur, tant soit peu forte, paroît toujours délicieuse après les suffoquantes chaleurs d'un jour d'été. Les étrangers, et particulièrement les Anglois, qui vivent à Séville, en sont très amateurs.

La nuit arrive, et la gaieté commence. Les habitants de la campagne se rangent en cercle et placent à leur tête l'orchestre qui se compose d'une guitare. Chacun chante son couplet sur le même air; le plus souvent c'est une improvisation. S'il s'en trouve un d'entre eux qui sache un morceau nouveau, on l'écoute dans un religieux silence. La musique de la romance nationale est plutôt un récitatif qu'un chant.

En quittant Séville, je me rendis à Cadix, et de la voulant aller visiter Grenade, je m'embarquai sur une goëlette espagnole. Pendant le cours de cette petite traversée, nous longeames constamment la côte; d'abord parceque les corsaires algériens sont sans cesse à l'affût de nouvelles captures, et secondement parceque la goëlette sur laquelle j'étois appartenoit à une compagnie de contrebandiers, circonstance assez singulière qui me mit au courant de quelques uns des expédients auxquels ils ont recours pour faire leur commerce illicite: fort souvent, à un signal donné, nous nous approchions et l'on débarquoit une partie des marchandises. Ceux qui les recevoient étoient bien montés et armés jusqu'aux dents, quoiqu'il n'arrive jamais qu'ils soient obligés d'en venir aux mains avec les officiers de la douane, dont la complaisance est extrême. Il paroît que cette complaisance, qu'on pourroit soupconner n'être que prévarication, a gagné les fonctionnaires supérieurs, qui ne font aucune tentative pour mettre fin à cet abus.

Une fois je profitai d'un de ces débarquements, et, tandis que mes compagnons de voyage étoient occupés d'ouvrir un marché sur le rivage, je m'enfonçai, suivi de mon domestique, dans une épaisse forêt d'arbres à fruits dont la lisière n'étoit pas éloignée de la mer : nous hélâmes à plusieurs reprises

le maître de cette propriété, afin de lui acheter quelques fruits; mais voyant que personne ne se présentoit, et fiers de nos droits, comme primi occupantes, nous nous mîmes à remplir nos poches et nos mouchoirs de figues, d'amandes et de grenades. Au moment de nous retirer avec notre riche butin, nous aperçûmes un petit vieillard qui sortoit d'une misérable hutte; il vint à nous, et, après nous avoir salué très profondément et fait ses offres de service, il réclama la valeur des provisions dont nous étions chargés. Il nous prévint qu'il n'étoit pas dans la coutume de taxer ceux qui venoient acheter ses denrées, et qu'il prenoit ce que la générosité de chacun le portoit à donner. - « A qui appartient cette terre, dis-je, étonné de ce nouveau système de commerce. — Aux bonnes ames du purgatoire, répondit-il, avec une inclination respectueuse: des gens pieux l'ont achetée afin de payer, avec le montant de son produit, des messes et des prières en faveur des ames du purgatoire, et comme ces êtres invisibles sont d'une nature trop supérieure pour entrer dans les détails de la vente, ils s'en rapportent à la bonne foi des consommateurs. » En considération d'un tel motif, je remis deux piastres au vieillard qui m'assura qu'avec cette somme il feroit dire quatre messes, au moyen desquelles il délivreroit quatre propriétaires du séjour incommode qu'ils habitent. Tout cela est absurde, diraton; je l'avouerai, mais du moins cette superstition
n'est ni malévole ni fanatique. Dans cette sorte de
communication entre ceux qui ont fini leur existence morale et ceux qui la continuent toujours, il
y a quelque chose de touchant, de charitable, et
d'humain, qui offre un grand contraste avec le caractère féroce et hostile que portent ordinairement
les préjugés superstitieux. Plût à Dieu que l'histoire
des erreurs ne fût pleine que de semblables traits.

LA FEMME RICHE

A MARCH TON THE REAL PROPERTY AND A STREET OF A STREET A

ET

LA JOLIE FEMME.

J'ai sérieusement et profondément médité sur la question que je vais proposer: j'ai long-temps pesé le pour et le contre, et je dois avouer dans mon ame et conscience qu'elle me paroît insoluble. Si une femme pouvoit parler dans le néant (et qui sait où une femme ne parle pas?), demanderoit-elle de naître riche ou jolie? Montaigne dit que la beauté est

une pièce de grande recommandation au commerce des hommes; mais la richesse lui cède-t-elle le pas? Celle-ci n'en demeure pas d'accord, et je suis persuadé qu'un candidat qui aspireroit à entrer dans le docte corps des quarante seroit fort en peine de se décider s'il avoit à choisir entre la protection d'une femme riche et celle d'une jolie femme.

Il seroit d'ailleurs très difficile de découvrir dans nos dames des signes bien certains de préférence pour l'un ou l'autre de ces avantages : elles semblent en effet ne chercher, dans celui des deux qu'elles possèdent, qu'un moyen d'atteindre au but de celui qui leur manque. Avec des écus les unes s'efforcent de faire emplète de graces; et combien d'autres, demandez aux lords de tous les pays, font avec plus de succès, précisément l'échange contraire!

Entre elles, ces puissances rivales ne discontinuent point une guerre à outrance; leurs armes sont l'ironie, le dédain, les compliments amers, plus souvent encore cette espèce d'intérêt perfide, que toutes les femmes ont le talent de si bien exprimer, et par lequel elles ont l'air de compatir à des disgraces ou à des défauts qu'elles ne plaignent que pour pouvoir les faire ressortir avec plus de décence: Charmante enfant! elle est douée d'une beauté parfaite; quel dommage que la fortune l'ait si maltraitée! il est bien dur d'être obligé de fournir aux dépenses

de sa toilette avec la bourse de ses amis.... Quelle mise opulente! dit de son côté la jeune personne qui a donné lieu à ces obligeantes expressions, qu'il est fâcheux de n'avoir pas des traits plus distingués, quand on peut les embellir par l'éclat d'une si riche parure!

Ma question ne seroit pas un moment indécise, si l'on ne voyoit que des femmes aimables et point de coquettes, et si chez ce sexe, presque aussi vain que le nôtre (les dames me sauront gré, sans doute, de ma galanterie), le desir de briller n'étoit pas au moins aussi puissant que le desir de plaire. Plaire et briller! répondez, mesdames; lequel vous paroît le plus doux? C'est reproduire ma question sous une autre forme...... Voyez dans une salle de spectacle tous les yeux fixés sur la belle Cidalise, hélas: les yeux de Cidalise ne sont fixés que sur les diamants de l'opulente Coralie.

Quant aux hommages extérieurs, presque les seuls dont la plupart des femmes soient jalouses, la jolie femme et la femme riche peuvent y prétendre également: si l'une est la déesse des boudoirs, l'autre, il faut le dire à la honte de ce siècle gourmand, est la divinité des festins, et augmente à son gré le nombre de ses adorateurs en multipliant le nombre de ses convives. L'encens des poètes fume sur les deux autels. La sybille de Cumes en agitant le rameau d'or feroit soupirer en sa faveur la même lyre qui auroit célébré le pouvoir de la jeune Hébé; et si quelque Pâris de nos jours devoit adjuger une nouvelle pomme, Junon, parée d'un diadème, l'emporteroit peut-être sur Vénus elle-même, protégée de toute la magie de sa ceinture.

Les femmes seules peuvent donc mettre un terme à mon incertitude; mais, pour savoir elles-mêmes à quoi s'en tenir sur ce point délicat, elles doivent avoir besoin de consulter, pendant une heure au moins, leur cœur et leur esprit. J'abandonne ce sujet à leurs graves méditations.

C'EST UN ARABE, C'EST UN CYNIQUE,

C'EST UNE COQUETTE.

J'admire avec quelle inconséquence les hommes abusent des mots, pour exprimer des idées entièrement opposées. Veulent-ils désigner un marchand qui vend au-delà du prix ordinaire: C'est un Arabe, disent-ils; un philosophe dont l'ame impassible le met au-dessus de tous les événements: C'est un cynique; une jeune femme que les plaisirs entourent, que les

graces embellissent: C'est une coquette; un jeune homme que les passions embrasent: C'est un débauché; un écrivain qui raisonne sur les intérêts de sa patrie: C'est un factieux; un homme qui quadruple ses capitaux par les hauts intérêts auxquels il les place: C'est un Juif; ainsi du reste. Mais, à proprement parler, un Arabe est généreux et hospitalier; s'il vole, c'est à force ouverte et point en prenant le ciel et la terre à témoin de sa bonne foi. Une coquette, loin d'être environnée par les plaisirs, les éloigne, fait rougir les graces, et remplace les jeux par des excès. Mais un débauché, loin de céder aux passions, n'a plus la honte d'en avoir ; loin d'être embrasé par elles il végète nonchalamment sur leurs cendres. Mais un cynique n'est pas au-dessus de tous les événements, il les brave avec insolence, il médit du bien comme du mal : c'est un esclave de l'orgueil en révolte contre la vertu qui le blesse et le vice qui le dédaigne, et certes ce n'est pas là un philosophe. Mais un factieux n'écrit point sur de légitimes intérêts; il intrigue, il brouille, il cherche à détruire, et cette activité est le parfait contraste de la marche froide, méthodique, et composée qui distingue le publiciste. Mais un Juif est un homme comme nous: il fait ce que nous faisons, il adore Dieu à sa manière, aime ses frères, ses enfants; prête à gros intérêts, c'est possible. Eh morbleu!

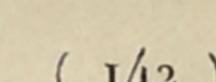
Ceux qui naguère m'ont fait souscrire un billet de trois mille francs en retour de sept cents francs qu'ils m'ont donné, n'ont jamais mis le pied à la synagogue, et ne manquent pas la messe le dimanche! Je ne finirois pas si je voulois donner à ce parallèle tout le développement qu'il mérite, et l'on seroit effrayé de la foule d'erreurs et de préjugés qu'enfantent les abus que nous faisons des expressions.

RABELAIS.

Ce que Rabelais a fait de plus spirituel et de plus amusant ce ne sont peut-être pas ses livres. Sa vie est pour ainsi dire un chef-d'œuvre d'esprit, de nalice, et de gaieté. Elle abonde en traits d'originalité, en saillies bouffonnes et ingénieuses. D'abord cordelier, bénédictin, Rabelais avoit quitté le froc pour la robe de docteur. Il occupoit en 1531, une chaire de médecine à l'université de Montpellier, lorsque le chancelier Duprat vint à faire abolir, par arrêt du parlement, les privilèges de cette université célèbre. Député auprès de ce ministre, Rabelais

se servit d'un singulier moyen pour obtenir andience. Il s'adresse au suisse, et lui parle latin. Le cerbère, déconcerté, fait venir un homme qui savoit cette langue, Rabelais lui parle grec. Une autre personne est aussitôt mandée, qui entend la langue de Thucydide et d'Homère: Rabelais lui parle hébreu. Force fut alors de l'introduire auprès du chancelier qui, charmé de son esprit, rendit à l'université de Montpellier tous ses priviléges. Plus d'un solliciteur nous saura gré de lui indiquer ce nouveau moyen de pénétrer jusque dans le cabinet des puissants du jour. Mais où trouver maintenant un solliciteur qui, même en robe, parle hébreu, grec, et latin? Où trouver un fonctionnaire qui ne prenne pas pour une épigramme cette manière de s'introduire, et qui soit en état de soutenir cette conversation polyglotte? Où trouver un suisse qui ait la politesse d'aller chercher un interlocuteur pour l'humble postulant qui viendra lui parler latin, et qui s'abstienne de l'éconduire assez rudement en lui parlant allemand-françois?

Rabelais étoit d'une société délicieuse, d'une gaieté intarissable, et d'autant plus étonnante qu'elle s'allioit chez lui à la plus vaste érudition. Langues anciennes et modernes, grammaire, poésie, philosophie, astronomie, médecine, jurisprudence, il avoit tout embrassé. Ce fut dans sa cure de Meudon (où il porta à-la-fois la soutane du prêtre et le bonnet



du docteur) qu'il écrivit son Pantagruel, forte et ingénieuse satire, mélange bizarre de folie et de bon sens, où la raison ne se devine souvent qu'avec peine à travers les bouffonneries les plus grossières, monument singulier de verve, de gaieté, de philosophie, et de hardiesse. Les moines, que le malin curé stigmatisoit du ridicule, soulevèrent contre le livre les censures de la Sorbonne et les condamnations du parlement. Ils croyoient nuire à l'auteur, ils doublèrent sa célébrité; il croyoient étouffer l'ouvrage, ils en rendirent le succès plus populaire. La Sorbonne censuroit, mais le public lisoit et applaudissoit.

Rabelais mourut à soixante-dix ans. On dit que dans ses derniers moments, il se revêtit d'un domino, parcequ'il est écrit dans la Bible: Beati qui in domino moriantur! Peut-être lui attribue-t-on faussement cette plaisanterie de mauvais goût, et si déplacée d'ailleurs dans la bouche d'un moribond. Avouons cependant qu'elle convient parfaitement à son genre d'esprit, à cette habituelle disposition de joyeuse humeur, qui le rendoit plus jaloux d'entretenir la gaieté chez lui et chez les autres, que délicat sur les moyens de la faire naître. Il fit, dit-on, ce testament: Je n'ai rien, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres.

L'université de Montpellier conserva la robe de Rabelais comme un précieux héritage, comme une

(143

sorte de relique glorieuse. Il n'y a pas long-temps encore que les jeunes médecins, le jour où ils prenoient le bonnet de docteur à la faculté de cette ville, étoient revêtus de la robe du malin confrère qu'avoit accusé la Sorbonne; il est probable que cet usage n'existe plus.

LE DÉPART DU MARIN.

BALLADE ANGLOISE

TRADUITE PAR M. LOÈVE WEIMARS.

Toute la flotte étoit amarrée sous les dunes, les flammes ondoyoient au gré du vent, lorsque Suzanne vint à bord. «Où trouverai-je mon amour? dites-moi, joyeux matelots, dites-moi si mon cher William doit mettre à la voile avec vous. »

William, monté sur la vergue, suivoit le balancement des vagues: il eut à peine entendu cette voix si bien connue qu'il soupira et jeta ses regards audessous de lui. Le cordage glissa rapidement entre ses mains ardentes, et, prompt comme l'éclair, il s'élança sur le tillac. Ainsi l'oiseau qui plane au sommet des airs, s'il entend le cri de sa compagne, referme soudain ses ailes et redescend vers son nid. Le plus noble capitaine de la flotte britannique eût envié les doux baisers qui furent prodigués aux levres de William.

« O Suzanne, Suzanne, mes vœux seront toujours constants! Donne-moi ces baisers sans répandre de larmes, nous nous séparons pour nous revoir. Que les vents changent à leur guise, mon cœur comme une fidèle boussole se tournera toujours vers toi!

"N'ouvre point l'oreille aux paroles des gens de la terre, qui tentent par des doutes d'ébranler la constance: ils te diront que les marins trouvent lorsqu'ils voyagent une maîtresse dans chaque port. Ah! tu peux les en croire, car en tous lieux tu es auprès de moi.

« Si nous faisons voile vers l'Inde, je retrouve tes yeux dans les diamants. La brise embaumée de l'Afrique est ta suave haleine : je revois dans l'ivoire la blancheur de ton sein; ainsi chacun des objets qui viennent réjouir ma vue rappelle à mon esprit quelque charme de ma belle Suzanne.

"Qu'importe que la bataille m'appelle loin de toi, n'en gémis point, ma bien aimée, William préservé des dangers, reviendra près de son amie. L'amour détourne les balles qui volent autour de moi, de peur que des larmes cuisantes ne tombent des yeux de ma Suzanne." Le bosseman donna l'ordre fatal; les voiles se gonflèrent. Elle ne pouvoit plus demeurer à bord. Ils s'embrassèrent.... Elle soupira.... Il pencha sa tête. Le canot décroissant revint à regret vers la terre. Adieu! s'écria-t-elle, et elle agita sa main blanche.

LES CONSEILS DE MON ONCLE.

Mon oncle me vit partir avec regret pour Paris. J'avois vingt ans; j'achevois mon premier amour; je croyois encore à la sincérité de l'amitié, à la constance des jeunes filles, et à la probité des prêteurs sur gage. Mon oncle en savoit quelque chose, et hochant la tête: « Mon neveu, me dit-il, le monde est grand et ta tête est légère; écoute mes avis, je te les donne parceque je t'aime: tu les garderas dans ton cœur pour t'en servir si l'occasion se présente.

« Sois très poli avec les vieilles femmes, elles font dans les cercles les jeunes réputations.

Ne porte jamais dans ta bourse que l'argent dont tu sais à l'avance l'emploi, ou dont tu as fait le sacrifice.

Ne te presse point de prendre la parole, fût-ce A. D. 27. sur ce que tu sais le mieux. Il n'arrive point de mal à celui qui se tait, celui qui parle trop pleure souvent après ses phrases.

Trouve tout bon, soit qu'on t'invite à un dîner d'ami, à un concert d'amateurs, ou à une lecture en petit comité. Dans ce dernier cas, munis-toi d'une tabatière, ou prends à l'avance deux tasses de café. Un auteur pardonne le rire, il le met sur le compte de l'envie; il n'excuse pas le sommeil, car l'ennui peut seul le provoquer.

Tu dois certifier toujours que le portrait d'une femme est moins ridicule que l'original, on t'en saura bon gré.

Dans une querelle de ménage, si l'on te prend pour juge, ne manque pas à condamner le mari, ceci te servira auprès du beau sexe.

Si une vierge ingénue te jure une flamme éternelle, remercie-la beaucoup, mais ne l'épouse pas, car dans six mois peut-être elle aura changé d'avis.

Si un individu que tu ne connois point, vante devant toi sa probité, mets aussitôt ta main sur tes poches; s'il vante sa bravoure, tu peux hardiment lui chercher querelle.

Compare un faiseur de comédie à Molière; il ne t'en voudra pas je t'en réponds. Mais si tu insinues à un auteur tragique que Racine est au-dessus de lui, voilà un ennemi juré que tu te fais. Lis les ouvrages de politique que publie un médecin, ils peuvent te distraire, mais garde-toi de suivre ses ordonnances; le père Lachaise est là.

Si tu vas chez les grands, fais-toi petit; le mieux est encore de les laisser entre eux.

Parois croire fermement qu'on parvient à une réputation européenne, avec une chanson, avec une élégie, un article de journal.

Adore le romantique dans certains salons, et chez toi ne lis qu'Horace et Voltaire.

Admire l'éternelle jeunesse de tel acteur ou de telle actrice.

Toutes les fois qu'on te louera en face, cherche dans ta cervelle quel service on va te demander.

Va à la messe si tu es ambitieux, à la bibliothéque du Roi si tu veux t'instruire, aux Variétés si tu es mélancolique, et aux Bonnes-Lettres si tu ne pouvois plus dormir. »

Je promis à mon oncle de suivre ses conseils, ils étoient bons; je n'en fis rien, et je m'en trouvai mal; alors, me ravisant, j'entrois dans la route qu'il m'avoit tracée: elle me conduisit au but. Les femmes me trouvèrent charmant, les journaux me louèrent, et je fus placé par les hypocrites. Je me ressouviendrai toujours avec reconnoissance de mon oncle et de ses excellents avis.

POURQUOI PLEURES-TU?

Pourquoi pleures-tu, jeune enfant? tu n'as pas faim, tu n'as pas soif, tes yeux ne demandent pas le sommeil, et le froid cuisant ne blesse point tes membres délicats. Exempt des peines du corps, peux-tu connoître quelques souffrances? dans un âge où l'on est sans passions, ne doit-on pas être sans douleurs? Cette innocence, qui fait le bonheur des anges dans le ciel, ton ignorance même, privilège et vertu de ton âge, ce teint frais et coloré, sur-tout ces jouets épars autour de toi, tout annonce la joie pure de l'enfance. L'amour du jeu doit seul occuper ta pensée, et cependant les larmes coulent de tes yeux; des sanglots répétés partent de ta poitrine, et tes doigts mignons essuient inutilement sur ta paupière les pleurs que d'autres pleurs viennent remplacer. -Vous dites que ces jouets devroient me rendre heureux. De tous ceux que vous voyez, un seul me plaisoit. Je m'en suis amusé quelques instants; il s'est rompu, et voilà long-temps que je le pleure.

Pourquoi pleures-tu, toi que la nature a parée de ses charmes les plus doux? Mille jeunes rivaux déposent à tes pieds leurs brûlants hommages; et la vieillesse même, anprès de toi, s'étonne d'être encore accessible à l'Amour. L'Amour! c'est à lui que tu dois demander le bonheur. Ah! crois-en la voix qui sans doute parle à ton cœur ému, et les années fuiront trop vite à ton gré. Songe-s-y bien, tous les moments que tu donnes à la tristesse sont arrachés aux plaisirs: il ne peut être de demi sensations dans une ame où la vie est entière. Vierge aux divins attraits! chasse le désespoir, quand tu peux savourer l'ivresse: mais, pour la connoître, souviens-toi qu'il faut la demander à l'Amour.

—L'Amour! insensé, que dites-vous? il déchire monsein: il m'entraîne vers la tombe. Dans le monde entier un seul être a fait palpiter mon cœur. C'est lui que mes vœux secrets ont mille fois appelé. Un jour (ce jour est déja loin de moi!) il m'a souri, et j'ai dévoré en une seconde un siècle de bonheur; mais ce sourire a passé comme l'éclair, et depuis je ne l'ai plus revu, lui que j'aimois! et depuis, chaque moment me semble une éternité de supplices.

the Drais' Thoopened Simulation and Allendary

LES TOILETTES DE BAL.

DIALOGUE

ENTRE UN MARI ET SA FEMME.

Ma chère amie, soyez raisonnable, choisissez trois beaux bals, et renoncez à tous les autres; à moins que vous ne vouliez ruiner à-la-fois ma bourse et ma santé. - Mon dieu, monsieur, que vous êtes exigeant! et si j'avois été à Reims, qu'auriez - vous dit? Plusieurs dames de mes amies y sont allées, se cotisant pour emmener des coiffeurs célébres..... Madame J*** a mis un turban or et turquoises qui lui a coûté cinq mille francs, et son mari n'a pas soufflé le mot. Et si j'avois acheté un manteau pareil à celui de madame D.... sur lequel il y a seulement pour trois mille francs de pierres fausses? Et si.... — Arrêtez : en voilà assez pour me convaincre que je possède en vous un trésor. Apprenez-moi toutefois, quelle toilette vous parera au bal de l'Hôtel-de-Ville.

- Je balance.... J'aurois beaucoup aimé une

robe de crêpe jaune-paille, garnie de deux rangs de marabouts, entremêlés d'épis de blé en argent.....

Mais....je craindrois que cette couleur jaune, dans une grande réunion, ne me donnât quelque chose de suranné. Je pensois aussi à une robe rose lamée en or en semis très petit, et à me coiffer avec un turban de gaze d'or surmonté d'un esprit. Ce costume seroit élégant et riche, mais peu dansant. J'ai donc envie, abandonnant toutes ces brillantes toilettes, de me faire remarquer par ma simplicité.

- Ah! de grace, madame, je vous ai déja invitée à négliger le négligé; cette fois, je vous en supplie, pas de simplicité: ce mot me fait frissonner, depuis qu'il m'a fallu payer une certaine robe toute simple en dentelle, qui coûta 1,800 francs, dont le blanchissage coûte trois louis ... - Quelle mémoire prodigieuse, monsieur! rassurez-vous: il n'est pas question de dentelles, mais d'une robe de tulle blanc, avec une poussière d'argent, et, au bas, deux rangées de bluets des champs, naturels, d'un bleu-lilas charmant à la lumière. Dans les cheveux, une guirlande pareille entremêlée d'épis de diamants : cette composition m'enchante! Les fleurs naturelles et qui se conserveront fraîches toute la nuit seront en harmonie avec la saison, et rafraîchiront les yeux; l'argent et les diamants répondront à la splendeur de la fête.

Je me flatte, monsieur, que vous n'avez à faire aucune objection! — Aucune, madame; il ne me reste qu'à louer votre simplicité, votre bon goût, et votre raison!

Madame C. J.

PENSÉES.

en or en semis très pecit, et à me coisser ever un

Ce qui fait que nous nous apercevons si difficilement de la fausseté des femmes, c'est qu'elles la divisent à l'infini: mêlée ainsi à toute leur existence, elle trouve moyen de se naturaliser sans qu'on puisse précisément la reconnoître nulle part.

Certaines femmes n'en louent jamais une autre que sur ce qu'elle a de moins parfait : c'est une manière adroite d'y appeler les regards des hommes.

Les femmes qui plaisantent avec l'amour sont comme les enfants qui jouent avec les couteaux; elles se blessent toujours.

On peut diviser la vie des femmes en trois époques: dans la première, elles rêvent l'amour; dans la seconde, elles le font; dans la troisième, elles le regrettent.

LE DON QUICHOTTE EN SONGE,

OL

L'ANNEAU MAGIQUE.

countries sent trees senere

L'empire des songes a bien des terres inconnues; mais, dans le monde éveillé, qui voudroit s'intéresser aux découvertes du monde qui dort? Essayons pourtant de raconter un rêve singulier.

Il fait nuit: le rêveur, léger comme l'air, diaphane comme la lumière, pénétrant comme le calorique ou l'intérêt personnel, commence l'épreuve de l'anneau dans une grande cité: — Où vas-tu si vite? demande-t-il au premier homme qu'il rencontre. — Je vais nuire, répond l'homme; vous voyez, je cours. — Et pourquoi vas-tu nuire? — C'est que je suis envieux. J'ai hâte: la faveur égarée d'un homme puissant va tomber sur un homme de bien, si la calomnie arrive seulement cinq minutes trop tard. — Courons donc, dit le Don Quichotte à l'anneau; et les voilà tous deux devant le puissant personnage. Est-ce fait, monseigneur, dit l'envieux, la place est-elle

donnée? - L'homme puissant: Je n'ai plus que ma signature à joindre au brevet. — Gardez-vous bien de signer, bon dieu! je vais éclairer votre justice et lui faire connoître le candidat. — L'homme puissant: Est-il indigne de mon choix? — L'envieux: On ne peut plus indigne. - Le Don Quichotte: Dites ce que vous savez sur son compte. - L'envieux (dominé par l'anneau): C'est un homme intégre, plein d'expérience et d'instruction, rompu aux affaires, en un mot, très propre à l'emploi que vous lui destinez.—L'Excellence: Eh! mais pourquoi ne le nommerois-je point. — Le Don Quichotte: Oui, dites à monseigneur pourquoi, — L'envieux: Parceque je le hais et que son mérite m'offusque, parceque je voudrois sa place, parceque si la faveur s'attache une fois au mérite, l'intrigue et la médiocrité sont perdues. — Le Don Quichotte: Et qui vous faisoit espérer de le perdre auprès du pouvoir? — L'envieux: La calomnie d'une part et la flatterie de l'autre. - L'Excellence: Qu'entends-je, ô ciel! ai-je donc jamais prêté l'oreille à la calomnie, à l'adulation? - Le Don Quichotte: Répondez à cette demande: - L'envieux: Toujours, toujours, monseigneur, plus le mérite est mince, plus l'orgueil est crédule. Voilà la première fois peut-être que j'échone en calomniant; ou plutôt je ne saurois calomnier, je voudrois vous traiter de génie, de grand homme;

hélas! je n'en puis venir à bout; il me semble que ma langue est devenue rétive et ma conscience tyrannique, pour la première fois de ma vie. Chassez-moi, monseigneur, je ne sais plus mentir; c'est comme une maladie, une fievre de vérité qui me serre; chassez-moi, sinon je suis un homme perdu: la flatterie expire sur mes levres; peut-être cela passera; gardez votre orgueil, monseigneur, quand j'aurai retrouvé la ruse, le mensonge, et l'adulation, jereviendrai vous faire ma cour. - L'Excellence: Cet homme est fou! - Le Don Quichotte: Non, monseigneur; mais il cede à l'anneau que voici: il dit vrai par sa gorge, en dépit de lui-même; si vous avez pris goût au miracle de l'anneau, je vous offre mes services; j'interrogerai pour vous vos amis, vos flatteurs, vos subordonnés.... — L'Excellence: Il n'est pas nécessaire. — Le Don Qnichotte : Adieu donc; nous nous retrouverons au conseil. - L'Excellence: Au conseil! malheureux! ... (d'un ton plus doux) mon cher, gardez-vous bien d'y porter votre anneau: c'est une invention diabolique, à enfouir au centre de la terre, comme celle du feu grégeois. Un sage disoit que s'il avoit la main pleine de vérités... - Le Don Quichotte: Tant pis pour votre sage, mais moi, je vous proteste que je vais de ce pas.... - Vous n'irez pas, s'écrie le grand seigneur! - J'irai... - Vous irez en prison.... - Je n'irai

pas.... Ici le pauvre Don Quichotte s'éveilla dans la lutte, et ne vit plus ni bague, ni grand homme, ni vérité.

PENSÉES D'UNE FEMME.

- —La jolie mine qu'Élise faisoit à vingt ans n'est plus qu'une laide grimace; ce qui donnoit de l'amour ne la rend que plus ridicule. Elle se dit tous les jours, hier je portois des roses, je peux bien encore en porter aujourd'hui; et cinquante ans arrivent, qu'Élise veut encore tromper les autres, ne pouvant plus se tromper elle-même!
- Otez à quelques femmes leur toilette, elles seront laides; qu'elles ne puissent en parler elles seront muettes.
- -Nous diminuons de nos années et augmentons à proportion l'âge des autres femmes, comme si cela nous rajeunissoit d'autant.
- De tous les péchés, celui que les femmes doivent le plus cacher, c'est leur âge; alors il leur est à moitié pardonné.
- Les femmes de province ont dix ans de plus que celles de Paris.
- Les femmes galantes n'ont pas d'amies; elles n'ont que des complaisantes.

- Louer la vertu, c'est espérer de l'imiter; blâmer le vice, c'est s'engager à le fuir.
- -L'orgueil d'une vertu nous fait plus d'ennemis que tous nos vices.
- -Le malheur fait les vrais amis, le bonheur les faux amis.
- -Voulez-vous éprouver votre ami? Rendez-lui service.
- -Malheur à ceux qui perdent leurs amis d'enfance; ils n'en feront plus!
- —Il faut plus de vertu pour l'homme reconnoissant que pour celui qui oblige.
- Voulez-vous passer dans le monde pour avoir de l'esprit? rien n'est plus facile : C'est d'en trouver à tous ceux qui vous parlent.
- Le silence est toujours pris en bonne part : les personnes d'esprit vous savent gré de celui que vous leur laissez déployer, et les sots vous supposent dignes de les admirer.
- Il y en a qui ont une si haute opinion d'euxmêmes, qu'ils parviennent à nous l'inspirer sur parole.
- —La louange qui coûte le plus à donner est celle qu'on exige.
- Se vanter d'être aimé, c'est se vanter d'en être digne.

IL FERA SON CHEMIN.

Eugène est d'une taille ordinaire, sa figure est bien, ses yeux seroient vifs, mais l'habitude les contient dans un état de calme qui ne leur permet pas de se prononcer inconsidérément. Ses muscles génuflecteurs sont d'une souplesse admirable. Il a toujours l'abord riant, l'air ouvert, et néanmoins respectueux. Il n'affecte un sombre dehors que lorsqu'une circonstance particulière le commande. Il sait beaucoup et s'efforce de paroître ne rien savoir ; il semble apprendre en écoutant les autres, et, par ce maintien modeste, il se grandit dans l'opinion de ceux qui lui parlent. Il y a long-temps qu'il a défini l'amitié une brillante chimère dont on doit s'amuser, mais qui ne peut arrêter qu'un moment. Il s'exprime sur l'amour en homme qui l'a connu; on lui croit le cœur tendre, on se trompe : il a deviné que la sensibilité est un parfait moyen de réussir dans le monde, c'est là tout ce qu'il lui faut. Il parle aux femmes en soupirant; il serre la main aux hommes, larmoie au récit d'une action généreuse; souscrit pour les établissements de bienfaisance que les

princes protégent, et néglige de donner l'aumône aux malheureux qui la lui demandent dans un coin écarté. Il est à l'affût de tous les évenements qui peuvent intéresser les gens en place; il se fait présenter chez tous les ducs et pairs; il joue avec noblesse, ne déplorant jamais la perte; et si, à l'écarté, une femme fait une erreur à son désavantage, il ne la releve pas. Il est à chaque mariage, et fait cortège à chaque enterrement de première classe. Il pleure à sangloter à la mort du père d'un ministre, et laisse mourir son frère de faim. Un instinct particulier lui sert à deviner de quel côté tournera le vent de la faveur. Aussi le voit-on arriver le premier dans une antichambre qui, la veille, étoit déserte et que la foule remplira le lendemain. Il n'y a paru qu'une fois, et déja il est lié avec le suisse et le secrétaire intime, sans que pour cela il néglige les laquais, le valet-de-chambre et le cuisinier; il est galant avec la soubrette, et à genoux devant le maître du logis. Il a ses poches constamment remplies de brochures nouvelles, de diablotins, et de billets de spectacles. A table, il découpe à ravir; dans un salon, il danse et chante, s'il le faut; il sait même jouer la contredanse.

Il n'a jamais contredit que les gens mal vêtus, ou ceux que devant lui on traite sans cérémonie, encore même commence-t-il à se défaire de cette ha-

bitude, qu'il a reconnu n'être pas sans dangers, en relisant un chapitre de Gil Blas. Il loue, en général tout le monde, sur-tout ses ennemis, afin que les assistants se chargent alors de les déprécier, selon l'antique usage. Il aspire à toutes les places; il frappe à toutes les portes, bien convaincu qu'il est qu'une enfin s'ouvrira pour lui.

FIN.

-ser of rowline continued likely. To the classic test.

somerer que la fonde remplica la desdemain, di es

a panu qu'une fais, ot diffa il cerdié avec le anisse

ot le sechétaire intima, sans que pour cela il se gire

by presiminated to endered and architecture of storing of

of survey of the conference of the property of the

materic del logie. Al congre produce, constantinoment reques

phies de brandenses segeralles, de dielderins, et ale

air siring & appropriate to pulling to substitution of the state of

tion in the fact of the country of the fact of the said

metrocafinger flageness complement and the section of the complement of the compleme

restration devent by on traite cans recempanies one

ent mémor pomaintence-t-il à se-étélaire yle ceux ha-

the property of the state of th

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Hami, chem lyrique.

POÉSIE d'une B PO P

MM.	(Mademoiselle Delphine).	XV.
ADER (J. J.).	Neuve de Name.	
Céphise.	up (Edmond).	68
BÉRANGER (J. P. de)	agment d'un poème de che,	
Maudit Printemps		69
Bonnal (M. A Maur		
L'Éternité (à M. d	le Lamartine).	32
Le Charme.		49
Ma Chimère.	anon-ampiring actorid a	
BOUCHER DE PERTHE	s.	17/1
Ah! qu'il est laid!	chansonnette.	47

MM.

9
53
15
04
40
72
71
I
42
06
tol
81
89
17

MM.

LEVOL (Florimond).	Viewnie
Épître à une jolie femme.	7
Le Beau Jour.	40
Ugolin. Imitation du Dante.	59
Les Comédiens.	91
МÉLIOT (Adolphe).	
Mélodie écossaise.	64
PEYRONNET (M. le comte de)	
L'Indifférence.	56
Pongerville (M. de)	
Apollon et Daphné, fragment.	99
Ber	agird , transpire
Pons (M. le comte Gaspard de).	***
Le Desir de la gloire militaire.	86
L'Infini.	00
RICHOMME (Gabriel).	
Le Torrent, idylle persane.	96
TAILLARD (Constant).	
Fable.	85
Tissoт (Р. F.).	
Sur la Mort d'un enfant.	84
Les Tuileries.	Acres de la constitución de la c
Les Tuneries.	100
Vigny (Alfred de).	HO HUR CENT
La Beauté idéale.	29
A STATE OF THE PARTY OF THE PAR	

MM.

VIENNET.	2072
Fragment du 10° chant de la Philippide.	23
M. Y.	
La jeune Mère mourante, élégie.	18
PROSE.	
Les deux Mélancolies.	109
Le Boston ou une Soirée du Marais.	112
Le Sourire.	117
Les Propos d'amies.	118
Les Projets d'un fat.	121
Mœurs parisiennes.	123
Dignité, Dignités.	128
Mœurs espagnoles.	130
La Femme riche et la jolie Femme.	135
C'est un Arabe, etc., etc.	138
Rabelais.	140
Le Départ du marin.	143
Les Conseils de mon oncle.	145
Pourquoi pleures-tu?	148
Les Toilettes de bal.	150
Pensées.	152
Le Don Quichotte en songe.	153
Pensées d'une femme.	156
Il fera son chemin.	158

FIN DE LA TABLE.

Immvier.





Souvenir,



Mévrier.



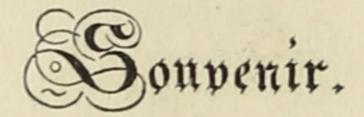
Souvenir.

Souvenir.

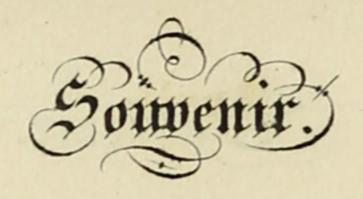


Mars.





Sonvenir.



Avril.





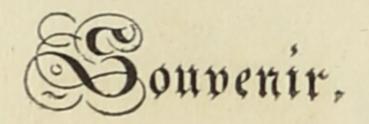


Souvenir.



Mai.





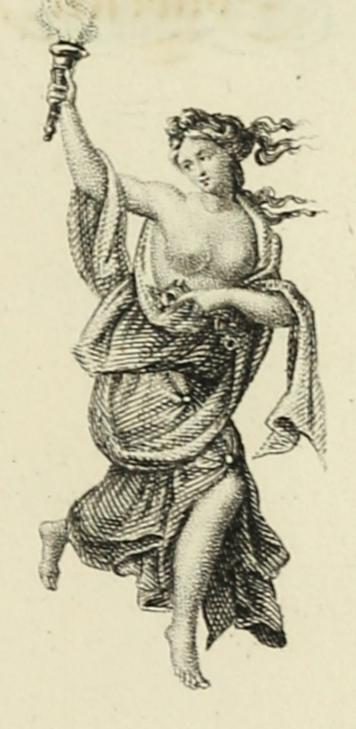


Dwin.

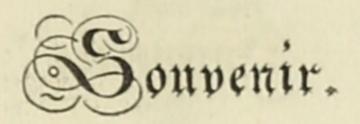




Imillet.



Sonvenir.



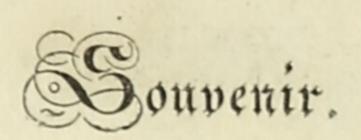


Aout.



MILL

Sonvenir.





Septembre.







Detobre.





Sonvenir.



Dovembre.

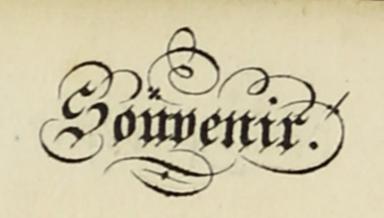


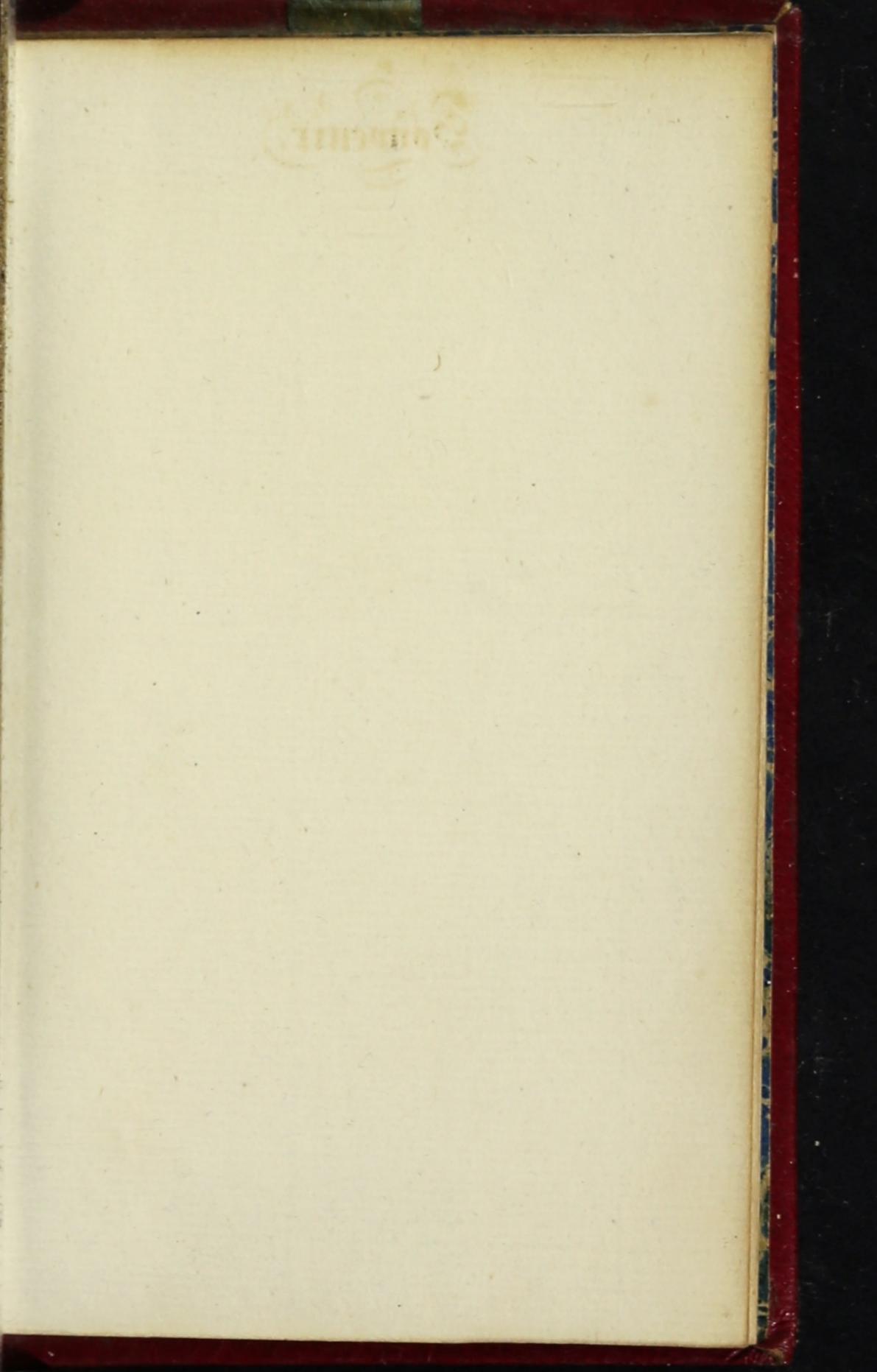


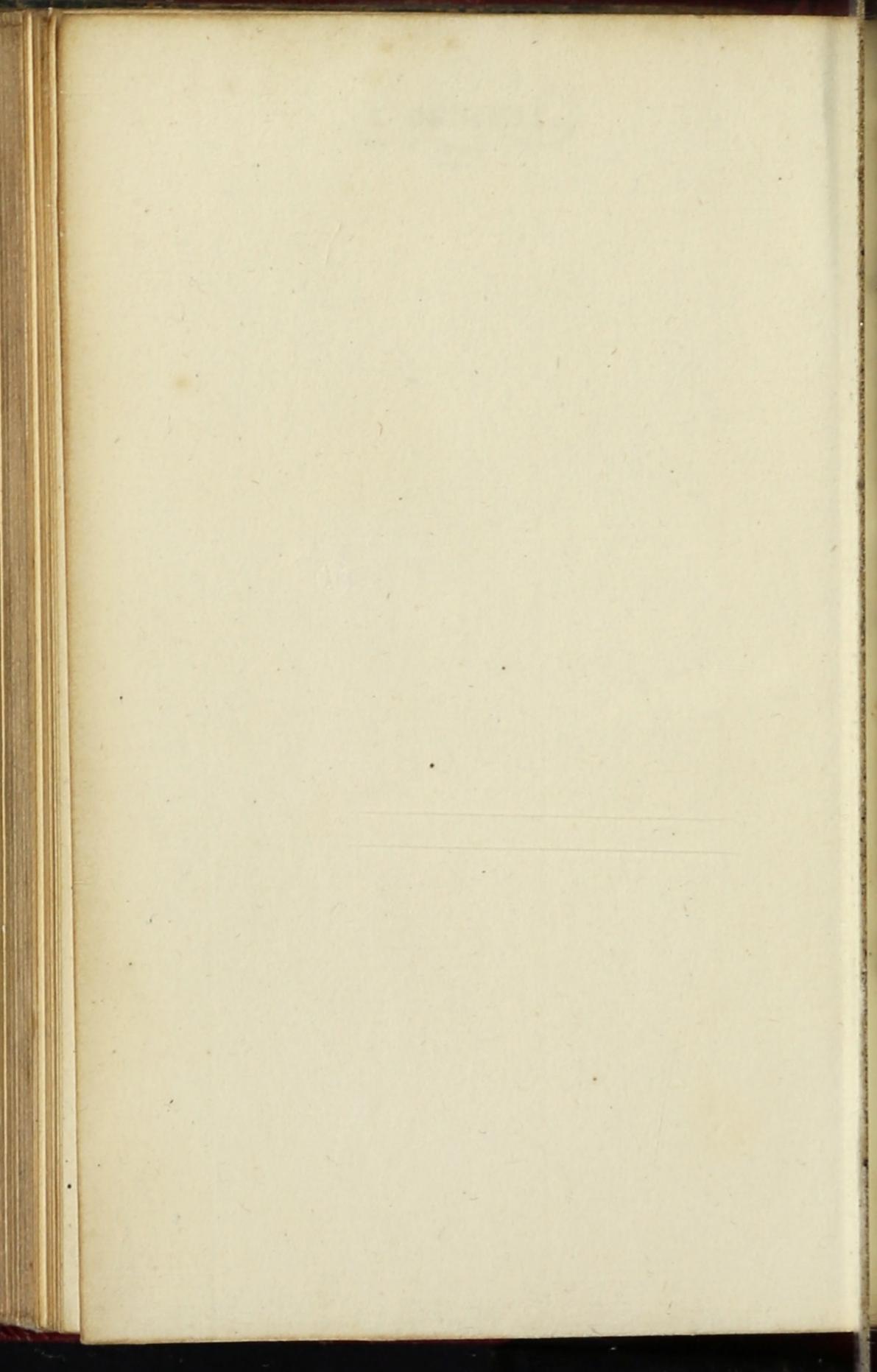
Décembre.

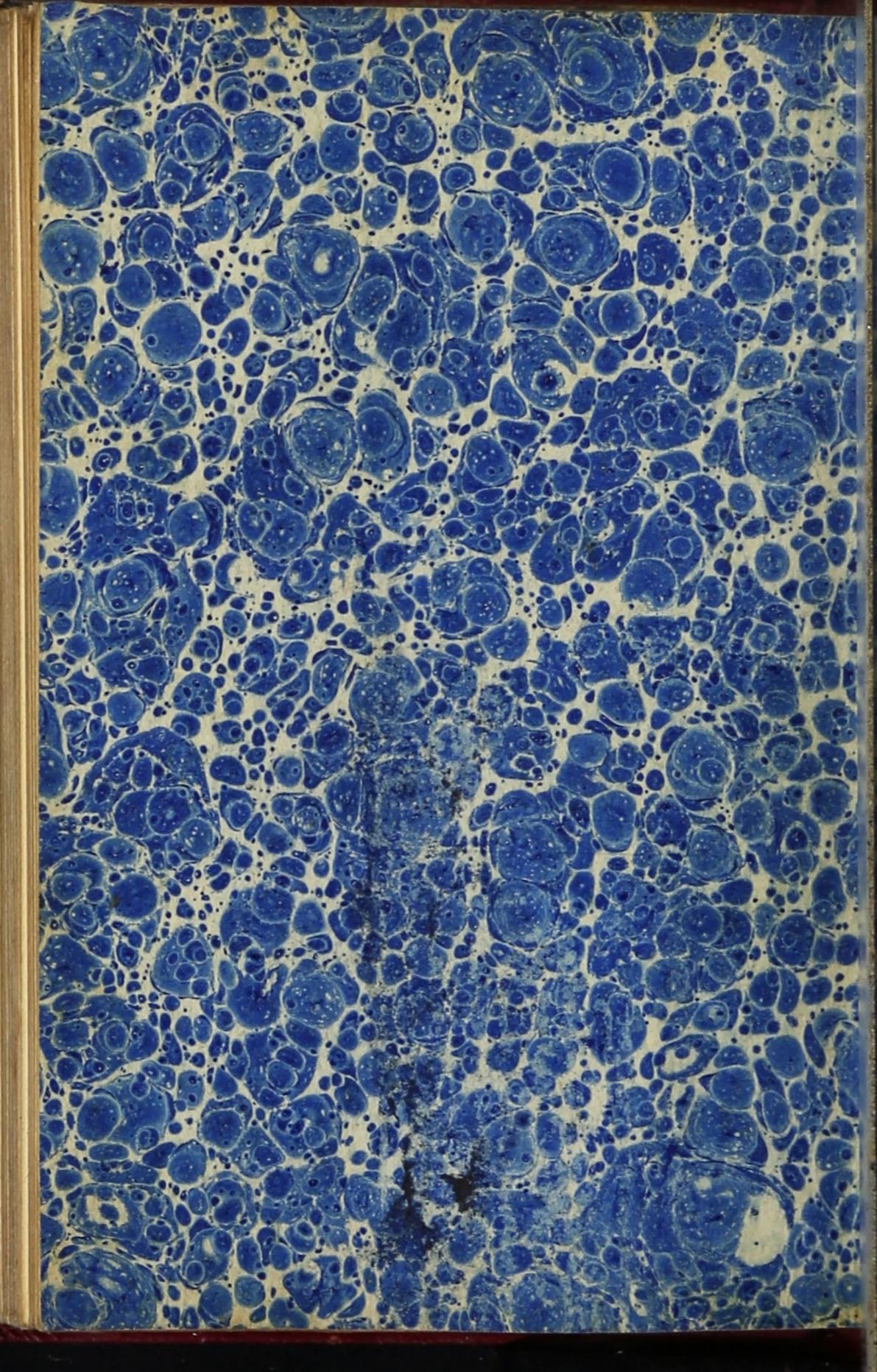


Sonvenir.









McGILL UNIVERSITY LIBRARY

·A4457

392079

